

LES MONTS DU MANDARA AU NORD DE MOKOLO ET LA PLAINE DE MORA

ETUDE GEOGRAPHIQUE REGIONALE

par A. HALLAIRE

I TEXTE



OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

B4
HAL

INSTITUT DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DU CAMEROUN



LES MONTS DU NORD - MANDARA

ET LA PLAINE DE MORA

(Département du Margui-Wandala,
au Nord de MOKOLO)

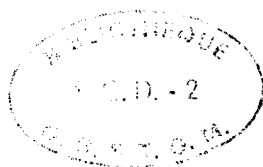
Par Antoinette HALLAIRE

Géographe

Chargée de Recherches de l'O.R.S.T.O.M.

SH N° 20

AVRIL 1965



5 SEP. 1969

B4
HAL

7474 or 2

TABLE DE MATIERES

=====

	Pages
Avant-propos	1
Introduction	2
PREMIERE PARTIE - LES MONTS DU MANDARA AU NORD DE MOKOLO	4
Chapitre I - <u>Cartes de la population</u>	5
I - Carte ethnodémographique	5
II - Carte de l'habitat	8
1) Les concessions familiales	8
2) Les sites d'habitat : sites traditionnels et installations récentes en piedmont	9
3) Le mode de regroupement des habitations	11
III - Les densités	11
IV - Données sur la mise en place et la structure du peuplement	13
1) Les conditions historiques du peuplement	13
2) Données démographiques	14
3) Les cloisonnements par ethnies et par massifs	15
Chapitre II - <u>Carte de l'agriculture</u>	17
I - Le mil	18
1) L'intensité de la culture du mil en montagne	19
2) Les deux systèmes de culture : la rotation sorgho/mil pénicillaire	20
3) Cas particuliers propres à certaines ethnies	21
a) l'éleusine chez les Hidé	21
b) le mil pénicillaire chez les Podoko et chez les Mabas	22
4) Les variétés de mils	22
a) les mils de montagne	22
b) les mils de plaine	23
II - L'arachide	24
1) Etablissement de la carte ; les statistiques de vente	25

2) Localisation de la production	26
3) La culture de l'arachide chez les montagnards	27
III - Autres plantes	30
1) Les cultures des femmes	30
2) Les cultures de cases ; le tabac	31
3) Les plantes cultivées dans le lit des ruis- seaux : Le macabo et le riz	34
4) Les cultures commerciales d'introduction récente : la patate et le coton	34
Chapitre III - <u>Carte de l'infrastructure</u>	37
Chapitre IV - <u>Les zones distinctives</u>	39
DEUXIEME PARTIE - LA PLAINE DE MORA	43
Chapitre V - Les cartes de la population	44
I - Description de la répartition de la population ...	44
1) Carte ethnodémographique	45
a) Localisation de la population ; le rôle du milieu physique	46
b) répartition ethnique	48
2) Cartes de l'importance des villages	51
a) l'importance des villages	51
b) les types de villages	53
II - Le rôle du facteur ethnique dans la répartition de la population	55
1) Evolution par ethnie du peuplement de la plaine de Mora depuis 1937	55
2) Examen par ethnie	58
Chapitre VI - Carte de l'agriculture	64
I) Le mil	64
1) Mil de saison des pluies en culture intensive	64
2) Mil de saison des pluies en culture extensive	64
3) Mil de saison sèche	65
4) Mils spéciaux	67

II - Le Coton	68
1) La localisation du coton	68
2) La culture de coton	70
3) Le coton et les structures économiques et sociales de la plaine de Mora ; les dif- férents types de cultivateurs de coton	72
III - Autres cultures	75
IV - Les terroirs agricoles - Les superficies culti- vées	79
1) Wakilé, village mandara en bordure de mayo ..	79
2) Bamé, village Bornouan de dune	80
3) Garé, village arabe	81
4) Les superficies cultivées	83
Chapitre VII - <u>Carte de l'infrastructure</u>	85
Chapitre VIII - <u>Les différentes zones de la plaine de Mora</u> ..	88
I - Le développement de la plaine de Mora ; les possibilités et les problèmes	88
1) Les disponibilités en terres	88
a) les terres d'alluvions récentes le long des mayos	88
b) les karals	90
c) les autres terres	90
2) Les ressources et travail	91
a) la main d'oeuvre saisonnière kirdi	91
b) la charrue	92
c) l'installation de montagnards en plaine ..	93
3) Les possibilités d'introduction de nouvelles techniques	93
II - Les trois zones de la plaine de Mora	94
CONCLUSION	97
Tableau annexe	99
BIBLIOGRAPHIE	100

AVANT-PROPOS

En janvier 1962, l'I.R.CAM me chargeait de l'établissement des cartes humaines et économiques demandées par le Ministère du Plan pour l'arrondissement de Mora et pour le Nord de celui de Mokolo (au Nord de la ville de Mokolo). Le travail de recherches sur le terrain a été mené en 1962 et 1963 au cours de 12 mois d'enquêtes effectuées en quatre séjours successifs dans la région. Après l'examen préalable de la documentation existant sur place (recensements, statistiques économiques, archives des sous-préfectures), diverses approches étaient simultanément utilisées :

- interviews de 1.600 agriculteurs appartenant à 80 villages;
- études de plusieurs villages poursuivies aux différentes époques de l'année;
- enquêtes systématiques sur les marchés.

Les travaux de dépouillement, d'établissement de cartes et de rédaction ont été réalisés à Yaoundé puis à Paris en 1963 et 1964.

Ce travail n'a été possible que grâce à l'accueil que j'ai reçu chez les personnalités qu'il m'a été donné de rencontrer. Je remercie tout spécialement :

M. le Préfet de Mokolo,
M. ABOU BAKAR, sous-préfet de Mora,
M. MOQUILLON, directeur de la station agricole de Gétalé,
M. GUILLEMOT, agent à Kourgi de la Compagnie Française pour le Développement des Textiles (C.F.D.T.).
Le Docteur TUBERY, directeur du Centre International pour le Développement Rural (C.I.D.R.) à Mayo-Ouldémé,

Qui m'ont apporté leur aide matérielle ainsi que toute la documentation qu'ils étaient en mesure de me fournir. Mes remerciements vont également à tous les habitants de la région, informateurs bénévoles, que ma présence pouvait surprendre, mais chez qui j'ai toujours rencontré un accueil sympathique.

Les travaux sur le terrain ont été réalisés avec la collaboration de plusieurs agents de l'I.R.CAM et enquêteurs locaux, et plus particulièrement de MM Alexandre MIYA, Norbert MEBENGA, Simon BALENG, Boukar DAHIROU, HAWADAK TCHAMAYA.

INTRODUCTION

Ce rapport est le commentaire des cartes humaines et économiques établies à la demande du Ministère du Plan pour une partie du département du Margui-Wandala (arrondissement de Mora et Nord de celui de Mokolo). Deux cartes sont consacrées à la population : l'une, ethnographique, représente la répartition des hommes sur le terrain, ceux-ci étant différenciés suivant leur ethnie; la seconde, (importance des villages), indique quel est le mode de répartition des lieux habités en distinguant les zones où ils se dispersent de celles où ils se regroupent en villages, et en classant ces derniers selon leur importance. La carte de l'agriculture réunit les principales données quantitatives ou qualitatives, recueillies sur les cultures vivrières et commerciales. Enfin, la carte de l'infrastructure regroupe une série de renseignements concernant l'état actuel de l'équipement social et économique : postes d'encadrement administratifs et agricoles, écoles, hôpitaux et dispensaires, marchés, routes et pistes, etc....

Le Nord-Cameroun comprend d'Ouest en Est trois milieux géographiques différents : le long de la frontière nigérienne, les Monts du Mandara, ensemble de plateaux et de massifs dont les altitudes dépassent fréquemment 1.000 mètres, puis une plaine parsemée d'inselbergs, au centre de laquelle se trouve Maroua, et enfin le long du Logone, les vastes "yaérés", dépressions inondées en saison des pluies. Le département du Margui-Wandala recouvre une partie de ces deux premiers secteurs géographiques.

La zone concernée par ces cartes est donc constituée par deux régions distinctes : l'extrémité septentrionale des Monts du Mandara d'une part, la plaine de Mora d'autre part. Les Monts du Mandara, qui atteignent ici leurs plus hautes altitudes (1.442 mètres au Nord de Mokolo), et dont le caractère accidenté est ici le plus vigoureusement marqué, dominant brutalement la plaine de Mora, basse (400 mètres) et uniformément plate à l'exception de quelques buttes isolées; cette opposition dans le domaine physique donne lieu à des différences tout aussi radicales sur les plans de la population et de l'agriculture; les contrastes immédiatement décelables entre les deux régions, tels que le peuplement de la montagne et la mise en culture intégrale de ses pentes en face de la population clairsemée de la plaine et de ces vastes espaces incultes, sont accompagnés par des oppositions aussi tranchées quant à l'organisation sociale ou au régime foncier, et, plus profondément encore, quant à la conception du monde

../..

et aux systèmes de valeurs de leurs populations respectives; dans un cas c'est la civilisation paléonigritique et l'animisme, dans l'autre la civilisation dite néo-soudanaise et l'Islam. Certes, depuis plusieurs années, le cloisonnement qui séparait autrefois rigoureusement les habitants de la plaine de ceux de la montagne est rompu ; nous aurons l'occasion à de nombreuses reprises de mentionner les contacts qui existent maintenant entre les uns et les autres, - les plus marquant étant constitués par l'émigration en plaine d'un grand nombre de montagnards, - et ces contacts ne feront que croître avec l'évolution actuelle. Néanmoins, montagne et plaine constituent deux entités géographiques bien distinctes, aussi a-t-il semblé nécessaire de scinder le commentaire en examinant l'une après l'autre (1).

Dans le cadre successif de ces deux régions, chacun des faits représentés sur ces cartes sera décrit et analysé. L'examen des faits de population (carte ethnodémographique et carte de l'importance des villages permettra de mettre en évidence, pour la montagne, le rôle essentiel du relief, alors qu'en plaine il nous conduira à mettre l'accent sur deux autres facteurs : conditions pédologiques d'une part, appartenance ethnique d'autre part. Avec la carte agricole, nous verrons, dans les deux cas, dominer deux cultures, l'une vivrière, l'autre commerciale, mil et arachide en montagne, mil et coton en plaine; mais alors que chez les montagnards, toute la vie agricole se subordonne au mil, c'est sur le coton, en plaine, que se concentre l'intérêt des agriculteurs et c'est lui qui conditionne même dans une certaine mesure la culture du mil. Ces différentes analyses montreront que ni l'une ni l'autre de ces deux régions ne constitue un tout homogène : aussi avons-nous tenté, en terminant, de distinguer les différentes zones qui nous paraissent se dégager à l'intérieur de chacune d'elles, ceci afin de permettre éventuellement de proposer les actions qui doivent être entreprises en vue de leur développement.

(1) Les parties de la plaine situées le long de la montagne, qui sont cultivées par les montagnards et qui sont rattachées sur le plan administratif aux cantons de montagne, sont incluses dans l'étude de la zone montagnaise.

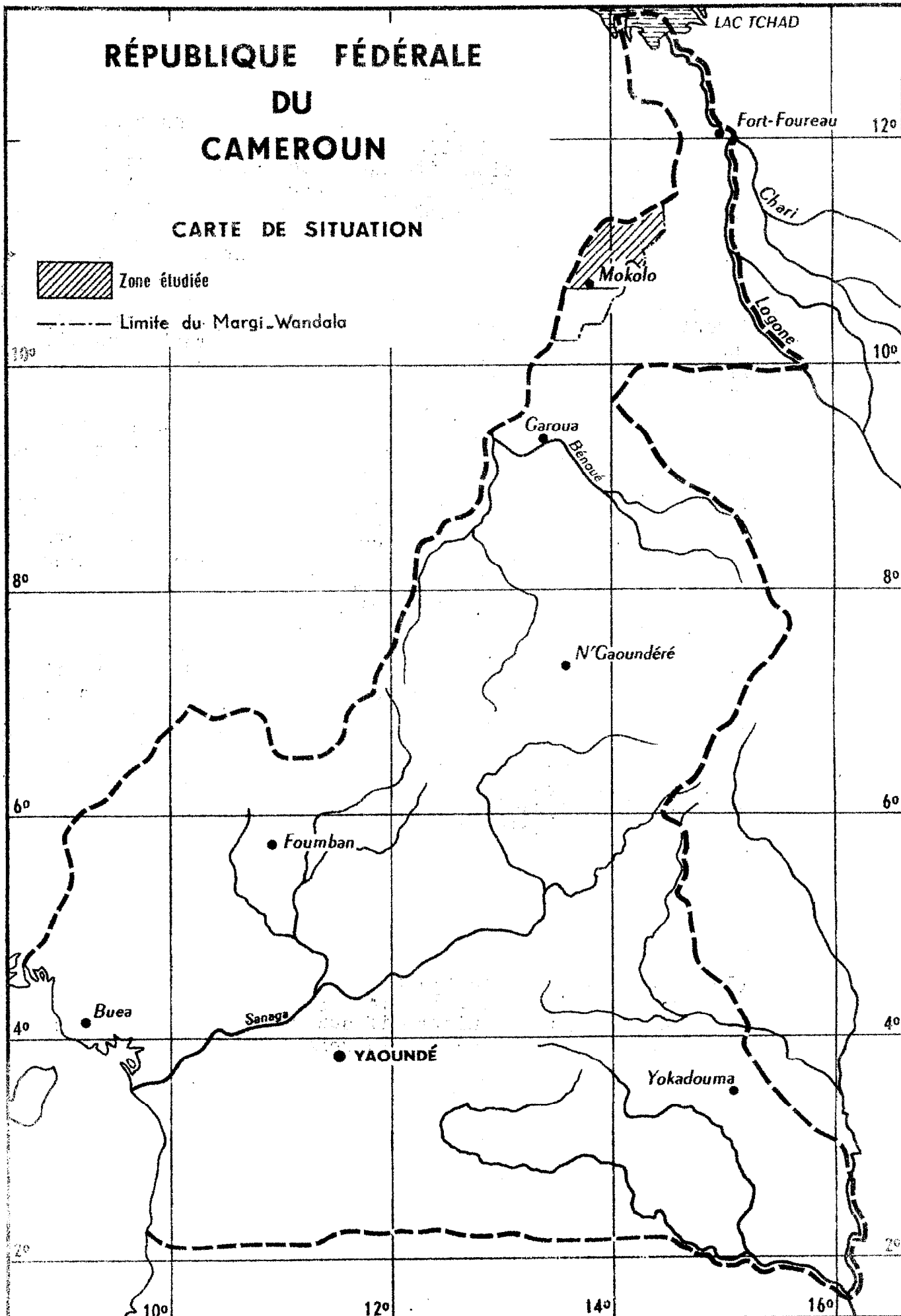
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DU CAMEROUN

CARTE DE SITUATION



Zone étudiée

----- Limite du Margi-Wandala



P R E M I E R E P A R T I E

L E S M O N T S D U M A N D A R A A U N O R D D E M O K O L O

CHAPITRE I

C A R T E de la P O P U L A T I O N

=====

I - CARTE ETHNODEMOGRAPHIQUE

=====

La carte ethnodémographique est établie d'après les recensements administratifs datant de 1959 à 1962. La population est figurée par signes représentant 50 habitants, un signe distinctif étant affecté à chaque ethnie.

La carte montre :

- que la population est formée par 14 ethnies païennes d'importance très diverse ; quelques éléments musulmans (foulbé, mandara, bornouan) s'y ajoutent ;
- que les ethnies païennes ont chacune leur territoire bien déterminé ;
- que la localisation de la population est en relation étroite avec le relief : la plupart des païens habite la zone montagneuse ; quelques païens et les Musulmans habitent les parties de piedmont, plaine ou plateau.

Sur l'arrondissement de Mokolo dominant les Mafa (appelés souvent Matakam, du nom que leur donnent les Foulbé), qui forment le groupe de montagnards le plus important du Nord-Cameroun ; leur aire d'extension déborde les limites de la carte ; ils habitent quelques massifs situés au Sud de Mokolo, et un certain nombre d'entre eux a émigré dans les plaines environnantes : dans la plaine de Mora, en Nigéria, ou dans les centres plus éloignés tels que Maroua ou Garoua ; mais c'est ici le coeur de leur pays ; leur peuplement est très serré sur les hauts massifs qui, au Nord de Mokolo, avoisinent 1400 M d'altitude (Oudahay, Ziver, Oupay) et sur les massifs un peu moins élevés qui les entourent ; il diminue brutalement vers la frontière nigérienne, et au contraire progressivement vers l'Est jusqu'à la limite avec l'arrondissement de Mora.

../..

Quatre petits groupes plus ou moins apparentés les entourent : à l'Ouest, les Mabas, les Hidé et les Ngosi ; à l'Est, les Minéo.

Dans l'arrondissement de Mora, la population se fragmente en très petits groupes ethniques. L'ensemble montagneux est constitué ici par deux larges alignements de hauteurs, formant un triangle dont la pointe avance au Nord dans la plaine de Mora ; l'alignement de l'Ouest est habité par les Podoko au Nord, puis par les Mouktélé qui occupent dans le canton de Zouelva une vaste caldeira ; celui de l'Est, dont les hauteurs culminent à environ 1.000 mètres, est occupé du Nord au Sud par les Mora, les Vamé-Mbrémé, les Ouldémé, les Mada, les Zoulgo et les Gemjek ; entre ces deux lignes de hauteurs se développe vers le Sud à 700 mètres d'altitude, un plateau presque inhabité. Les Mouyengé occupent un massif détaché de la montagne, à l'Est ; au-delà, deux autres "massifs îles", celui des Ourzo et celui du Mokyo sont englobés dans la plaine de Mora avec laquelle ils seront étudiés.

Cantons	Païens (ou Kirdi)(1)	Musulmans & divers (2)	Total	Surfaces	Densités
1) Arrond. Mokolo-Nord:					
MATAKAM NORD	33.825 Mafa 2.945 Minéo	100 M 200 d 50 B 50 F	37.170	377	98
MATAKAM SUD (3)	41.013 Mafa 5.963 Hidé 502 Ngosi		47.478	592	80
MOKOLO-FOULBE	495 Maba	250 F	745	75	10
MOKOLO-VILLE	1.600 Mafa	1200 F 750 d	3.550	-	-
	86.343	2.600	88.943	1059	80
2) Arrondissement Mora:					
PODOKO-Nord	2.820 Podoko		2.820	29	97
" Centre	4.130 "		4.130	22	188
" Sud	4.080 "		4.080	20	204
BALDAMA	2.486 Mouktélé		2.486	17	146
ZOUELVA	7.381 "		7.381	78	95
MORA-MASSIF	1.794 Mora		1.794	20	89
	1.243 Vamé/Mbr.		1.243	10	124
OULDEME	6.057 Ouldémé		6.057	40	151
MADA	11.111 Mada	163 M	11.274	65	173
SERAWA	4.864 Zoulg	243 M	8.138	140	58
	2.700 Gemjek	60 B 40 F			
MOUYENGE/PALBARRA	6.888 Mouyengé		6.888	43	160
	55.554	506	56.060	484	116
TOTAL :	141.897	3.106	145.003	1.543	94

(1) Les païens du Nord-Cameroun sont généralement désignés par le terme de "Kirdi" signifiant "Païens" en Fufuldé.

(2) M : Mandara F : Foulbé B : Bornouan d : divers

(3) Ce canton comprend en outre 7.108 Mafa au Sud de Mokolo.

II.- CARTE DE L'HABITAT.

Nous avons englobé sous un signe unique toute la zone montagneuse, qualifiée de zone à "habitat dispersé". Une représentation plus précise et plus diversifiée nécessiterait des enquêtes approfondies sur le terrain. Cette carte met en évidence l'opposition entre l'habitat de plaine, concentré en villages, et celui de montagne disséminé en concessions familiales nettement séparées les unes des autres.

1)- Les concessions familiales.

L'unité de base de l'habitat en montagne est la concession familiale. Elle est formée par un ensemble de cases rondes, petites, (certaines ont moins de 2 mètres de diamètre), tassées les unes contre les autres, construites en pierres jointoyées par de la terre, recouvertes d'un toit pointu en tiges de mil ou en paille. Chaque membre de la famille, à part les jeunes enfants a sa chambre, les chèvres et les moutons, éventuellement le boeuf, ont également leur case intégrée dans la concession. A l'exception d'une unique porte basse, située généralement du côté de la montagne, l'ensemble est entièrement clos, les cases extérieures étant reliées entre elles par des murets, à moins qu'un mur d'enceinte n'entoure une partie de l'habitation.

De légères différences permettent de distinguer assez facilement les unes des autres les concessions des diverses ethnies ; mais leurs cases plus ou moins petites, leurs toits plus ou moins pointus, des variations dans leur plan ou dans certains détails techniques de leur construction, ne mettent pas en cause leur unité fondamentale; elles sont la réponse aux trois impératifs communs à tous : se défendre, soustraire aux cultures le moins d'espace possible, et pouvoir se procurer sur place les matériaux de construction.

.../...

L'examen de ces habitations disséminées dans la montagne permet dans une certaine mesure de relever quelques constantes concernant leur situation par rapport au relief, et leur regroupement entre elles.

HABITAT ET
CULTURE EN
TERRASSES CHEZ
LES PODOKO -



2)- Les sites d'habitat: sites traditionnels, et installation récente en piedmont.

Sur le plan du relief, le trait le plus évident est la répugnance pour tout terrain plat et dégagé: on ne voit généralement de cases que lorsqu'apparaissent des dénivellations, c'est-à-dire dans les massifs et sur les pentes qui séparent la plaine du plateau. Sur ces terrains accidentés, les sites d'habitat sont variés, ce sont généralement des versants, parfois très raides, les cases de chaque enclos s'étageant alors à des niveaux différents; mais les arêtes sommitales, les petits plateaux ou vallons intérieurs, dans la mesure où ils sont d'un accès difficile, sont également habités. Par contre les fonds de vallée, qui servent presque toujours de limites entre deux groupes montagnards antagonistes sont généralement déserts, ainsi que les parois particulièrement abruptes ou rocheuses.

.../...

Les sites d'habitat sont donc déterminés avant tout par un souci de défense, dont la nécessité est aujourd'hui caduque : si les guerres inter-tribales existent toujours, elles ont beaucoup perdu de leur fréquence et de leur virulence, et du côté des Musulmans de la plaine, tout danger est maintenant écarté. Mais une habitude séculaire ne se perd pas facilement, et les montagnards restent très attachés à leur habitat traditionnel.

Cependant, depuis quelques années, un mouvement de descente en piedmont est amorcé; encouragés par l'administration, poussés par le besoin de se rapprocher de leurs terres de plaine ou de plateau récemment mises en culture, quelques montagnards s'installent au bas de leur massif, et l'on peut observer déjà un peuplement diffus sur certains secteurs de piedmont, notamment (1) :

- sur le plateau matakam, les environs de Mokolo, et plus à l'Est, les plateaux de Souledé et de Bwa ;
- la plaine de Gétalé, à l'Est de la station agricole;
- la base des massifs des Mouktélé, à l'Est de Manawatchi ;
- la plaine du pays mada; ici, la population se groupe en villages, alors que dans les secteurs précédents elle conserve son allure dispersée habituelle.

Il faut noter que ce mouvement de descente est tout différent de celui qui sera observé plus loin en étudiant la plaine de Mora : là le montagnard, quittant sa famille et ses terres, franchit les limites de son domaine et va s'installer "chez les Musulmans", ici, la descente est beaucoup plus facile et naturelle car le montagnard conserve ses champs et reste uni à son groupe; dans certains cas, comme chez les Mouktélé, elle a même pu se faire non par individus isolés, mais par petits groupes.

(1) Nous n'avons pu tenir compte, dans ce travail, des déplacements provoqués par une mesure administrative prise en mars 1963 imposant à tous les montagnards de l'arrondissement de Mora (sauf les Podoko) de descendre en piedmont; la situation qui en résultait quelques mois après quand nous avons quitté le pays, était encore trop confuse et instable pour pouvoir être prise en considération.

3)- Le mode de regroupement des habitations.

On rencontre rarement d'habitations tout à fait isolées; s'il s'en trouve quelques unes, elles sont généralement de construction récente; le besoin de protection interdisait en effet un isolement trop grand, et elles se dispersent le plus souvent à 100 ou 200 mètres les unes des autres; parfois même, les conditions topographiques, par exemple un petit replat sur une forte pente, déterminent un regroupement plus serré.

Dans ce relief très compartimenté, des unités physiques, les massifs, délimités par des vallées ou des parois rocheuses abruptes, se dégagent souvent avec netteté, massifs auxquels correspondent, sur le plan humain des groupements bien individualisés; nous avons noté ci-dessus que les vallées séparant deux massifs sont inhabitées, si le terrain n'est pas très accidenté, si d'autre part les relations entre les deux groupes habitant ces massifs sont marquées d'hostilité, cet espace intermédiaire laissé vide peut s'étendre sur une zone assez vaste, les populations se concentrant dans les parties hautes de la montagne. On arrive ainsi parfois à un peuplement nettement discontinu, par villages-nébulleuses.

Les habitants des massifs se divisent, d'après les recensements, en quartiers et sous-quartiers; les quartiers correspondent chacun à un petit groupe social distinct, et simultanément à une unité géographique assez précise : un versant, un piton, un mamelon; les sous-quartiers regroupent souvent des membres d'un même lignage. Du fait des fortes densités et de l'étalement de l'habitat, il n'y a pas toujours de solution de continuité entre les différents quartiers ou sous-quartiers, que seule, l'enquête sur le terrain permet de délimiter.

III LES DENSITES. (cf tableau p. 7)

=====

Les groupements qui ont été érigés en cantons par l'administration comprennent un certain nombre de massifs dont chacun forme une unité bien déterminée et est nettement séparé de ses voisins; par conséquent, chaque canton a lui-même ses limites précises, qui englobent l'ensemble de terres dont disposent ses habitants, ce territoire comportant presque toujours d'une part une partie montagneuse habitée, d'autre part des terres de piedmont, le plus exploitées mais inhabitées.

Le croquis n° 2 représente, pour l'arrondissement de Mora, les densités par canton (ou groupements administratifs) ; pour l'arrondissement de Mokolo, les deux vastes cantons matakam ont été divisés suivant les principaux massifs qui les composent ; toutefois, nous avons regroupé et englobé avec la partie Ouest de la plaine de Gétalé les différents massifs qui y ont leurs terres de piedmont : massifs de Koza, Djinglia, Mazay, Madakwa, Mondousa, Ousal et Médégwèr, car leurs zones de cultures respectives y sont trop imbriquées pour qu'il soit possible de les délimiter.

Si l'on excepte le canton foubé de Mokolo, on a affaire à un peuplement extrêmement dense, avec une moyenne de 87 habitants km² pour les deux cantons montagneux de l'arrondissement de Mokolo, et de 116 pour ceux de l'arrondissement de Mora.

L'examen de détail montre de fortes inégalités, les densités s'échelonnant de 35 à 204. On distingue nettement deux noyaux de très fortes densités : l'un constitué par la partie centrale du pays matakam, le second par la partie Nord des montagnes de l'arrondissement de Mora. Le centre du pays matakam, avec l'arête de Oudahay-Ziver - Oupay et les massifs qui l'entourent immédiatement, constitue un ensemble extrêmement peuplé où les densités ne descendent pas au-dessous de 90 et dépassent pour plusieurs massifs 150. Cette zone très habitée et entourée par une série de massifs dont les densités se situent entre 70 et 90 : Tsougoulé (79), Mokolo, (72), Souledé (76), Rwa (79), Mbouzaou (74) Moskota (88) ; vers l'Ouest, contre le Nigéria, elles tombent brutalement au-dessous de 60. Le deuxième groupe de fortes densités dans l'arrondissement de Mora, est habité par les Podoko, les Mouktélé, les Vamé-Mbrémé, les Ouldémé, les Mada et les Mouyengué. C'est là qu'apparaissent les plus fortes densités de la région (204 chez les Podoko-Sud). Ces deux ensembles très peuplés sont séparés par une zone habitée par les Minéo, les Zoulgo, les Gemjek, les Mafa de Madakonay, de Fogom et de Mazam où les densités sont toutes supérieures à 60.

Une première remarque s'impose : du fait du lien étroit entre la localisation de l'habitat et la nature du relief, les densités les plus faibles correspondent presque toujours à des secteurs dont le terrain est peu accidenté, ou qui incluent une part importante de plaine ou de plateau. On note d'autre part que de fortes inégalités s'observent parfois pour des groupements contigus, placés dans des conditions topographiques semblables et appartenant à la même ethnie ; les exemples les plus nets se trouvent chez les Mafa et chez les Podoko. Ceci semble indiquer qu'un certain manque de fluidité caractérise le peuplement de cette région, et que, même à l'intérieur d'un groupe ethnique, il soit difficile de passer d'un massif particulièrement surpeuplé à un massif voisin moins dense.

IV DONNEES SUR LA MISE EN PLACE ET LA STRUCTURE DU PEUPLEMENT

=====

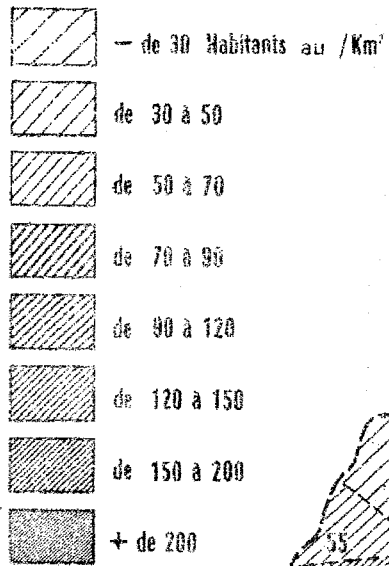
1).-Les conditions historiques du peuplement.

On sait peu de choses sur l'histoire du peuplement des Monts du Mandara, si ce n'est ce qu'en rapportent leurs habitants, dans des récits traditionnels où les légendes et les mythes se mêlent aux faits historiques. On peut en retenir qu'ils ne sont pas originaires de ces montagnes; presque tous disent en effet s'y être installés à la suite d'une migration. Ce sont ~~probablement les conditions d'insécurité~~ régnant en plaine qui ont conduit ces populations, par ~~vagues successives~~, à venir trouver refuge dans la montagne, s'agglomérant au fur et à mesure de leur arrivée aux occupants précédents, et formant ainsi les fortes concentrations humaines que l'on constate aujourd'hui. On est incertain sur la date de ces migrations qui remontent en tous cas à plusieurs siècles. Elles recouvraient, et assimilaient un peuplement originel très ancien dont il ne subsiste plus que de rares vestiges. Ces populations venaient de toutes les directions : beaucoup citent Waza, au Nord, comme leur avant-dernière étape, un grand nombre se dit originaire des montagnes de Nigéria, d'autres au contraire seraient venues de l'Est. Ces éléments fusionnèrent peu à peu et formèrent les ethnies, chacune étant ainsi constituée par un agrégat de groupes d'origines diverses.

Très individualistes, n'ayant jamais su accéder à une unité politique de quelque importance, formant au contraire de petits groupes hostiles les uns aux autres, ces montagnards sont restés, malgré leur nombre, bloqués dans leurs massifs, vivant dans un perpétuel état d'insécurité, cernés par les habitants de la plaine qui étaient mieux organisés politiquement, plus forts militairement, et n'hésitaient pas à envoyer chez eux des expéditions pour se procurer des esclaves (II).

Au 19ème siècle, la conquête du Nord-Cameroun par les Foulbé semble avoir eu peu de répercussions dans le peuplement de cette partie des monts du Mandara, les Mafa au Sud, les Mandara au Nord, ayant réussi à arrêter la pénétration peule.

DENSITÉ DE LA POPULATION



0 6 12 Km

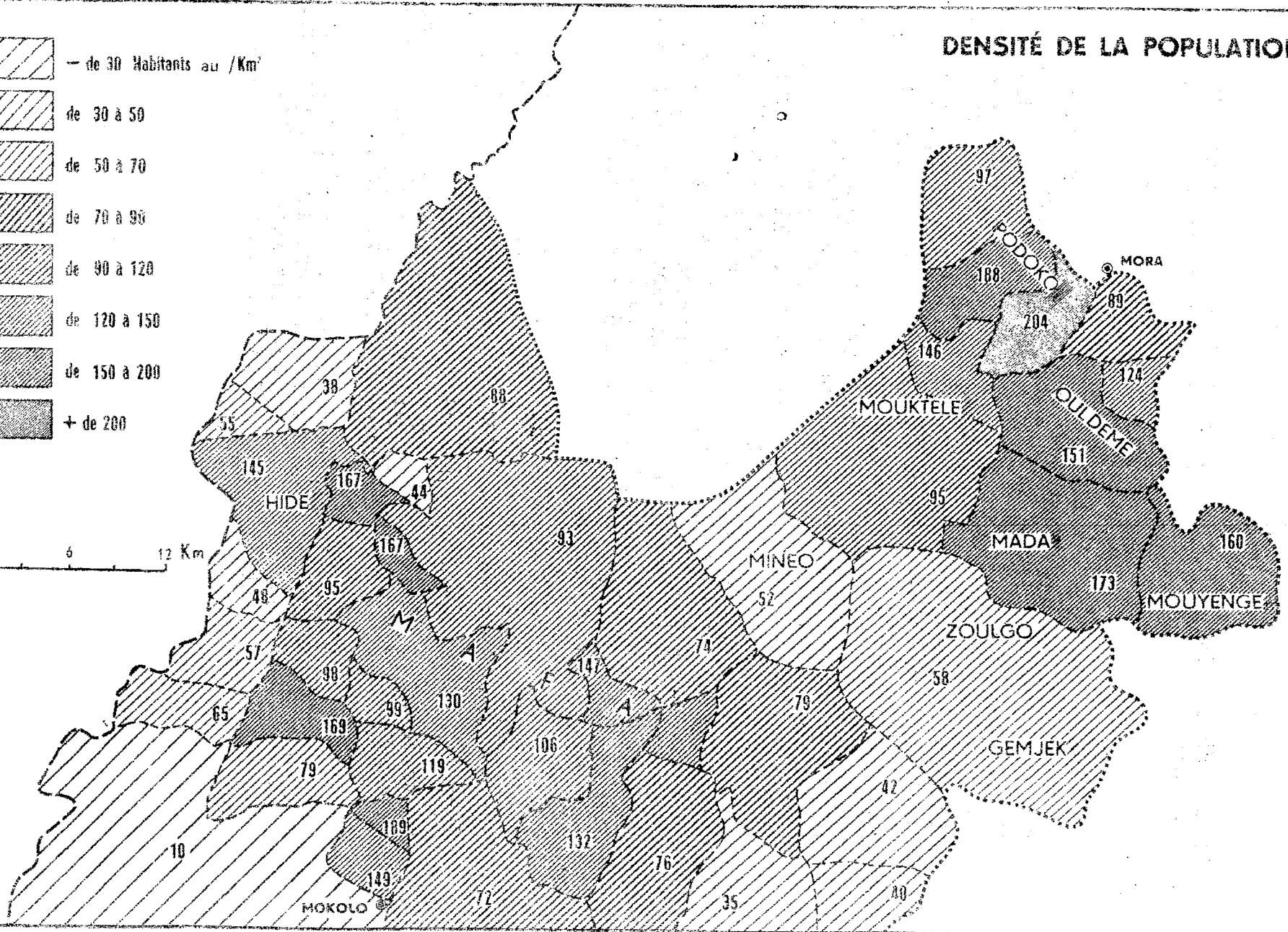


Fig. : 2

2)- Données démographiques.

Une enquête par sondage menée en 1960 pour le Nord-Cameroun (MISOENCAM) apporte d'intéressantes précisions sur l'état démographique de l'ensemble des montagnards du Nord-Cameroun, comparative-ment à celui des habitants de la plaine, musulmans et païens; nous donnons ici quelques chiffres extraits du fascicule publiant les ré-sultats provisoires de cette enquête (V); nous donnons d'autre part les chiffres correspondants pour les Mafa, étudiés par M. PODLEWSKI (XV); les autres montagnards de notre région n'ont malheureusement pas fait l'objet de travaux spéciaux.

	Musulmans	Païens	Mafa
	de la plaine	de la mon-	
		gne	
Natalité (pour 1.000 habitants)	29	49	68
Descendance moyenne des femmes	3,2	6,7	8,7
Nombre de femmes stériles pour 100 femmes	32	19	10
Mortalité (pour 1.000 habitants)	22	41	42
Espérance de vie à la naissance (années)	39	24	24

On voit que le taux de natalité des montagnards se situe à un niveau très élevé, 49 ‰, ceci grâce à l'importante descendance des femmes et au faible taux de stérilité, ces caractéristiques sont en-core plus accusées chez les Mafa pour lesquels le taux de natalité de 68 ‰ est un des plus élevés que l'on connaisse. Grâce à leur très forte natalité, les montagnards et surtout les Mafa sont en accrois-sement, malgré la grosse mortalité; d'après les travaux de A. POD-lewski, les Mafa devraient voir leurs effectifs doubler en trente-cinq ans.

.../...

Cette vitalité démographique dans un espace clos contribue, avec les circonstances historiques, à expliquer les fortes densités. Elle constitue d'autre part pour l'avenir une donnée capitale dont toute politique d'aménagement régional doit tenir compte.

3).- Les cloisonnements par ethnies et massifs.

Les divers travaux ethnologiques effectués sur cette région font ressortir l'homogénéité très grande qui caractérise, sur les plans culturel et religieux, ces montagnards : tous ces gens partagent les mêmes croyances, ont les mêmes fêtes religieuses (en particulier la fête du maray où un boeuf est sacrifié aux ancêtres tous les 2 ou 3 ans), utilisent les mêmes techniques : ils appartiennent à une même civilisation. Pourtant les 142.000 montagnards du champ de cette étude appartiennent à 14 ethnies distinctes, parlant des dialectes différents, et présentant des variantes dans le détail de leurs coutumes. Or ces groupes ethniques, sauf ceux qui sont numériquement très faibles, ne constituent pas eux-mêmes une unité politique. A l'intérieur de chaque ethnie apparaissent en effet de nouveaux cloisonnements, par massifs.

Chaque massif, on l'a vu, est habité par une communauté rurale bien distincte géographiquement de ses voisines ; c'est au niveau de cette communauté, pouvant compter de quelques centaines à quelques milliers d'habitants, que s'organise une certaine vie de groupe ; chaque massif, en effet, a ses propres chefs qui décident des principales dates des travaux agricoles (semailles et récoltes) ainsi que de celles des diverses fêtes célébrées en commun ; chacun d'entre eux entretient avec ceux qui l'entourent tout un réseau d'alliances et d'antagonismes : il y a les massifs alliés avec lesquels les différents se règlent facilement, et les massifs traditionnellement ennemis avec lesquels des conflits éclatent (de moins en moins de nos jours) qui peuvent laisser plusieurs morts de part et d'autre. Un massif forme toujours une unité territoriale bien nette, les terres que ces habitants exploitent constituent un tout et sont séparées des terres des massifs voisins par des limites bien connues. C'est lui qui constitue la véritable unité géographique de base de la région.

Au dessous du massif, les quartiers ne donnent pas toujours lieu à une unité géographique distincte : leurs terres, surtout leurs terres de piedmont s'imbriquent souvent les unes dans les autres ; ils forment un groupe plus serré, mais qui s'intègre dans la vie générale du massif.

.../...

Ces quelques indications sont très insuffisantes. Une meilleure connaissance de ces groupes, qui n'ont pas encore fait l'objet d'étude sociologique, serait nécessaire pour pouvoir comprendre et décrire les modalités de l'habitat et de la répartition des hommes; elle s'avère indispensable aujourd'hui, au moment où sont envisagés et où commencent déjà à se réaliser des transferts en plaine de ces populations.

Pour conclure ces observations sur la localisation et le mode de répartition de ces populations, nous insisterons sur l'importance du rôle du relief qui, non seulement a déterminé leur installation, mais encore leur a conféré leurs caractères. En effet, la vie dans un même milieu physique extrêmement contraignant et un passé commun difficile ont façonné ces gens venus de divers horizons en une même humanité; et en même temps, le morcellement du relief et les conditions de vie particulièrement rudes les faisaient se cloisonner en petits groupes fermés sur eux-mêmes, vivant en vase clos, et qui commencent à peine à s'ouvrir au monde extérieur.

CHAPITRE II

C A R T E D E L ' A G R I C U L T U R E

=====

On ne peut étudier l'agriculture de cette région sans commencer par se référer à la situation politique qui a été celle de ses habitants : refoulés en montagne par des populations plus fortes, ne pouvant venir en plaine sans risquer leur vie ou leur liberté, leur économie, suivant le terme de G. BALANDIER, était une "économie d'assiégés", et elle en conserve aujourd'hui les caractéristiques. Du fait de leurs très fortes densités, ils ont dû se mettre à une agriculture intensive, centrée essentiellement sur le mil,, nourriture de base, et caractérisée par des méthodes culturales et des techniques agraires très élaborées et remarquablement adaptées au milieu physique : l'entretien de terrasses qui remodelent entièrement toutes les pentes et évitent l'érosion, le maintien d'un couvert d'arbres appartenant à des espèces utiles (*faidherbia albidia*, jujubiers, tamariniers, coïlécodrats) qui protègent les cultures en diminuant l'évapotranspiration, la connaissance, pour la plupart des plantes qu'ils cultivent, de nombreuses variétés, soigneusement choisies en fonction des conditions locales, l'utilisation du fumier et de la cendre, la pratique d'assolements, toutes ces techniques permettent à l'agriculture, dans un équilibre délicat et toujours précaire, d'assurer le minimum vital indispensable en tirant le meilleur parti possible des sols sans les épuiser, elles font d'ailleurs l'admiration des agronomes qui ne voient pas la possibilité, dans l'état actuel des choses, de les améliorer.

Contraints par le manque de terre, les montagnards ont commencé depuis longtemps à mettre en culture les terres de piedmont, mais en se limitant à celles du voisinage immédiat de leurs massifs; s'ils s'aventuraient au-delà d'une certaine distance, ils partaient alors à leur travail en groupes et armés. Depuis une quinzaine d'années, une mise en confiance progressive et les nécessités culturales de l'arachide les ont amenés à étendre ces cultures de piedmont : vers la plaine de Mora, au Nord, ils mettent en valeur peu à peu le no man's land qui les séparait des Mandara, vers le Sud, ils gagnent sur le plateau inhabité. Le territoire exploité par chaque communauté rurale comprend maintenant presque toujours deux zones, de vocation agricole légèrement différente, l'une de montagne, l'autre de piedmont.

I LE MIL.

=====

Le mil tient une place essentiellement ^{dans} l'agriculture des montagnards de cette région. Fournissant à ces populations sous-alimentées (1) la base de leur nourriture, leur permettant de fabriquer la bière qui agrmente leur vie et joue un rôle culturel important dans leurs fêtes religieuses, on comprend qu'il soit au coeur de leurs préoccupations. C'est autour de lui que gravitent tous les travaux agricoles, c'est pour lui que sont célébrées les diverses fêtes agraires qui, au cours de la saison de cultures, accompagnent et rythment le déroulement de ces travaux.

Sous l'uniformité que paraît représenter au premier abord le tapis de mil recouvrant presque intégralement en saison des pluies les terres exploitées par les montagnards, on trouve en fait une grande diversité, tant dans les variétés de mil employés, que dans les systèmes qui les combinent et dans les modes de culture. Ces différenciations nous ont amenés à distinguer les zones qui ont été délimitées sur la carte agricole. Un premier critère, celui de l'intensité, permet de marquer l'opposition entre la culture de mil des montagnards et celle des habitants de la plaine, et d'isoler les quelques secteurs de montagne où apparaît une culture discontinue. Une seconde distinction oppose les pays pratiquant l'assolement biennal : sorgho-mil pénicillaire, à ceux qui cultivent chaque année le sorgho. Nous avons représenté en troisième lieu quelques particularités par lesquelles certaines ethnies, à l'intérieur de l'un ou de l'autre de ces deux systèmes, se distinguent du type commun.

Nous allons examiner successivement chacun de ces trois points, et donnerons ensuite quelques indications concernant les variétés de mils cultivés sur un même terroir, qui n'ont pu, à cette échelle, donner lieu à une représentation cartographique.

(1) D'après les premiers résultats, non encore publiés, de l'enquête de nutrition menée en 1960/1961 par le docteur Bascoulergue dans le cadre de la MISOENCAM, le régime alimentaire des montagnards du Nord-Cameroun présenterait une insuffisance extrêmement marquée.

1) - L'intensité de la culture du mil en montagne.

Le trait fondamental qui caractérise la culture du mil en montagne et qui l'oppose à celle que pratiquent les habitants de la plaine, est son intensité : chaque année, de la base au sommet, la montagne se couvre de mil; les pentes les plus raides ou les plus encombrées de rochers sont mises en culture, la moindre parcelle de terre arable est utilisée, même si elle n'offre la place, entre deux blocs de granit, qu'à **un pied de mil.**

En piedmont, on observe généralement la même utilisation presque totale du sol, le mil laissant ici une certaine place à l'arachide. Les montagnards, dans leur extension à partir de leurs massifs, se sont assez vite heurtés, soit, vers la plaine de Mora, aux cultures des Mandara, soit, sur le plateau, à celles des montagnards des massifs voisins, et ils ont réalisé, dans l'espace limité qui se trouvait à leur disposition, une mise en valeur intégrale analogue à celle de la montagne. En trois secteurs cependant, les cultures s'espacent et la brousse apparaît; ce sont :

- la plaine de Gotalé, qui pénètre comme un golfe dans la montagne et n'était pas occupée par des Musulmans; sa mise en valeur progresse d'ailleurs rapidement et il est probable, étant donné sa situation au centre de massifs surpeuplés, qu'elle sera totalement cultivée d'ici peu.

- le plateau matakam vers Mavoumay à l'Ouest de Nokolo, et vers Rwa à l'Est de Souledé, c'est-à-dire là où les massifs s'espacent et où les densités baissent.

Culture permanente du mil ne signifie pas ici méthodes culturales vraiment intensives ni surtout forts rendements: ceux-ci sont faibles, malgré les soins attentifs dont le montagnard entoure son mil: il n'a en effet que des terres pauvres, et il est très limité dans la quantité d'engrais qu'il peut leur apporter: il n'a que quelques chèvres et moutons, beaucoup plus rarement un boeuf, et il ne peut fumer qu'une partie de ses champs de montagne, ceux à proximité de son habitation, jamais ceux de piedmont. Deux binages au début de la saison des pluies suffisent à nettoyer convenablement les champs qui exigent moins de travail que ceux des riches terres de la plaine. Le mil est semé en mai, parfois juin; il est récolté en octobre, sauf dans certains massifs matakam qui laissent le sorgho mur sur pied jusqu'en décembre ou janvier. Dans l'ensemble, les techniques de culture sont semblables dans les massifs et en piedmont (desamorces de terrasses sont faites en piedmont tant que subsiste une légère pente)

et les variétés de mils utilisées sont les mêmes; nous verrons toutefois que certaines variétés de plaine sont parfois adoptées en piedmont.

2) - Les deux systèmes de culture: la rotation sorgho-mil pénicillaire.

Deux systèmes de culture du mil partagent la région en deux zones distinctes: à l'Est, les montagnards de l'arrondissement de Mora, les Minéo, les Mafa des massifs de Mbouzaou, Rwa, Mazam, Fogom et Madakonay, cultivent chaque année le sorgho; à l'Ouest, les autres Mafa et les Hidé pratiquent la rotation annuelle sorgho - mil pénicillaire (Mil chandelle) Aucun agriculteur de cette seconde zone n'a le droit de se soustraire à cet assolement: la montagne s'y couvre intégralement de petit mil au cours d'une saison, de gros mil l'année suivante. La limite entre les deux systèmes, qui passent à l'intérieur du pays matakam, est très nette, coïncidant avec des limites de massifs. Par contre, à l'extrémité nord du massif de Moskota, enclavé dans la zone à rotation, se trouve un petit secteur qui cultive le sorgho chaque année, et qui se rattache vers le sud aux pays à rotation par une zone mixte où les deux systèmes sont imbriqués.

Une année sur deux, 60.000 Mafa et 6.000 Hidé, soit 46 % des montagnards du champ de notre étude, cultivent donc le mil chandelle (appelé "matoumas" en mafa) au lieu du sorgho. Les répercussions de cet assolement dans la vie paysanne sont importantes: en effet, les rendements du petit mil sont inférieurs à ceux, déjà médiocres, du sorgho, et l'année de matoumas est celle où l'on aura faim en montagne quand viendra l'époque de la soudure. Une rotation des plantes intercalaires accompagne celle des mils: au matoumas sont associés les haricots et l'oseille de Guinée, deux légumes nourrissants qui compenseront un peu l'insuffisance du mil; avec le sorgho est associée l'éleusine, les haricots et l'oseille de Guinée n'étant cultivés cette année-là qu'en faible quantité pour la semence.

La nécessité de cette rotation, que les régions voisines placées dans des conditions géographiques apparemment semblables n'éprouvent aucun inconvénient à ne pas pratiquer, a été mise en question. On y a vu généralement une simple habitude liée à l'ethnie mafa. Cette opinion ne permet pas de rendre compte du fait que l'aire d'extension des Mafa déborde de toutes parts celle de la rotation; par ailleurs, il nous paraît difficile d'expliquer par une simple routine une pratique qui provoque une année de semi-disette tous les deux ans.

../..

Les Mafa, pour leur part sont persuadés que l'abandon de l'assolement conduirait rapidement à l'anéantissement de tout leur mil, et l'on peut penser que c'est effectivement à un danger réel que leur expérience les fait parer. Deux hypothèses peuvent être avancées: ou bien les sols de cette zone seraient particulièrement pauvres, et s'épuiseraient si le sorgho y était cultivé tous les ans; ou bien cette zone la plus élevée des Monts du Mandara, donc (probablement) la plus arrosée et la moins chaude, présenterait un micro-climat favorable au développement de certaines maladies du mil, que l'alternance petit mil-sorgho permettrait d'enrayer; des cas de rouille, signalés sur des sorghos cultivés à titre d'essai l'année du petit mil, appuient cette hypothèse.

3)- Cas particuliers propres à certaines ethnies.

a) L'éleusine chez les Hidé

L'éleusine est cultivée en très petites quantités sur toute la montagne, comme plante intercalaire dans les champs de sorgho; elle est utilisée pour la soudure car elle est mûre avant même les sorghos hâtifs. Elle est semée le même jour que le sorgho; ou parfois, comme chez les Mada ou les Ouldémé, quelques jours auparavant, juste avant l'arrivée des pluies. Les pays qui pratiquent la rotation la cultivent seulement l'année du sorgho; ailleurs, elle est semée tous les ans, ou parfois tous les deux ans: c'est le cas en particulier des massifs matakam sans rotation (Moskota, Rwa, Mbouzaou), et peut-être est-ce là une séquelle d'un ancien système avec assolement.

L'éleusine prend seulement de l'importance chez les Hidé de Tourou, qui pratiquent la rotation sorgho - mil pénicillaire, mais selon un système un peu différent de celui des Mafa. L'année du gros mil, c'est le matoumas et non l'éleusine qu'ils associent avec le sorgho en le semant surtout aux endroits sableux où ils pensent que ce dernier poussera mal; l'année suivante, outre les champs de matoumas, cultivés comme chez les Mafa avec l'association de haricots et l'oseille de Guinée, ils consacrent des champs exclusivement à l'éleusine pour laquelle ils ont adopté un mode de culture spécial: ils en font en juin des sémis serrés sur un terrain fertilisé près de leurs cases, et la repiquent fin juillet sur des places sableuses et humides, en évitant les pentes trop raides aux terrasses étroites, qui sont laissées au matoumas.

.../...

Les rendements de l'éleusine sont encore plus faibles que ceux du matoumas, aux dires des Hidé, qui ne savent, pour expliquer son développement, qu'invoquer la tradition ancestrale.

b) Le mil pénicillaire chez les Podoko et chez les Mabas.

.....

Les Podoko pratiquent, comme leurs voisins montagnards, le système sans rotation avec culture de sorgho chaque année; mais ils se particularisent en semant, parmi les plantes intercalaires habituelles, le mil pénicillaire (chandelle). Comme les autres plantes intercalaires, il est considéré comme une culture de femme, et, alors que la coutume interdit toute vente de sorgho, il peut être vendu; il trouve facilement acheteur chez les musulmans qui l'apprécient, aussi constitue-t-il pour les femmes podoko la source de petits profits.

Les Mabas mélangent également chaque année sorgho et mil pénicillaire dans leurs champs; mais, contrairement aux Podoko pour qui le mil pénicillaire n'a qu'une place très secondaire, les deux mils prennent chez eux une importance équivalente. Peut-être est-ce la dégradation d'un système avec assolement.

4)- Les variétés de mil.

a) les mils de montagne.

.....

Le sorgho cultivé communément en montagne est différent du mil de plaine: il est plus rustique, plus robuste, et donne un grain plus dur. Les Musulmans (Foulbé et Mandara), qui en font parfois un peu s'ils ont des terres de piedmont, le nomment le "tchergé", et chaque ethnie peulenne a également un nom vernaculaire pour le désigner. Mais ce mot unique recouvre en réalité une multiplicité de variétés bien connues des agriculteurs montagnards qui ont également des noms pour désigner chacune d'elles. Le petit mil des Mafa comporte une diversité analogue.

Ces différentes variétés, aux aptitudes et qualités distinctes, permettent aux montagnards de réaliser une adaptation très fine de leur culture de mil aux conditions de climat et de sols offertes par le milieu local. On passe ainsi, d'une région à une autre, à des mils différents: ceux des hauts massifs de Ziver ou Oudahay ne sont pas les mêmes que ceux de Gousda ou de Soulédé à quelques kilomètres de là. De plus, dans un massif donné, chaque agriculteur dispose de

.../...

plusieurs variétés qu'il choisit en fonction des caractéristiques pédologiques de chacun de ses champs : les sols fertilisés proches des cases, les sols à sable grossier ou à sable fin, les sols épuisés, reçoivent chacun des mils appropriés.

Des considérations d'ordre alimentaire entrent également en ligne de compte. Les montagnards cultivent toujours contre leur habitation un sorgho hâtif donnant des grains tendres et sucrés qu'ils consomment généralement crus. Mais ils ont aussi des variétés non comestibles crues qu'ils cultivent parfois pour tourner **une coutume gênante** : tous les ans, ils célèbrent par une fête le moment où le mil commence à mûrir et où la famine est écartée; à partir de ce jour, chacun a le droit de cueillir et de manger crus quelques épis du champ qu'il traverse; cette autorisation ne va pas sans dégarnir les champs, surtout ceux que borde une piste; aussi, pour décourager les grapilleurs, certains paysans sèment-ils dans ces endroits fréquentés des variétés donnant un grain amer (notamment chez les Ouldémé), ou donnant un grain garni de poils (chez la Mafa).

A l'exception des mils mangés crus, toutes ces variétés sont consommées indifféremment en boule ou sous forme de bière, et sont mélangées dans les **graniers** seuls, les grains destinés à la semence, soigneusement choisis sur les **plus** beaux épis, sont conservés séparément dans desalebasses ou des jarres garnies de cendre.

b) Les mils de plaine.

Depuis qu'ils étendent leurs cultures de piedmont à des distances assez grandes de la montagne, les kirdi disposent maintenant parfois de sols évolués (au sens pédologique du terme) sur lesquels ils ont pu adopter quelques uns des mils de plaine. La variété qu'ils utilisent le plus souvent est un sorgho rouge, le djigari des Foulbé ou gossa des Mandara, cultivé surtout en plaine, en particulier dans la plaine de Gétalé, mais également sur le plateau. Certains Mafa cultivent aussi parfois un gros mil tardif blanc, à panicules lâches, emprunté au Foulbé. Quelques variétés de sorghos **précoces** de plaine, telles que le makala des Mandara ou que le damougari des Foulbés sont parfois adoptées comme culture de case; contrairement aux deux précédentes, elles sont donc cultivées en pleine montagne, mais sur un sol enrichi par les engrais.

Ces dernières variétés ne représentent que des quantités très réduites. Le djigari, par contre, occupe une place grandissante, encore que très inférieure à celle du tchergé, chez les montagnards qui sont bien pourvus en terres de piedmont. Pourtant son grain rouge et tendre donne une boule moins goûtée des consommateurs montagnards

../..

que celle de tchergé à laquelle ils sont habitués et des greniers spéciaux lui sont souvent affectés afin de ne pas mélanger les deux mils dans un même repas. Mais les cultivateurs l'apprécient pour ses rendements plus élevés, et parce qu'il est mûr début octobre, un peu avant les variétés de montagne, ce qui facilite la soudure et permet d'étaler les travaux de récolte. En outre, il présente l'intérêt, dans les pays à rotation, de ne pas être inclus dans le système, et par conséquent de pouvoir être cultivé l'année du petit mil, sa culture est spécialement poussée cette année-là, aux dépens de l'arachide qui reflue vers la montagne.

II L'ARACHIDE

=====

La principale culture commerciale des montagnards est l'arachide. Au cours des ces dix dernières années, ils en ont considérablement développé la production, tandis que les habitants de la plaine de Mora l'abandonnaient presque complètement pour se consacrer au coton, et il existe maintenant une spécialisation très nette de chacune des deux régions.

L'arachide doit être cultivée loin des habitations, à cause des dégâts qu'y occasionneraient les rats ou autres animaux gravitant autour d'elles; de ce fait, c'est en piedmont, tant en plaine que sur le plateau qu'on la trouve presque toujours; c'est une plante peu exigeante, qui réclame seulement des sols légers, sableux ou sablo-argileux permettant un arrachage facile; c'est le cas généralement de ces terres le développement récent de la production arachidière des montagnards de cette région est étroitement lié à l'extension de leurs cultures de piedmont.

1) - Etablissement de la carte.- Les statistiques de vente.

La vente de l'arachide est réglementée ; elle est ouverte chaque année au début de décembre, fermée en avril, et à lieu sous le contrôle de l'administration sur un certain nombre de points, dont la plupart sont des marchés traditionnels hebdomadaires; l'arachide, décortiquée ou non, est pesée et vendue aux tarifs fixés en début de campagne (1). Les acheteurs sont de gros commerçants foubé de Maroua ou de Garoua, qui font souvent effectuer leurs achats par des mandataires habitant sur place : Mandara de la plaine de Mora, Foubé de Lokolo. Des statistiques sont tenues pour chaque marché. Nous avons figuré sur le croquis n°3, d'après les chiffres de la campagne 1962/1963, la production commercialisée sur chaque point de vente intéressant la région; certains de ceux-ci (Mora, Kouyapé, Assigasi, Goudouba, Tokombéré) sont situés à l'extérieur de la zone d'exploitation des montagnards, mais ils la concernent essentiellement.

Ce sont ces statistiques de la campagne 1962/1963 qui ont servi à l'établissement de la carte agricole, mais en nécessitant une certaine interprétation. Tout d'abord, certains marchés situés en bordure de notre zone d'étude (Mokolo, Tokombéré, Sérawa), reçoivent des apports extérieurs qui ont été évalués approximativement et retirés des chiffres des tonnages vendus; d'autre part, ces tonnages ne représentent qu'une partie de la production totale: les Services Agricoles estiment à un tiers ce qui est soustrait au commerce officiel. Cette part, conservée dans les **graniers**, est réservée à trois usages :

- l'auto-consommation,
- la vente, tout au long de l'année, aux Musulmans de la plaine de Mora, consommateurs d'huile., devenus acheteurs depuis qu'ils ont abandonné cette culture;
- la vente pour l'exportation, lors d'une deuxième campagne réalisée officieusement en août et septembre par les mêmes gros acheteurs de Maroua ou Garoua, à des prix sensiblement plus élevés que pendant la saison sèche. Nous avons inclus cette part dans le calcul des tonnages produits, que nous avons représentés à raison de un signe pour 5 tonnes d'arachide décortiquée (2).

(1).- En 1962-63, ce tarif était de 22,85 le Kg d'arachide décortiquée, pour l'arrondissement de Mora.

(2).- L'arachide est vendue soit en coque, soit décortiquée, mais tous les tonnages indiqués ici sont ramenés au poids d'arachide décortiquée.

Pour déterminer l'emplacement des lieux de production, nous avons tenu compte de l'aire de rayonnement de chaque marché : certains d'entre eux ont un rôle très local, et sont recouverts par l'aire d'influence des plus grands, mais il est possible de rattacher approximativement à une zone donnée les tonnages vendus sur un groupe de marchés. Nous avons utilisé en outre les indications fournies par les interviews réalisées auprès des agriculteurs, et par les observations faites sur le terrain pendant la saison des cultures.

2)- Localisation de la production.

L'examen de la carte permet de distinguer cinq zones.

- a) Deux zones de forte production: zones I et II. Deux zones de forte production sont situées dans la partie Sud de la carte : Celle de l'Est correspond aux pays occupés par les Mada, les Zoulgo, les Gemjek et les Mouyengé; celle de l'Ouest comprend la plus grande partie du pays matakam et celui des Minéo. L'une comme l'autre sont constituées par deux secteurs de culture distincts, l'un en plaine, l'autre sur le plateau, isolés l'un de l'autre par les massifs habités d'où toute culture d'arachide est exclue.

- b) Deux zones de faible production : zones III et V.

Deux zones faiblement productrices se trouvent situées au Nord des précédentes. La première, au Nord-Ouest, est formée par le massif de Moskota, la seconde, au Nord-Est, par les pays habités par les Podoko, les Mruktélé, les Mora, les Vamé-Mbrémé

- c) Une zone dont les populations ne cultivent pas l'arachide: zone V

En règle générale, chaque communauté rurale dispose de terres de piedmont, soit en plaine soit sur le plateau, soit parfois sur l'une et l'autre; ce n'est pas le cas pourtant de quelques hauts massifs situés au coeur du pays matakam, qui se trouvent encastés au milieu d'autres massifs et ne disposent donc d'aucune terre de piedmont. Leurs populations ne cultivent pas l'arachide, à l'exception de ceux des agriculteurs qui peuvent se faire prêter des champs par des habitants des massifs voisins. Cette zone est formée par les massifs de Vouzad, Ziver Oupay, Madakwa, Tourou (Hide) et Ngosi.

Malgré l'imprécision des statistiques et des localisations, nous indiquons dans le tableau ci-après les productions approximatives de chacune de ces zones.

LES MARCHÉS D'ARACHIDES en 1962-1963

LES 5 ZONES DE PRODUCTIONS

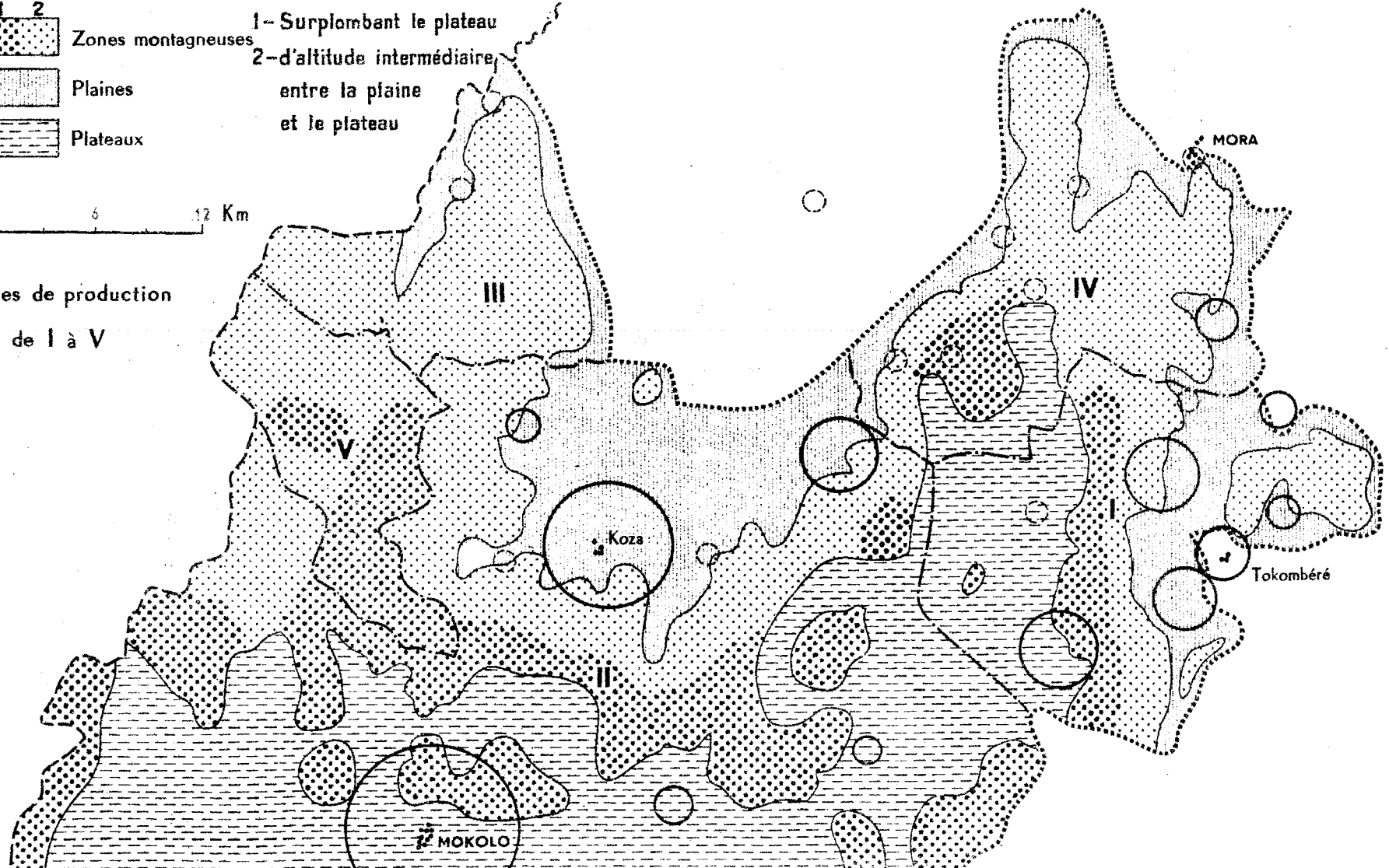
○ Marché ayant commercialisé moins de 30 tonnes d'Arachides

(Au-delà de 30 tonnes les surfaces des cercles sont proportionnelles aux tonnages vendus)

1 2
 ZONES montagneuses 1 - Surplombant le plateau
 2 - d'altitude intermédiaire entre la plaine et le plateau
 Plaines
 Plateaux

0 6 12 Km

Zones de production
de I à V



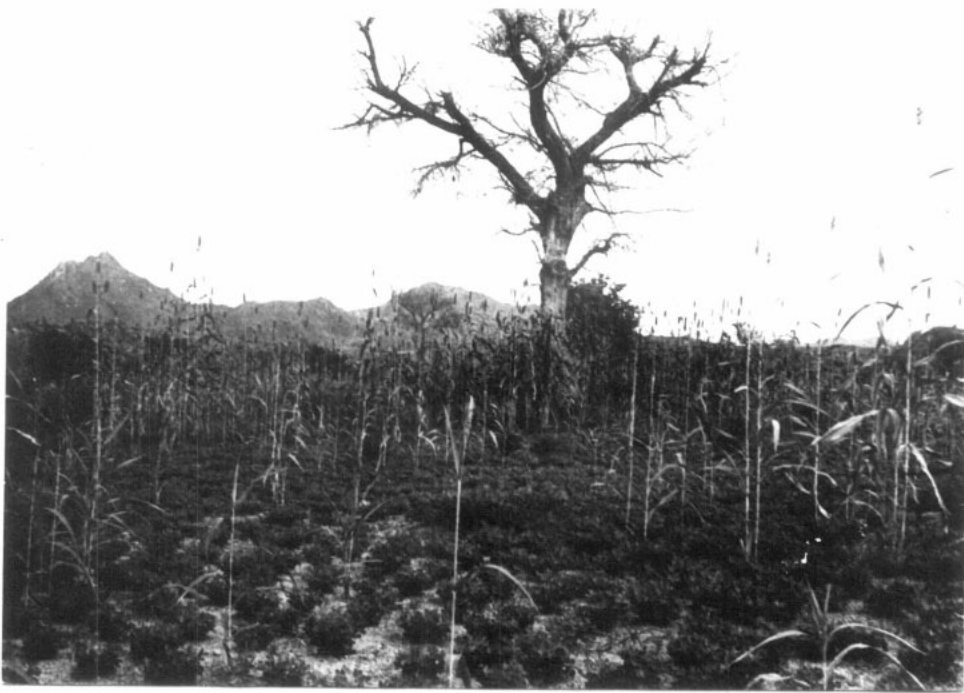
	! PRODUCTION TOTALE ! ! APPROXIMATIVE ! ! (en tonnes) !	! % de la ! ! Production !	! HABITANTS !	! PRODUCTION PAR ! ! HABITANT ! ! (en kg) !
Zone I	1.700	30 %	25.563	66
Zone II	3.250	59 %	65.073	50
Zone III	250	5 %	9.865	26
Zone IV	350	6 %	29.991	11
Zone V	-	-	11.505	-
	5.550		141.897	39

L'absence de terre de piedmont explique l'absence d'arachide de la zone V ; la faible production des zones III et IV peut-elle être mise en rapport avec une faible extension de leurs terres de piedmont ? Dans la zone IV, en effet, Podoko, Ouldémé, Mouktélé, n'ont pas ou presque pas de plateaux, et n'ont en plaine qu'une étroite bande le long de leurs massifs ; mais en fait, l'examen des cultures en saison des pluies montre que cette bande est cultivée surtout en mil ; par ailleurs la zone III qui est bordée par une plaine inexploitée ne manque pas de terres de piedmont. Ce n'est donc pas l'impossibilité matérielle qui empêche les paysans des zones III et IV d'égaliser la production de leurs voisins ; le montagnard, choisit, suivant les cas, de faire beaucoup ou peu d'arachide ; pour tenter de le comprendre, il convient d'examiner comment cette culture s'intègre dans sa vie.

3) - La culture de l'arachide chez les montagnards.

a) La culture de l'arachide ; ses rapports avec celle du mil.

L'arachide se situe donc dans la zone de piedmont généralement intégralement mise en valeur, et est cultivée sur les mêmes sols que le tchergé, sols qui ne connaissent ni la jachère ni l'engrais (à l'exception de l'enfouissement des herbes). Elle est souvent mise en association avec le tchergé : cet usage est surtout généralisé chez les montagnards de la zone IV : Podoko, Mora, Ouldémé, qui se résolvent difficilement à ne pas mettre de mil dans un champ ; il serait d'ailleurs excellent, et donnerait des rendements globaux supérieurs à ceux réalisés par une culture homogène. Ailleurs, on trouve plutôt des champs d'arachide disséminés parmi ceux de tchergé ; il n'y a pas d'assolement systématique, mais en pratique, les deux plantes se succèdent plus ou moins régulièrement.



Cultures de piedmont chez les Ouldémé : arachide associé avec un peu de mil tchergé ; sur les bons sols situés au pied du *Faidherbia Albida*, l'arachide fait complètement place au tchergé.

Les travaux pour l'arachide se déroulent selon un calendrier à peu près semblable à celui du mil ; les semailles de l'arachide ont lieu aussitôt après celles du mil les 2 binages et la récolte sont réalisés aux mêmes moments.

Une certaine complémentarité apparaît parfois entre les deux plantes, du fait des exigences moins grandes de l'arachide, du fait aussi de l'intérêt plus faible qui lui est souvent accordé. Lorsque le mil, semé ou biné trop tard, a mal levé, le paysan tente alors, fin juin ou même début juillet, un ensemencement tardif en arachide ; d'autre part, si le paysan dispose de sols de diverses qualités, il tend à réserver les meilleurs au mil, gossa si possible ou simplement tchergé, laissant les moins bons à l'arachide.

Mais à part ces deux restrictions, on peut dire que dans l'ensemble l'arachide ne peut être cultivée qu'aux dépens du mil : l'agriculteur doit opter entre le mil ou l'arachide, ou plus exactement entre une proportion plus ou moins forte de l'un par rapport à l'autre. Ce choix va être fonction des surfaces à sa disposition, car il doit en priorité assurer ses besoins alimentaires. C'est en effet dans la zone IV que se trouvent les plus fortes densités de la région.

Mais certains massifs à très forte densité font beaucoup d'arachide et au contraire, les massifs de la zone III ne sont pas particulièrement peuplés. Un second facteur intervient pour déterminer le choix du montagnard : celui de l'intérêt plus ou moins grand qu'il accorde à l'arachide.

b) L'utilisation de l'arachide.

Les montagnards cultivaient depuis longtemps l'arachide pour leur consommation personnelle, mais en très petites quantités car leurs besoins sont faibles, ils ne savent pas en extraire de l'huile, et l'utilisent comme simple appoint alimentaire.

Depuis 1940 environ, encouragés par l'Administration, ils ont commencé à accroître leur production de façon à avoir un excédent à vendre qui leur permette de payer l'impôt. Peu à peu, beaucoup ont voulu augmenter leurs ventes afin de disposer, une fois l'impôt versé d'un surplus d'argent pour leurs besoins personnels; ils passaient ainsi d'un stade d'auto-subsistance intégrale à une ouverture vers une agriculture de marché. Mais cette évolution n'a pas été réalisée par la totalité des montagnards dont certains demeurent encore assez indifférents à l'égard de l'argent et par conséquent ne se préoccupent pas d'accroître leur production au-delà d'une certaine limite.

On remarque que ces zones faiblement productrices d'arachide sont en même temps celles dont les populations sont souvent le plus attachées à leurs valeurs ancestrales, les moins ouvertes au progrès, celles notamment où la scolarisation a le plus de mal à s'implanter.

C'est en définitive ce facteur qui est le plus éclairant pour rendre compte dans le détail des différents niveaux de production.

III AUTRES PLANTES

1) - Les cultures de femmes.

Un certain nombre de plantes sont réservées aux femmes : celles-ci les sèment, en assumant la culture (parfois avec l'aide de leur mari), les récoltent, et les conservent dans leur grenier personnel. Ces plantes entrent dans la composition des sauces qui accompagnent la boule de mil, ou servent à la fabrication de mets spéciaux; de plus elles constituent la source des revenus monétaires des femmes qui, au cours de l'année, vont en vendre par petites quantités sur les marchés, afin d'acheter en échange le plus souvent des ingrédients alimentaires, en particulier le poisson séché et le sel. Ces cultures sont donc intéressantes car elles contribuent directement ou indirectement, à rendre plus équilibrée l'alimentation des populations.

On peut les regrouper en deux catégories : d'une part celles que l'on trouve comme culture intercalaire avec le mil, d'autre part celles qui font l'objet de petits champs spéciaux.

a) Les plantes associées au mil.

.....

Quatre plantes sont couramment cultivées dans les champs de mil : les haricots, l'oseille de Guinée, le gombo et le sésame.

Les plus répandues sont les haricots et l'oseille de Guinée, cultivées par les montagnards de toutes les ethnies et sur la plupart de leurs champs, tant en montagne qu'en piedmont; elles sont toutefois absentes, en général des champs fertilisés proches des cases, réservés uniquement au mil. Les pays qui pratiquent la rotation du mil, on l'a vu, ne les font qu'une année sur deux, mais la culture en est alors très poussée, parfois même aux dépens du petit mil qui disparaît presque complètement de certains champs. Le gombo est également d'un usage général : chaque femme en sème dans quelques uns de ses champs, par très petites quantités. Deux de ces plantes prennent exceptionnellement une certaine importance : les haricots chez les Minéo, et le gombo chez les Podoko des massifs d'Oudjilla; elles conservent dans ces deux cas leur caractère de culture intercalaire, mais sont développées de façon à faire l'objet d'une commercialisation plus poussée, et passent alors aux mains des hommes.

.../...

Gaboua, marché des Minéo est un centre connu sur lequel les Musulmans viennent s'approvisionner en haricots. Les Podoko, au moment de la récolte, viennent vendre leur gombo par sac à Mora, ou parfois vont le porter eux-mêmes à Maroua, où ils trouvent des prix plus avantageux.

Le sésame est cultivé de façon beaucoup plus discontinue; il est plutôt cultivé en piedmont, où il est souvent associé à l'arachide, mais on le trouve également avec le mil en montagne sur des surfaces planes. Il fait quelquefois l'objet de certaines répugnances : les uns l'accusent de donner la lèpre, d'autres, de propager la variole, et il est complètement absent de certains massifs. Son goût est pourtant apprécié, et il est commode comme nourriture de voyage pour ceux qui sont en déplacement. Il prend une certaine extension dans la partie basse du pays matakam : à Gousda et sur le massif de Moskota.

b) Le souchet et le pois de terre.

On trouve le souchet et le pois de terre sur toute la zone d'exploitation des montagnards, tant en montagne qu'en piedmont; toutefois à cause des termites, le souchet ne peut être cultivé en piedmont qu'à proximité des massifs; l'un et l'autre se présentent sous la forme de culture homogène, sur de petites parcelles que les femmes entretiennent avec soin, y répandant de la cendre à plusieurs reprises. Ni l'un ni l'autre ne sont répétés deux ans de suite au même emplacement ils succèdent soit à du mil, soit à de l'arachide. Chez les Mafa, le souchet demande une préparation spéciale du terrain à laquelle participent les hommes : la terre, après avoir été profondément remuée est mise à plat, des rigoles sont creusées pour éliminer l'excès d'eau en surface. Quelques massifs appartenant à la zone où est faite la rotation du mil ne cultivent le souchet que tous les deux ans. Chez certaines ethnies, on ne le cultive pas pendant les années où sévit la variole, car on pense qu'il transmet la maladie. Le pois de terre se rencontre de préférence sur les terrains sableux; il présente l'intérêt de se conserver indéfiniment dans les greniers et une réserve en est fréquemment gardée d'une année sur l'autre en prévision d'une famine.

Le souchet et le pois de terre sont semés à la fin du mois de juillet, c'est-à-dire lorsque les travaux nécessaires au mil et à l'arachide sont à peu près terminés.

2) - Les cultures de case.- Le tabac.

La caractéristique commune, sur toute la montagne, aux cultures de case, est leur très faible importance : les champs de mil viennent presque jusqu'aux murs des habitations, et c'est seulement sur quelques dizaines de mètres carrés qu'on trouve une collection de plantes spéciales; à titre d'exemple, voici la composition en juillet 1963,

d'un jardinet de case appartenant à un Mafa de Douvar, au Nord de Mokolo : 10 m² consacrés au maïs, 2 pieds de macabo, une dizaine de pieds de tomates, autant d'aubergine, du melon sur 1 m², et un muret enfoui sous les feuilles d'ignames; en outre, du tabac doit-être planté à l'emplacement du maïs en août. De nombreuses variantes existent suivant les massifs; une constante néanmoins: la présence, soit de maïs soit d'un sorgho précoc, près de chaque habitation.

Parfois cependant, le jardin de case s'agrandit, pour donner une plus large place, soit au macabo, soit au tabac. Le macabo, comme on le verra plus loin, est cultivé également le long des ruisseaux; le tabac reste toujours exclusivement une culture de case.

Le tabac est une culture traditionnelle et généralisée sur toute la montagne : les montagnards, et même parfois leurs épouses fument la pipe, et beaucoup assurent leurs besoins en le cultivant près de leurs cases sur quelques mètres carrés qui font l'objet de tous leurs soins : repiqué en août sur une terre bien fumée, il est récolté à la fin de la saison des pluies; ses feuilles séchées au soleil sont rangées dans un panier spécial où il se conserve indéfiniment. C'est une culture strictement masculine.

Certains montagnards développent leur production afin de disposer d'un excédent pour la vente, et l'on voit alors, toujours contre leurs cases et faisant l'objet des mêmes soins assidus, non plus de minuscules parcelles mais de véritables petits champs pouvant atteindre 1 ou 2 ares. Les plus gros producteurs sont les Mouktélé, puis les Ouldémé; viennent ensuite les Mouyengé, les Podoko, les Zoulgo et les Gemjek. Cette énumération montre que la culture prend surtout de l'importance chez les faibles producteurs d'arachides; dans le cadre du massif, on remarque également une certaine spécialisation dans l'une ou l'autre plante: le tabac est plutôt le fait des hommes âgés qui redoutent les fatigantes allées et venues entre la montagne et la plaine, alors que les jeunes descendent faire l'arachide dans leurs champs de piedmont.

Une partie de la production est vendue au détail par les agriculteurs eux-mêmes : très souvent, sur les nombreux marchés de piedmont, on voit un groupe de vieux montagnards assis devant de petits tas de tabac qu'ils proposent pour 5 ou 10 fs; cette vente au détail s'adresse soit aux montagnards non producteurs, soit surtout aux païens installés en plaine; mais la plus grosse partie de l'excédent commercialisé est vendue par plus fortes quantités, pour alimenter un courant d'exportation vers le Nigéria; certains montagnards y vont eux-mêmes vendre leur production et celle de leurs voisins; mais ce commerce est pour sa majeure partie entre les mains de Mandara qui viennent acheter le tabac soit en montagne au domicile du planteur, soit, le plus souvent, sur leurs marchés d'approvisionnement: Kouyapé est le point d'achat du tabac des Mouktélé, Mbrémé, celui des Ouldémé, Tokombéré celui des Mouyengé, des Zoulgo et des Gemjek, et Godigong celui des Podoko.



CHAMP DE TABAC CHEZ LES OULDEME

Les statistiques douanières peuvent donner une idée de l'importance de ce commerce; le poste de Kourgi a vu passer à destination du Nigéria pendant l'année 1962/1963 10.700 Kg de tabac brut indigène, représentant une valeur de 750.000 fs CFA; la plus grosse partie de ce tabac provient de l'arrondissement de Mora, qui par ailleurs en exporte bien souvent sans passer par Kourgi. On voit ainsi l'intérêt que représente cette production, intérêt d'autant plus grand qu'elle concerne les montagnards les plus déshérités du Mandara.

3)- Les plantes cultivées dans le lit des ruisseaux : le macabo et le riz.

Le macabo et le riz, auxquels une forte humidité est nécessaire, sont cultivés dans le lit des nombreux petits ruisseaux qui dévalent le long des pentes. Le macabo peut aussi se présenter en petits champs de case.

Deux massifs, Vouzad et surtout Ziver, au coeur du pays matamkam, ont développé particulièrement la culture du macabo en vue de la vente: tous deux, probablement très arrosés du fait de leur situation au point culminant des Monts du Mandara, ruissellent d'eau en saison des pluies, et le macabo y trouve un climat mieux adapté à ses exigences qu'ailleurs. En outre, leurs habitants, n'ayant pas de terres à arachide, ont pu être amenés à développer cette culture, par laquelle ils s'assurent quelques rentrées monétaires; le macabo trouve facilement acheteur à Mokolo auprès des fonctionnaires originaires du Sud-Cameroun.

Le riz est cultivé autour de Mokolo par les Foulbé de la ville. Il commence également à être adopté par les Mafa, et plus particulièrement par les jeunes garçons Mafa. Ils le cultivent sur des espaces de quelques mètres carrés, soit dans le lit des rigoles, soit sur des parcelles humides qu'ils entourent de diguettes de façon à y retenir l'eau de ruissellement. Le riz est parfois mangé les jours de fête; le plus souvent il est vendu à Mokolo, procurant aux jeunes gens de petits revenus.

4)- Les cultures commerciales d'introduction récente: la patate douce et le coton.

La patate et le coton, tous deux d'introduction récente, tous deux cultivés essentiellement dans un but commercial, ont leur zone de culture bien distincte : la patate sur le plateau, le coton dans la plaine.

La patate est cultivée par les Mafa sur les plateaux qui entourent Mokolo; elle est spécialement abondante dans la vallée du Mandaka, à l'Est de Mokolo, et vers la frontière nigérienne au Nord de Wanday; elle est très peu cultivée sur la plaine, moins humide que le plateau (1). Les boutures de patate sont repiquées fin juillet sur de gros billons, larges de 1 mètre, hauts de 80 centimètres, au centre duquel la racine peut se développer; pour ne pas perdre de place, des légumes : gombo, oseille de Guinée, tomates, sont parfois semés en rangées sur les bords du billon.

La patate se vend à Mokolo; elle est, soit consommée sur place par les citadins, soit expédiée pour être revendue sur les marchés de la plaine de Mora, ou vers Maroua. Elle donne lieu à d'intéressants profits, qui dépassent pour certains agriculteurs ceux que leur procure l'arachide.

Le coton est totalement absent de la montagne et du plateau, à l'exception de quelques champs situés près du village foubé de Wanday. Par contre, certains sols de plaine en permettent la culture; on le trouve circonscrit en deux secteurs :

- dans la plaine de Gétalé, chez les Mafa, où sa production se serait élevée en 1963 à 70 tonnes;
- au Nord de Sérawa et autour du massif de Mouyengé, il est cultivé par les Musulmans du village de Sérawa, mais aussi par quelques païens descendus en plaine : Zoulgo, Mada, Mouyengé. La production de ce secteur aurait atteint 125 tonnes en 1963.

La patate et le coton, d'un revenu monétaire intéressant, contribuent largement à accroître les ressources des populations qui les cultivent. Signalons pour terminer quelques cultures d'un moindre intérêt, mais qui apportent à leurs bénéficiaires soit un complément utile de nourriture, soit un peu d'argent.

Les arbres fruitiers sont en général situés près de ruisseaux les bananiers poussent en pleine montagne, en particulier dans les massifs de Bouvar et de Ngossi, les goyaviers, les manguiers sont en piedmont.

Un petit piment rouge, utilisé dans la cuisine, est répandu partout, et fait quelquefois l'objet de transactions : l'Ouest du pays matakam en vend en Nigéria.

(1) La hauteur d'eau annuelle est de 763 mm à Mora et de 842 mm à Gétalé, contre 997 mm à Mokolo (moyennes sur 10 ans).

Les femmes et les jeunes gens font parfois des cultures de saison sèche, destinées à la vente; près d'un point d'eau permanent, car ces cultures demandent des arrosages quotidiens, ils préparent de petites parcelles qu'ils entourent d'épines, à cause des animaux, chèvres et moutons, en liberté à cette saison; ils y sèment divers légumes : oseille de Guinée, ou tomates, de la canne à sucre, parfois une sorte de tabac donnant une fleur rouge, le "pili" dont les femmes musulmanes font une grande consommation; enfin dans la plaine de Gétalé, quelques Mafa ont commencé la culture des oignons.

CHAPITRE III

C A R T E de l'INFRASTRUCTURE

Mokolo, chef-lieu du département du Margui-Wandala et de l'arrondissement de Mokolo, est le siège des postes d'encadrement de l'agriculture, de l'élevage, des Eaux-et-Forêts; un poste douanier surveille les échanges avec le Nigéria. La ville est équipée de Postes et Télécommunications, d'un hôtel, de postes d'essence; elle a son terrain d'atterrissage, mais elle n'est pas desservie par une liaison aérienne régulière.

I INFRASTRUCTURE AGRICOLE

- 1) Le service départemental de l'agriculture, à Mokolo.
- 2) La station agricole de Gétalé

Des travaux de sélection et de multiplication de semences et des recherches expérimentales y sont réalisés sur les mils, l'arachide et le coton, ainsi que sur les diverses plantes pouvant intéresser la région.

- 3) Le casier de Koza. Les "casiers" sont des secteurs de plaine, qui sont équipés et organisés de façon à recevoir des montagnards à titre définitif. Le casier de Koza avait été créé il y a une dizaine d'années pour favoriser la descente en plaine des Mafa et est resté à l'état embryonnaire, les terres qui l'entourent se trouvant peu à peu mise en culture par les montagnards eux-mêmes.

II INFRASTRUCTURE COMMERCIALE

2 grands marchés : Koza
Mokolo

(en outre, plusieurs marchés inclus dans la plaine de Mora sont largement fréquentés par les montagnards, notamment Mora, Tokombéré et Kouyapé).

6 marchés d'importance secondaire: Soulédé
Ouzal
Gabwa
Mada-Kolkoch
Godigong

15 petits marchés.

III EQUIPEMENT ROUTIER

Les deux routes indiquées ici sont permanentes; l'une relie Mokolo à Mora, l'autre, par Souledé, assure la liaison en saison des pluies entre Mokolo et Maroua, la route directe étant alors coupée. Les pistes sont pour la plupart automobilisables en toutes saisons, avec un véhicule approprié.

IV EQUIPEMENT SCOLAIRE ET SANITAIRE

ECOLLES 2 écoles primaires à cycle complet, toutes deux à Mokolo, l'une officielle l'autre privée.

20 écoles primaires à cycle non complet, c'est-à-dire comprenant seulement les premières classes (initiation, cours préparatoire, éventuellement cours élémentaires), 16 officielles, 4 privées.

EQUIPEMENT SANITAIRE

2 hôpitaux, l'un officiel à Mokolo, l'autre dépendant de la mission adventiste à Koza.

8 dispensaires (dont certains hospitalisent des malades), 2 officiels et 6 privés.

1 léproserie, près de Mokolo, dépendant de la Mission Catholique.

Il est inutile d'insister sur l'insuffisance de cet équipement.

CHAPITRE IV

LES ZONES DISTINCTIVES

ET LE DEVELOPPEMENT EN MONTAGNE

=====

Au terme de ces examens successifs, on ne voit pas se dégager avec évidence les zones constitutives de cette région ; pourtant, des différenciations bien nettes sont apparues pour chacun des faits représentés, mais les divisions de l'espace qu'elles déterminent ne correspondent généralement pas les unes aux autres :

- Ethnies : 15 groupes ethniques se partagent la région.
- Densités : elles s'étagent de 32 à 204 hab/km².
- Mil : la limite qui sépare les deux systèmes de culture (avec ou sans assolement biennal) ne coïncide ni avec une limite ethnique ni avec une limite de densité.
- Arachide : cinq zones ont été distinguées suivant l'importance de la production ; elles ne s'identifient à aucune des trois précédentes séries de divisions.

Cependant, si l'on se place dans une perspective globale, l'un de ces découpages, celui déterminé par l'arachide, nous paraît revêtir un intérêt d'ordre général, du fait de la signification que prend ici cette culture. C'est l'arachide en effet, qui, dans une large mesure, conditionne le niveau de vie du montagnard, qui le fait entrer dans une économie monétaire ; et réciproquement nous avons vu que c'était l'attitude de fermeture vis-à-vis du progrès de certains milieux paysans qui permettait parfois de rendre compte de leur faible production le niveau de production d'arachide peut donc être considéré, dans une certaine mesure, comme un élément indicateur du degré d'évolution. Il est vrai que les montagnards ont su développer d'autres cultures commerciales, mais nous remarquons que les plus intéressantes sur le plan du profil, la patate et le coton, sont toutes deux des cultures de piedmont et sont l'une comme l'autre cultivées dans les zones où l'arachide est particulièrement développée, venant ainsi renforcer les contrastes.

../..

En reprenant les divisions adoptées plus haut (fig. 3), nous avons donc :

- ZONE I - occupée par les Mada, les Mouyengé, les Zoulgo et les Gem-jek.
- densités fortes au Nord, faibles au Sud;
- beaucoup d'arachide;
- un peu de coton en plaine et de tabac en montagne
- ZONE II- occupée par les Mafa et les Minéo
- forte densité dans l'ensemble, sauf à l'Est et au Sud-Ouest
- beaucoup d'arachide
- patate et riz sur le plateau, coton en plaine.
- zone la plus riche et aux possibilités les plus variées; ces trois dernières cultures: patate, riz et coton pourraient être développées.
- ZONE III -occupée par des Mafa;
-densité assez forte ;
-peu d'arachide
-pas de cultures commerciales complémentaires;
-possibilités d'extension en plaine non utilisées
- ZONE IV -occupée par les Podoko, Mouktélé, Mora, Vamé/Mbrémé, Ouldémé
-fortes densités;
-peu d'arachide;
-développement de deux cultures de montagne : tabac et gombo;
-perspectives d'amélioration très limitées du fait de l'insuffisance d'espace.
- ZONE V - occupée par des Mafa et les Hidé
- fortes densités;
- pas d'arachide;
- peu de cultures commerciales complémentaires, à part un peu de macabo au Sud;
- pas de possibilités d'extension.

Les perspectives d'amélioration ne peuvent être que limitées, du fait des très fortes densités; néanmoins, elles existent, et l'attention portée sur les descentes en plaine ne doit pas les faire oublier; pendant longtemps encore, des hommes habiteront en grand nombre la montagne et les problèmes de promotion humaine et le développement économique en milieu montagnard méritent d'être examinés avec soin.

.../...

Les analyses qui précèdent montrent qu'on est ici en présence, chose rare en Afrique, d'une part d'une vraie paysannerie, profondément enracinée dans son milieu géographique qu'elle a aménagé et transformé (terrasses, parcs d'arbres utiles), et d'autre part d'une agriculture savamment diversifiée selon les conditions naturelles : climat, relief, sols; agriculteurs parfaitement adaptés à leur milieu, les montagnards réussissent à donner en saison des pluies à leurs terres naturellement ingrates et vouées à l'érosion une apparence de luxuriance et de richesse qui n'a pas cessé de faire l'admiration du touriste. Mais en retour, et c'est la contrepartie de cet enracinement, les montagnards forment une société figée et cloisonnée qui répond mal aux sollicitations nouvelles : ils refusent d'envoyer leurs enfants à l'école, de se faire vacciner, sont réfractaires pour la plupart aux possibilités d'installation en plaine qui s'offrent actuellement à eux. Dans un domaine, cependant une brèche est ouverte : beaucoup d'entre eux commencent à être attirés par le profit monétaire, et ce stimulant ne peut que les faire sortir peu à peu de leur immobilisme.

C'est surtout dans le domaine des cultures secondaires que des améliorations pourraient être apportées ; signalons l'intérêt du riz et de la patate qui pourraient être bien davantage développés, même aux dépens du mil, sur le plateau matakam où ils trouvent des conditions d'humidité suffisantes, celui du coton qui a encore quelques possibilités d'extension dans la plaine de Gétalé, celui du tabac, culture jardinée, formule qui cadre bien avec les aptitudes et les possibilités des montagnards, celui enfin des arbres fruitiers qui apportent un élément d'équilibre au régime alimentaire habituel. Notons par ailleurs sur le plan des techniques d'aménagement, le rôle des *Faidherbia Albida* qui protègent et enrichissent le sol et sous lesquels les rendements du mil sont bien meilleurs; on en trouve parfois, malheureusement trop peu souvent, sous forme de véritables parcs, notamment chez les Podoko d'Oudjilla et chez les Mouktélé de Zouelva; leur multiplication, tant en montagne qu'en piedmont pourrait accroître la productivité de la région.

Mais le problème capital en montagne est le manque de terre. Suivant les premiers résultats de l'enquête socio-économique de 1960, non encore publiés mais communiqués aux Services Agricoles de Mokolo, les superficies moyennes cultivées, d'après les mesures effectuées chez douze montagnards de l'arrondissement de Mora, seraient de :

23 ares par personne (active + à charge)

37 ares par personne active;

chez les Mafa du canton Matakam-Nord, les mesures faites chez vingt exploitants appartenant à cinq massifs donnent des moyennes un peu plus élevées :

31 ares par personne (active + à charge)

58 ares par personne active

Ces superficies sont trop faibles étant donné la médiocre qualité du sol.

Deux possibilités peuvent s'offrir aux montagnards qui veulent accroître leurs surfaces :

a) l'extension de leurs cultures de piedmont
.....

Ceci n'est pas possible à tous les montagnards car beaucoup, on l'a vu, ont mis en valeur tous les espaces dont ils pouvaient disposer et se heurtent maintenant aux terres cultivées par d'autres montagnards ou par des habitants de la plaine. Des espaces vides subsistent cependant dans la plaine de Gétalé et sur le plateau; mais les réserves qui restent maintenant disponibles se trouvent à une assez grande distance des massifs habités; cet éloignement est un sérieux obstacle à leur mise en valeur car le paysan, particulièrement sous-alimenté à l'époque des travaux agricoles, n'est pas en état d'accomplir quotidiennement de longs trajets. Les descentes en piedmont qui s'amorcent en plusieurs secteurs faciliteront la mise en valeur de ces terres plus éloignées, dans la mesure toutefois où les montagnards consentiront à s'écarter un peu de leurs massifs.

b) l'émigration en plaine
.....

Mais c'est à une transplantation bien plus radicale que seront appelés bientôt tous ceux des montagnards qui manquent de terre : à une installation dans les plaines environnantes occupées par des populations musulmanes; c'est d'ores et déjà la seule issue qui s'ouvre à beaucoup d'entre eux; chaque année depuis 1940 et selon un rythme qui s'accélère régulièrement, des Païens descendent vivre en plaine. Cette émigration et les problèmes qu'elle pose seront envisagés en étudiant la plaine de Mora, zone d'expansion naturelle des montagnards du Nord-Mandara.

DEUXIEME PARTIE

LA PLAINE DE MORA

CHAPITRE V

LES CARTES DE LA POPULATION

Description de la Répartition de la population

Les documents de base : recensements administratifs et cartes de l'I.G.N.

Ces deux cartes sont établies en partant des chiffres des recensements effectués par l'administration en 1961 et 1962 ; destinés, comme tout recensement administratif, à établir le rôle de l'impôt, ils pèchent probablement par défaut, mais semble-t-il dans une faible mesure ; il est possible toutefois que les populations les plus flottantes telles que les éleveurs ou les montagnards descendus en plaine soient sous-estimées de façon notable.

Le recensement fait mention en principe, pour chaque individu, de son ethnie ; malheureusement, cette indication est parfois omise, ou portée de façon vague : ainsi, l'ex-montagnard est souvent intitulé "Kirdi", sans autre précision ; nous avons donc dû sur ce point compléter les renseignements administratifs par l'enquête sur le terrain et nous livrer dans certains cas à des évaluations approximatives. D'autre part, la classification ethnique n'est pas toujours nette : un individu peut changer d'ethnie ; ainsi, il arrive que le kirdi islamisé, après un certain laps de temps et dans certaines conditions, finisse par se considérer comme mandara : il est "devenu mandara" ; des interférences peuvent jouer également de l'ethnie mousgoum à l'ethnie mandara et de gamergou à Mandara. Dans ces cas, nous avons pris pour règle de porter l'individu non pas selon son ethnie d'origine, mais selon celle à laquelle il est considéré appartenir c'est-à-dire dont il a adopté le genre de vie. Mais avant d'être incorporé de façon nette à sa nouvelle ethnie, il passe par des situations intermédiaires et il est parfois difficile de le classer.

De même, nous avons dû pallier l'insuffisance des données de base pour la localisation des villages, les plus petits et les plus récents d'entre eux n'étant pas portés sur les cartes de l'I.G.N. Nous sommes efforcés de situer chaque agglomération en recourant à l'observation sur le terrain et à l'examen des photographies aériennes prises en 1962.

Ces documents et les correctifs que nous leur avons apportés comportent donc une certaine marge d'approximations et d'erreur. Quoiqu'il en soit nous pensons qu'ils sont suffisamment voisins de la réalité pour fournir une base d'étude précise.

1) CARTE ETHNODEMOGRAPHIQUE

La plaine de Mora comprend 60.721 habitants (1) ; le tableau ci-après précise leur répartition par ethnie et par canton.

	:MANDARA:	BORNOUANS:	ARABES:	FOULBE:	GAMER:	MOUS:	DIVERS:	PAIENS:	TOTAL:
	:	:	:	:	GOU:	GOUM:	:	:	:
MORA	: 2.607	: 39	: 43	: 54	:	:	: 211	: 1.092	: 4.046
KOURGI	: 473	:	: 108	: 49	:	:	: 215	: 1.094	: 1.939
DOULO	: 635	: 247	: 348	: 47	:	:	: 9	: 349	: 1.635
MAGDEME	: 4	: 1.100	: 352	: 7	:	:	:	: 13	: 1.476
DJOUNDE	: 533	: 71	: 44	: 415	:	: 111	:	: 611	: 1.785
MEME	: 4.782	: 470	: 144	: 947	:	:	:	: 2.844	: 9.187
WARBA	: 612	:	:	:	:	:	:	: 1.012	: 1.624
MAKALINGAY	: 1.028	:	:	: 854	:	:	:	: 6.975	: 8.857
KOSSA	:	: 505	: 298	: 577	:	: 847	:	: 35	: 2.262
LIMANI	:	: 1.176	: 1.151	:	:	:	: 39	: 165	: 2.531
KOIOFATA/O	: 606	: 921	: 889	: 27	: 1.959	:	: 54	: 641	: 5.097
" /E(Ganse:	: 840	: 3.977	: 904	: 299	: 303	:	: 178	: 1.027	: 7.528
KERAWA-O	: 935	: 203	: 302	:	: 106	:	: 68	: 1.433	: 3.047
" /E(Kou-	: 1.299	: 121	:	: 99	: 296	:	: 15	: 1.267	: 3.097
yape)	:	:	:	:	:	:	:	:	:
MOZOGO	: 2.121	: 576	:	: 325	: 228	:	:	: 3.360	: 6.610
	: 16.475	: 9.406	: 4.583	: 3.700	: 2.892	: 958	: 789	: 21.918	: 60.721

La carte ethnodémographique représente cette population à raison de 1 signe par 50 habitants, ce signe variant de forme suivant l'ethnie.

- (1) Le champ de cette étude auquel nous donnons le nom de "plaine de Mora", comprend sur le plan administratif tous les cantons de plaine de l'arrondissement de Mora, à l'exception de celui de Boundéri, à l'extrémité Nord de l'arrondissement ; il comprend en outre le canton de Mozogo, de l'arrondissement de Mokolo, qui se rattache géographiquement à la plaine de l'arrondissement de Mora.

A) - LOCALISATION DE LA POPULATION - LE ROLE DU MILIEU PHYSIQUE

Une grande hétérogénéité caractérise la localisation des habitants : d'une part, le peuplement diminue d'intensité depuis la bordure montagneuse jusqu'à l'extrémité Nord de la plaine ; d'autre part sur toute son étendue, des zones fortement peuplées, des trainées denses s'opposent à des secteurs aux populations clairsemées ; la localisation de l'habitat est en effet en relation avec les conditions naturelles qui, sur le plan local, sont ici très différenciées.

Les principales caractéristiques du milieu physique ont été indiquées sur le croquis n°4 (1). Plate dans son ensemble, la plaine de Mora est parsemée d'insebergs, émergeant brutalement, qui se rattachaient autrefois à la chaîne montagneuse ; ils sont surtout nombreux dans la partie Est de la plaine, à proximité de la montagne, dans les cantons ou groupements de Mora, Doulo, Djounde, Mémé, Warba, Makalingay ; deux d'entre eux (massifs de Mokyo de Mémé) sont de grande dimension, et d'une hauteur relative respective de 640 et 370 m ; les autres sont plus modestes se réduisant pour certains à quelques pointements rocaillieux

Situées généralement au Nord de ces buttes-témoins des dunes se disséminent dans la plaine ; la plus caractéristique est le long cordon dunaire rectiligne Sud-Est/Nord-Ouest qui, passant par Kossa, Limani et Kitchimatari traverse le Nord de l'arrondissement, marquant la limite d'un ancien lac Tchad. Les autres dunes d'origine plus ancienne, de directions diverses sont beaucoup plus petites ; les unes viennent s'appuyer à des buttes-témoins (de Gréa, de Sérawarda), les autres s'allongent sur plusieurs kilomètres souvent perpendiculairement aux mayos (dunes de Kolofata, de Mamourgi, de Makalingay).

La plaine de Mora présente une pente insignifiante depuis la base de la montagne où son altitude est de l'ordre de 450 m jusqu'à ses confins du Nord-Est où elle n'atteint plus que 320 m. Les mayos coulent parallèlement entre eux dans cette direction, la plupart se perdant dans la dune de Kossa Limani. On trouve ainsi, d'Ouest en Est les mayos de KERAWA, de KOLOFATA, de NGECHWE, de KOURGUI, de SAVA et de MANGAFE.

../..

(1) Ce croquis ainsi que les divers renseignements qui suivent sont extraits des trois rapports pédologiques (XII), XVIII et XIX).

La plupart ont formé sur leurs rives une bande d'alluvions récentes, dont la largeur varie d'une centaine de mètres à 2 ou 3 km, qui constituent les sols les plus riches de l'arrondissement. Entre les mayos, les sols, formés sur des alluvions plus anciennes, sont très hétérogènes, de texture diverse : sableuse, sablo-argileuse, ou argileuse, de qualité variable mais toujours inférieure à celle des rives de mayos. Au pied des montagnes, ils sont formés soit sur colluvions, soit directement sur la roche granitique; ils sont généralement sableux, et de qualité médiocre.

L'habitat s'est adapté à ces conditions physiques : les trainées de populations qui s'allongent parallèlement en direction SO-NE correspondent aux mayos; elles sont d'autant plus denses que le couloir alluvionnaire sur lequel elles sont établies est plus large, telles les fortes concentrations humaines le long des rives du mayo NGECHWE. C'est non seulement la fertilité des terres qui a provoqué ici l'installation des villages, mais également la présence de l'eau, ces mayos conservant pour la plupart un écoulement souterrain toute l'année, alors que le problème du ravitaillement en eau des hommes et du bétail se pose avec acuité en fin de saison sèche dans le reste du pays.

D'autres alignements de populations correspondent aux dunes; une série de villages notamment Kossa, Magdémé, Limani, Kitchimari, souligne le cordon dunaire; villages assez espacés, situés généralement au point où un mayo vient couper cette dune ou s'y perdre; des populations se regroupent également sur la petite dune de Gréa, et sur celle de Kolofata. A quoi tient cette attirance pour les dunes? il ne semble pas qu'on puisse l'attribuer à une fertilité plus grande de leurs sols: D. MARTIN (XII) sur sa carte d'utilisation des sols de Mora les classe comme étant de qualité moyenne (cordon dunaire) ou médiocre (autres dunes); toutefois, leur texture sableuse les rend faciles à travailler; de plus elle les rend propices à certaines plantes (arachide, petit mil) et il est possible que l'agriculteur les recherche afin de pouvoir diversifier ses cultures. Mais la position même de ces villages toujours au sommet de la dune, le fait d'autre part que leurs habitants sont presque toujours des arabes ou des bornouans, c'est-à-dire des possesseurs de gros bétail, conduisent à penser que c'est surtout le site de l'habitat qui est recherché pour lui-même: sur cette légère ~~eminence~~ eminence sableuse, les conditions d'habitation en saison des pluies sont plus saines et plus agréables, les moustiques moins nombreux que dans la plaine environnante.

Enfin une grande partie des établissements humains situés au Sud-Est de la plaine sont liés à la présence d'inselbergs. On y trouve deux sites d'habitat très distincts: d'une part un habitat de montagne sur les pentes des plus importants d'entre eux (massifs de Mokyo, de Mémé, de Doulo, de Gréa); d'autre part de nombreux villages fixés au pied de ces massifs (le massif de Mémé est entouré d'une ceinture d'agglomérations) et à la base de ces nombreuses petites buttes qui parsèment la plaine généralement au Sud de celles-ci, à proximité du mayo le plus voisin.

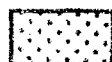
b) .- REPARTITION ETHNIQUE

L'observation sur la carte ethnodémographique de la répartition ethnique montre une corrélation très nette entre certains des sites d'habitat qui viennent d'être décrits et certaines ethnies. Les populations installées sur les pentes des massifs témoins appartiennent naturellement à des ethnies montagnardes: Mokyo et Molkaoa du massif de Mokyo, Ourzo du massif de Mémé, Wadela (assimilés aux Mora de la butte de Doulo, Mafa du massif de Gréa; les villages situés au pied

CROQUIS MORPHOLOGIQUE

----- Limite sud de la plaine de MORA

 Dunes

 Montagne ou massif isolé

0 5 10 15 20 25 Km

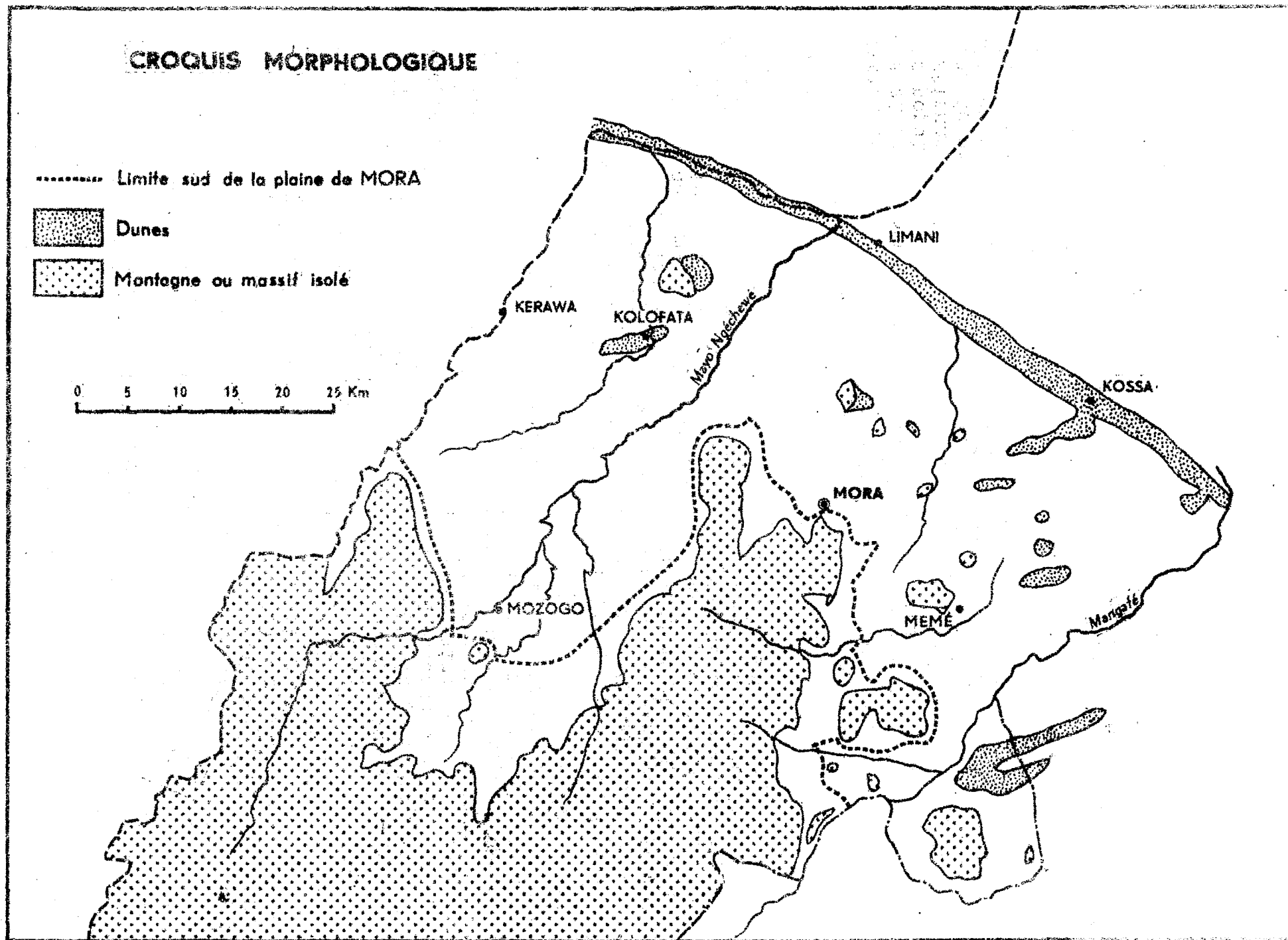


Fig. 4

des inselbergs sont toujours des villages mandara; les villages de dunes sont essentiellement bornouans et arabes; les habitants des bords de mayos appartiennent à toutes les catégories ethniques, mais avec prédominance des éléments mandara et bornouans; les éleveurs arabes et foulbé marquent une prédilection, les premiers pour les dunes, les seconds pour les mayos, mais ils tendent également à se disperser sur toute la plaine, montrant plus d'indifférence que les agriculteurs à l'égard des conditions physiques.

Le tableau ci-dessus (page 44) indique que la population comprend 7 principales ethnies, (l'ensemble des païens étant réunis ici en un seul groupe); leurs effectifs sont très inégaux. On peut les regrouper en 3 grandes catégories (1) :

- 1°) - Les agriculteurs musulmans : 49% de la population dont
- | | |
|-----------|--------|
| Mandara | 27,2 % |
| Bornouans | 15,4 % |
| Gamergou | 5, % |
| Mousgoum | 1,5 % |
- 2°) - Les éleveurs : 14 % de la population
dont Arabes (2) 7,5 %
Foulbé 6,5 %
- 3°) - Les païens : 36 % de la population

Le croquis n° 6 précise pour chaque canton (ou secteur de canton) la répartition de chacun de ces trois groupes.

L'examen de la carte ethnodémographique montre que si l'on fait abstraction des nombreuses imbrications de détails, les 4 ethnies d'agriculteurs musulmans tendent à se grouper chacune dans des régions déterminées, se partageant ainsi géographiquement le terrain. Les Mandara habitent au Sud de la plaine la zone qui borde la montagne ; les Bornouans sont au Nord des Mandara, dans les cantons de Kolofata, Limani et Magdémé, et les 2 petits groupes de Gamergou et de Mousgoum ont pour secteur les premiers l'angle Nord-Ouest du canton de Kolofata, les seconds le canton de Kossa.

-
- (1) En outre la catégorie des "divers" qui comprennent des fonctionnaires, originaires du Sud-Cameroun, quelques commerçants Haoussa et quelques Tchadiens et Moundang représente 1% de la population.
- (2) Ces Arabes qui s'appellent eux-mêmes "Choa" sont formés par un ancien mélange d'Arabo-Berbères venus d'Afrique du Nord et de populations noires.

DENSITÉS DE LA POPULATION DE LA PLAINE DE MORA (AU KM²)

— Limite de Canton

Montagne ou massif isolé

de 0 à 9 habitants

de 10 à 19 habitants

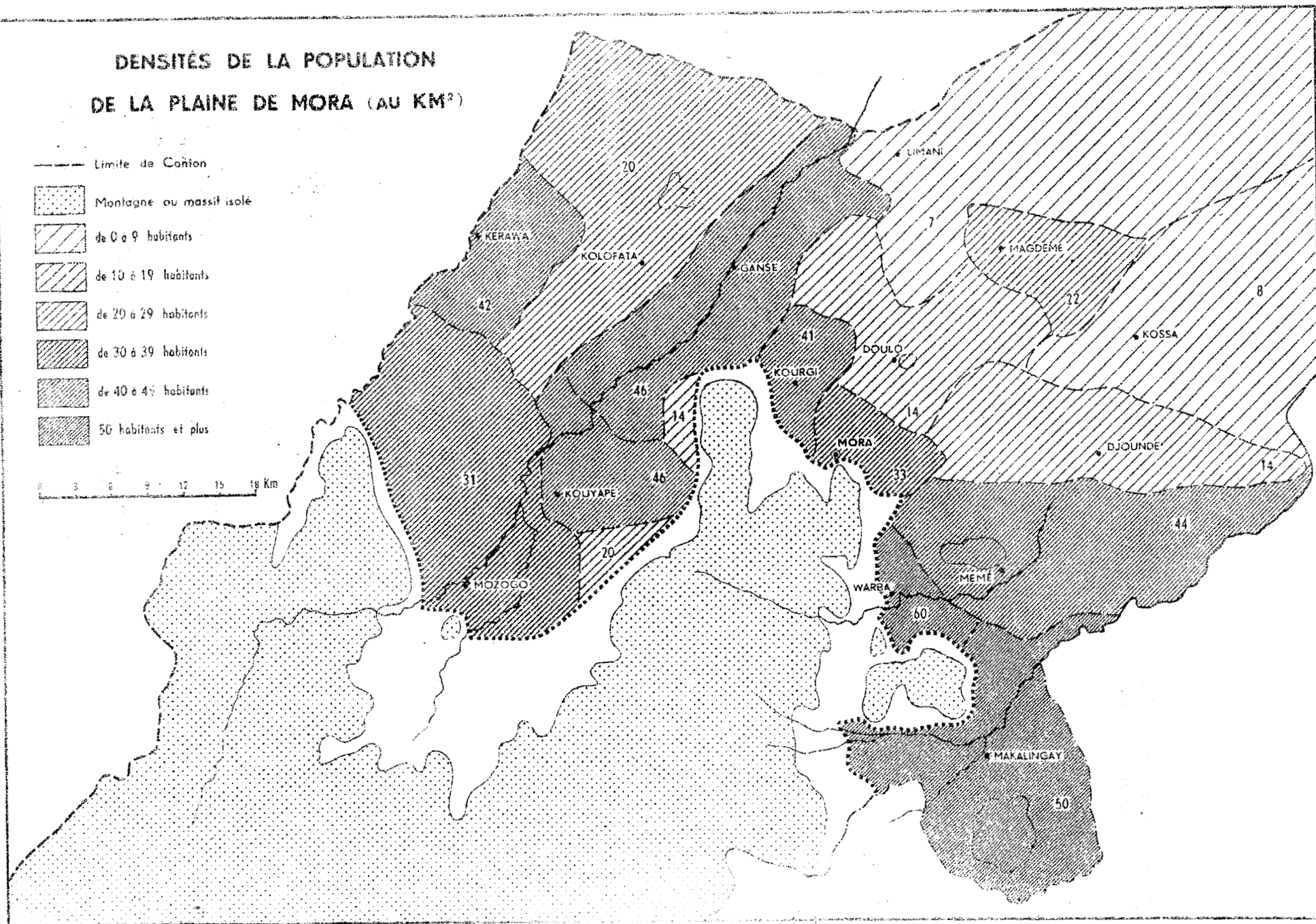
de 20 à 29 habitants

de 30 à 39 habitants

de 40 à 49 habitants

50 habitants et plus

0 3 6 9 12 15 18 Km



A ces quatre ethnies se superposent, les païens d'une part, les éleveurs arabes et foulbé d'autre part. Les païens habitent comme les Mandara la zone de piedmont, nombreux en bordure de la montagne ils décroissent ensuite rapidement et sont absents du Nord de la plaine. Au niveau des diverses ethnies païennes, on voit que chacune habite la région la plus proche de son massif d'origine; il s'établit ainsi un certain découpage de la plaine, chacune ayant son secteur d'expansion déterminé en contact avec le massif dont elle est sortie. De très fortes inégalités caractérisent l'expansion des divers groupes : les Mafa à l'Ouest s'aventurent loin de chez, les Mada sont également assez expansifs, par contre les autres Kirdi, restent à proximité de leur habitat primitif.

On mesure sur le croquis n° 6 l'importance des païens, qui dans les cantons situés en bordure de la montagne atteignent ou dépassent la moitié de la population totale; ce sont eux qui contribuent aux fortes densités de cette zone. Leur aire d'extension coïncide dans l'ensemble avec celle des Mandara; toutefois ils sont encore nombreux dans le canton de Kolofata, canton essentiellement bornouan mais l'examen de détail montre que leur présence correspond souvent à celle d'un petit groupe Mandara. Ainsi la présence de ces derniers paraît concourir avec la proximité de la montagne pour favoriser la présence en plaine des Kirdi.

Les éleveurs arabes et foulbé se dispersent parmi les agriculteurs s'étalant sur toute l'étendue de la plaine. Ils ne se mélangent pas entre eux : les arabes occupent le Nord, les foulbé le Sud, la zone d'extension des arabes coïncidant avec celle des Bornouans et des Gamergou alors que les Foulbé habitent près des Mandara. Les éleveurs sont toujours inférieurs au nombre des agriculteurs dans une proportion d'autant plus faible que la région est plus fortement habitée : ils atteignent 45 et 38 % de la population dans les zones peu peuplées du Nord, dans les cantons de Limani et Kossa, pour n'être plus que 15 à 25 % dans ceux de Kolofata, Magdémé, Doulo, Djoundé et descendre au dessous de 10 % dans ceux du Sud. D'autre part à conditions géographiques semblables et à densités égales, les arabes sont plus nombreux que les Foulbé : les groupes de Kolofata (17 %) et Gansé (15 %) s'opposent ainsi à ceux de Kouyapé (3 %) et Mozogo (4 %)

RÉPARTITION DE LA POPULATION DE LA PLAINE DE MORA

Agriculteurs musulmans
(et divers) 50%.

Païens 36%.

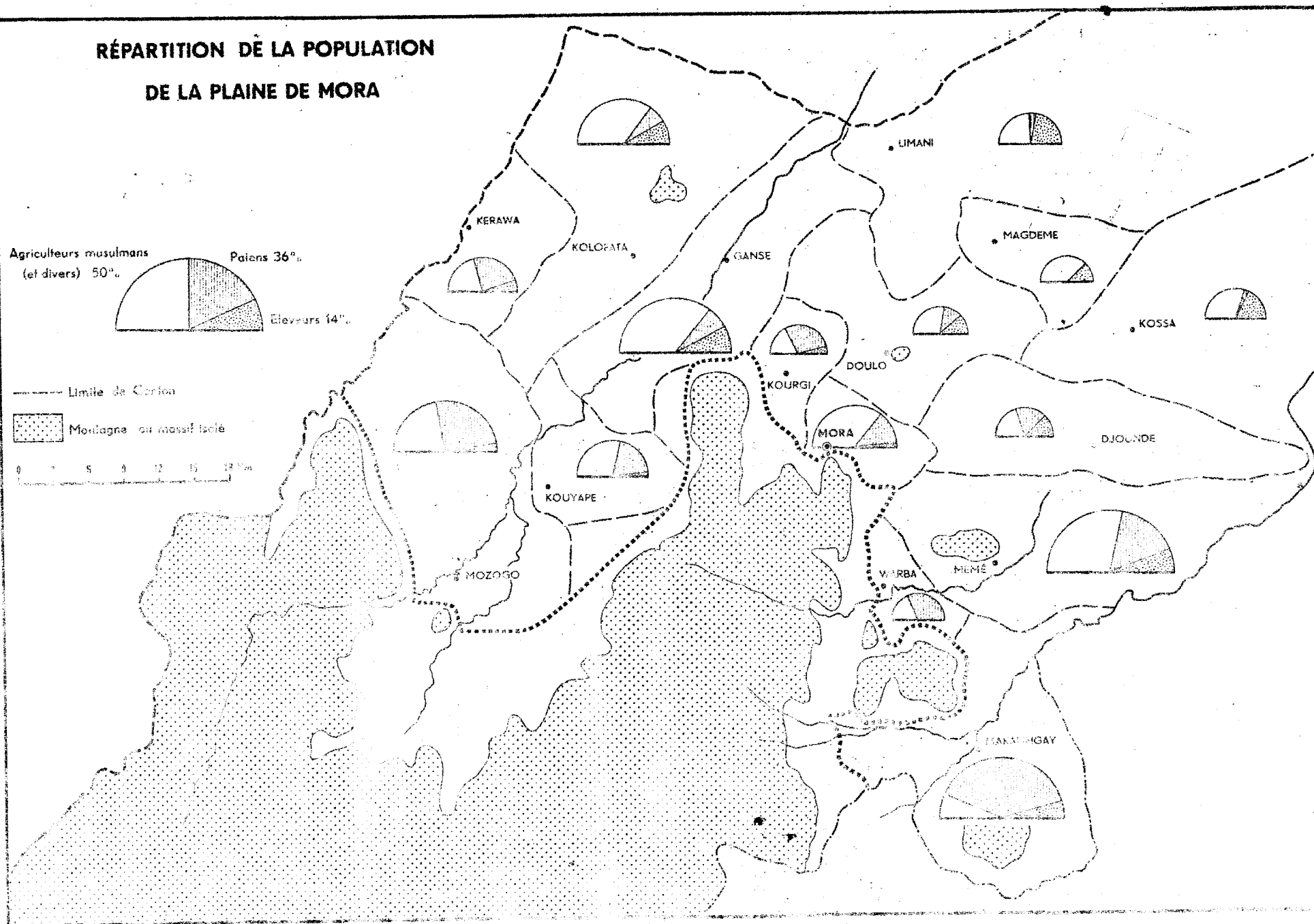
Eleveurs 14%.



----- Limite de Corion

Montagne ou massif isolé

0 5 10 15 20 km



2) - CARTE DE L'IMPORTANCE DES VILLAGES

a) - L'importance des villages

L'habitat se concentre en villages : groupes de cases rondes aux toits coniques de paille, ils sont un élément essentiel du paysage. Si l'on excepte la dizaine de milliers de Kirdi qui, vivant encore sur les massifs îles ou en piedmont, ont conservé leur structure originelle d'habitat dispersé, la population de la plaine se répartit dans 355 villages, pour 50.810 habitants ; le village moyen compterait donc 142 habitants. La statistique suivante donne leur répartition par effectif et par catégorie de villages :

- 3.807	habitants	vivent	dans	119	villages	de	moins	de	50	habitants,
- 12.351	"	"	"	145	"	"	50	à	149	"
- 18.623	"	"	"	73	"	"	150	à	499	"
- 7.273	"	"	"	13	"	"	500	à	999	"
- 8.756	"	"	"	5	"	"	plus	de	1.000	habitants.

On a bien affaire à un peuplement en petits villages puisque 75 % d'entre eux ont moins de 150 habitants. Mais par ailleurs on voit ici, sur le plan des effectifs, l'importance de la catégorie des villages moyens, qui groupent 18.623 habitants soit 31 % de la population totale.

La carte présente tous les villages, ceux-ci étant classés selon les 5 catégories déterminées ci-dessus. Son examen n'apporte pas d'informations nouvelles ; les villages de toutes tailles se trouvent répartis sur l'ensemble de la plaine. Par contre, la confrontation de cette carte avec celle de l'ethnodémographie est intéressante car elle met en évidence les relations entre l'ethnie et l'importance du village.

Ces relations ont été précisées dans le tableau ci-après, exprimé en chiffres absolus, puis en pourcentage.

REPARTITION DES POPULATIONS SELON LA TAILLE DU VILLAGE

	: BOR- :	: NOUAN :	: ARABES :	: FOULBE :	: GAMER :	: MOUS- :	: DIVERS :	: PAIENS :	: TOTAL :
	: MANDARA :	: NOUAN :	: ARABES :	: FOULBE :	: GOU :	: GOU :	: DIVERS :	: PAIENS :	: TOTAL :
1°) <u>EN CHIFFRES</u>									
<u>ABSOLUS</u>									
Villages - de 50 h	: 101 :	: 505 :	: 1.669 :	: 436 :	: 261 :	: 290 :	: 35 :	: 510 :	: 3.807 :
de 50 à 149 h	: 1.405 :	: 1.671 :	: 2.267 :	: 1.894 :	: 1.102 :	: 234 :	: 91 :	: 3.687 :	: 12.351 :
de 150 à 499 h	: 5.339 :	: 5.018 :	: 479 :	: 1.107 :	: 1.402 :	: 161 :	: 195 :	: 4.922 :	: 18.623 :
de 500 à 999 h	: 2.785 :	: 2.141 :	: 125 :	: 186 :	: 66 :	: 273 :	: 257 :	: 1.440 :	: 7.273 :
de + 1.000 h	: 6.845 :	: 71 :	: 43 :	: 77 :	: 61 :	: :	: 211 :	: 1.448 :	: 8.756 :
Population dispersée :	: :	: :	: :	: :	: :	: :	: :	: 9.911 :	: 9.911 :
	: 16.475 :	: 9.406 :	: 4.583 :	: 3.700 :	: 2.892 :	: 958 :	: 789 :	: 21.918 :	: 60.721 :
2°) <u>EN POURCENTAGE</u>									
Villages - de 50 h	: 1 % :	: 5 % :	: 36 % :	: 11 % :	: 9 % :	: 30 % :	: 4 % :	: 2 % :	: 6 % :
de 50 à 149 h	: 9 % :	: 18 % :	: 49 % :	: 51 % :	: 38 % :	: 24 % :	: 11 % :	: 17 % :	: 20 % :
de 150 à 499 h	: 32 % :	: 53 % :	: 11 % :	: 31 % :	: 49 % :	: 17 % :	: 25 % :	: 22 % :	: 31 % :
de 500 à 999 h	: 17 % :	: 23 % :	: 3 % :	: 5 % :	: 2 % :	: 29 % :	: 33 % :	: 7 % :	: 12 % :
de + 1.000 h	: 41 % :	: 1 % :	: 1 % :	: 2 % :	: 2 % :	: :	: 27 % :	: 7 % :	: 15 % :
Population dispersée :	: :	: :	: :	: :	: :	: :	: 45 % :	: :	: 16 % :
	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :	: 100 :

Les Mandara habitent les villages de plus de 500 habitants pour plus de la moitié d'entre eux (58 %) ; ce sont eux qui forment, avec quelques Païens la presque totalité des 5 gros villages de plus de 1.000 habitants (Mora, Mémé, Manawatchi, Kôrawa, Assighassia) ; un sur dix à peine habite les petites agglomérations de moins de 150 habitants. Les Bornouans eux, sont des habitants de villages moyens : 53 % d'entre eux vivent dans des agglomérations de 150 à 499 habitants, et ils sont pratiquement absents des deux catégories extrêmes. Les Arabes se fixent pour leur presque totalité (85 %) dans les petits villages. Les Foulbé ont également une préférence pour les petits villages, mais d'une façon moins absolue que les arabes : ils délaissent ceux qui sont très petits et se trouvent encore nombreux dans ceux de 150 à 499 habitants. Gamergou, Mousgoum et Païens sont des habitants de villages médiocres : petits ou moyens.

.../...

Ces données ont été reprises, canton par canton, pour dresser le graphique fig n°7; les villages sont regroupés en trois catégories : ceux de moins de 150 habitants, ceux de 150 à 499, et ceux de plus de 500 habitants.

L'examen de ce graphique confirme les observations dégagées ci-dessus : les divers points se situent selon les ethnies vers unes, ou parfois deux catégories déterminées; par contre il apparaît nettement que la situation géographique n'intervient pas, ou du moins pas directement : quels que soient leur canton et les conditions naturelles de leur milieu, les individus se groupent suivant le mode spécifique du groupe ethnique auquel ils appartiennent.

b) - les types de villages

Les villages peuvent être homogènes ou regrouper plusieurs ethnies. Les deux types les plus habituels de villages hétérogènes sont soit l'agglomération mandara avec quartier païen, soit le village bornouan avec quartier arabe. Mais on trouve aussi des mélanges de Mandara, et de Bornouans, de Bornouans et de Païens, de Gamergou et de Mandara, etc.....

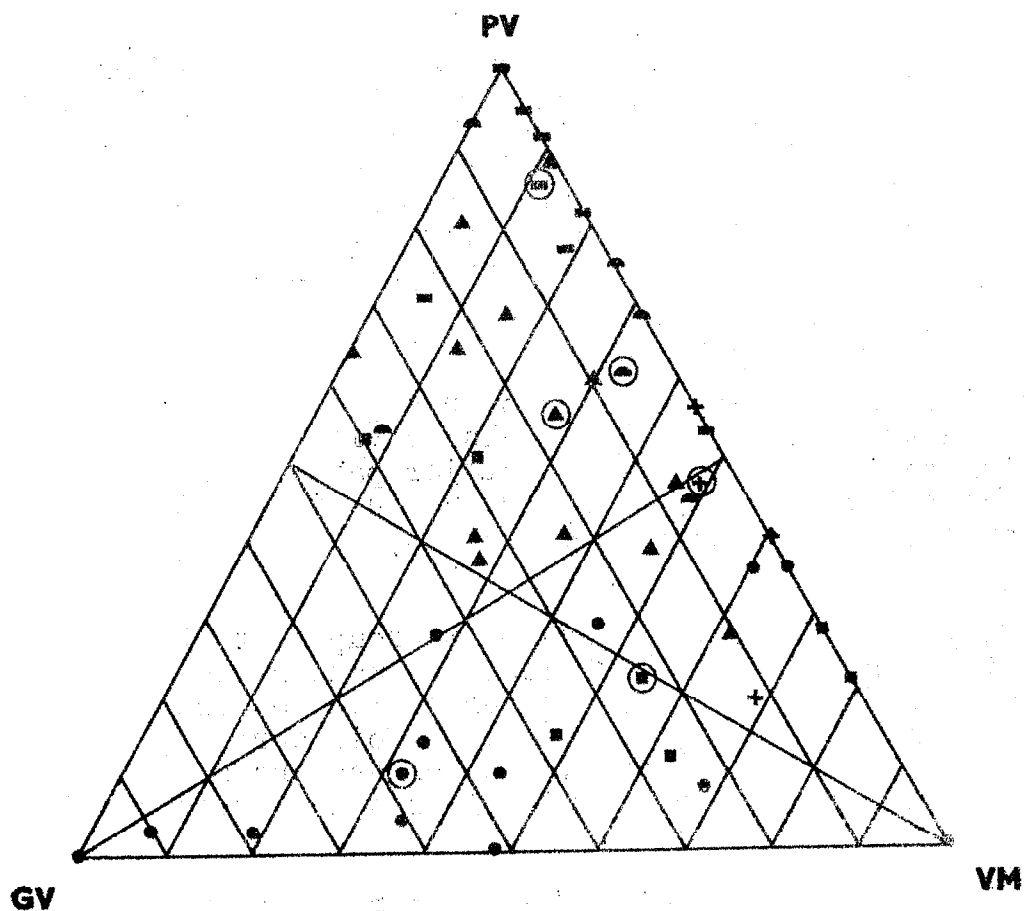
La forme du village, le mode de regroupement et de construction des cases diffèrent selon les ethnies. Les mandara construisent leurs villages en terre : les murs qui entourent les concessions de chaque famille, les murs des cases, rondes ou parfois carrées, sont en terre. Les toits coniques sont en paille. Les concessions sont vastes, comportant des courettes intérieures, mais elles sont toutes contigues et le village a un aspect très groupé.

Le village bornouan lui ressemble par son plan, mais les murs des enclos et ceux des cases sont souvent faits simplement en tiges de mil; pour les murs des enclos, ces tiges sont disposées horizontalement, ce qui donne aux ruelles séparant les concessions un tracé rectiligne que n'ont pas celles qui serpentent en village mandara.

Très spéciale est la forme du village arabe. . Les cases sont disposées en cercle, ménageant au centre un vaste espace vide dans lequel le bétail est parqué la nuit; ce cercle est parfois constitué par un double anneau de cases; celles qui appartiennent à une même famille sont voisines, mais aucune clôture ne les réunit; elles sont remarquables par leur grande taille, atteignant parfois un diamètre de 10 mètres. Leurs murs sont en tiges de mil ou en simples seccos.

.../...

RÉPARTITION DE LA POPULATION SELON LA TAILLE DU VILLAGE



(Chaque signe correspond à un canton - les signes entourés d'un cercle correspondent à la totalité des Cantons)

PV Villages de 0 à 149 habitants

VM Villages de 150 à 499 habitants

GV Villages de plus de 500 habitants

- MANDARA
- BORNOUAN
- ARABE
- ▲ FOULBE
- + GAMERGOU
- ▲ KIRDI



Gréa, village mandara,



Deux villages arabes au pied du massif de Gréa ; au centre du premier village, on distingue plusieurs parcs à bestiaux.

Dans les quartiers païens, les concessions familiales évoquent celles que l'on trouve en montagne : elles sont isolées les unes des autres non par un mur extérieur mais par des petits murets reliant les cases entre elles ; celles-ci, sans être aussi ramassées qu'en montagne, sont plus petites et plus serrées les unes contre les autres que chez leurs voisins musulmans. Mais elles sont construites avec beaucoup moins de soin qu'en montagne ; leurs murs sont en secos ou en tiges de mil.

Les petits villages composés de plusieurs ethnies sont divisés en quartiers dont chacun a pris son caractère distinctif ; mais les différences s'effacent dans les grands villages, qui tendent tous à se rapprocher du type mandara, quelle que soit leur ethnie majoritaire.

II.- Le rôle du facteur ethnique dans la répartition de la population

Les diverses observations qu'appelle la lecture de la carte ethnodémographique et de celle de l'importance des villages conduisent toutes à l'ethnie : site d'habitat, taille et forme des villages se différencient suivant l'appartenance ethnique ; chaque ethnie a sa façon propre de s'insérer dans le paysage, d'installer ses villages, de se mêler aux autres groupes. Il convient maintenant d'en chercher les éléments explicatifs au niveau de chacune d'elles, dans leur passé d'une part, dans leur genre de vie d'autre part.

Une première approche du passé nous est donné par l'examen de la mise en place du peuplement au cours de ces 25 dernières années.

1).- EVOLUTION PAR ETHNIE DU PEUPLEMENT de la plaine de Mora depuis 1937

a).- Examen des graphiques : l'augmentation des effectifs des païens, des Bornouans et des Arabes.

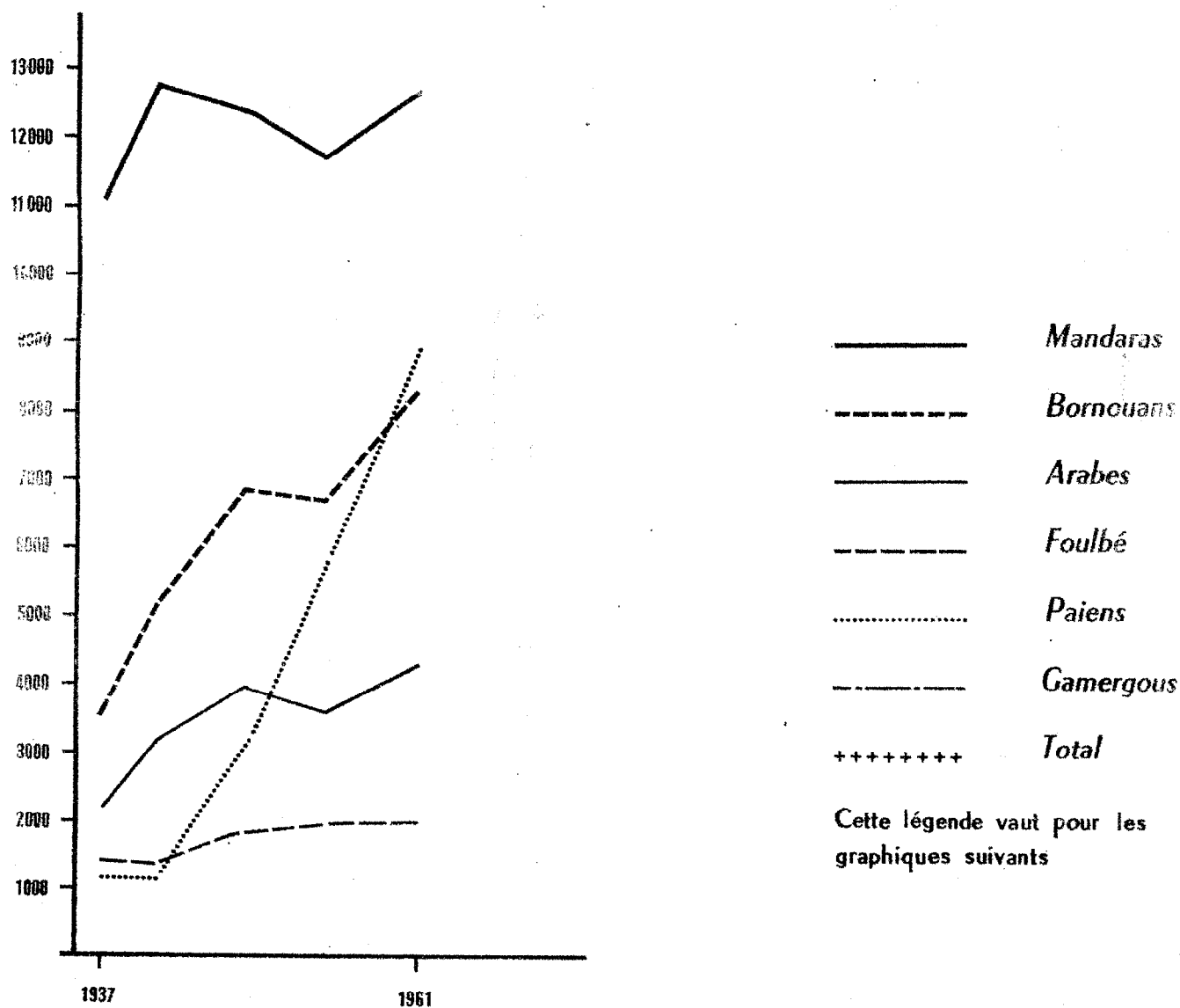
L'évolution récente du peuplement de la plaine est connue grâce aux recensements administratifs ; nous disposons depuis 1937 de statistiques suffisamment précises pour pouvoir établir des graphiques figurant l'évolution par ethnie du peuplement de la plus grande partie de la plaine de Mora : cantons de Mora (groupements de Mora, Kourgui, Doulo, Magdémé, Djoundé), de Mémé, de Limani, de Kolofata et de Kérawa (cf. fig. 8, 9, 10 et 11) Etant donné l'incertitude concernant la valeur des chiffres des anciens recensements, probablement moins proches de la réalité que ceux d'aujourd'hui, nous nous bornons ici à un examen comparatif des courbes selon les ethnies et selon les cantons.

ÉVOLUTION DU PEUPLEMENT DES CANTONS

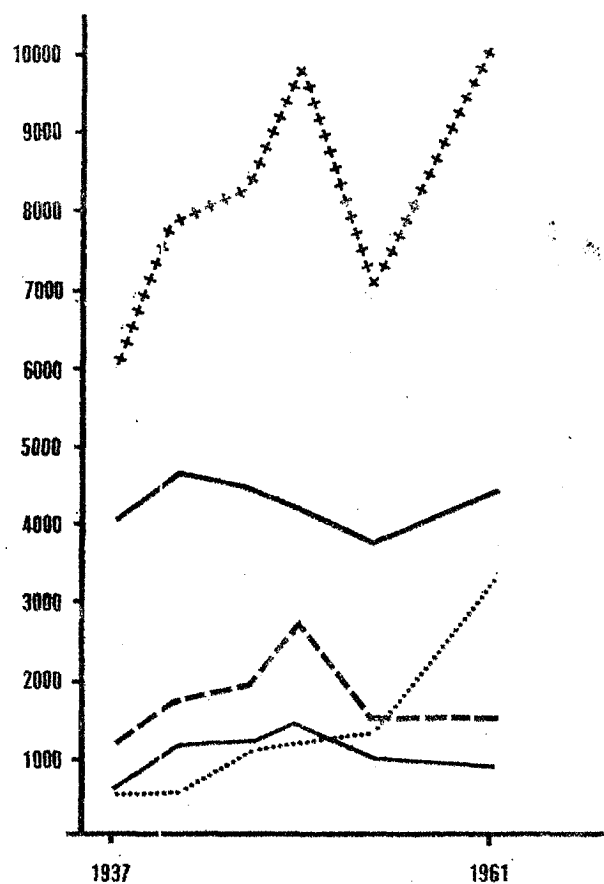
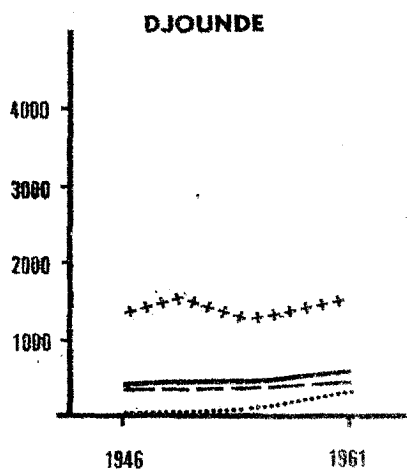
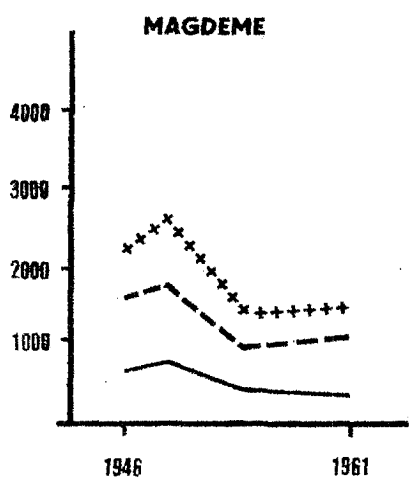
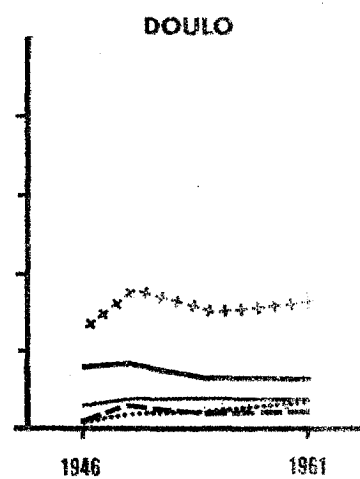
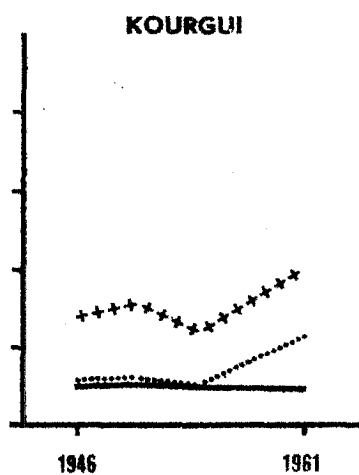
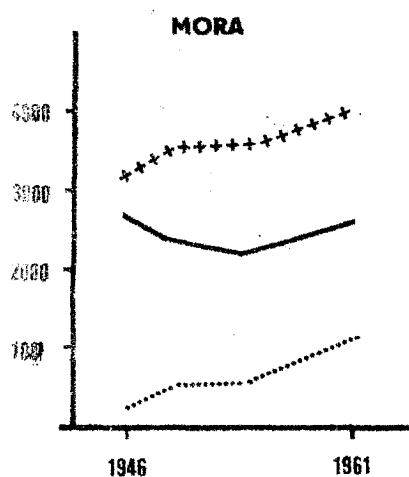
DE MORA (MORA KOURGUI DOULO MAGDEME DJOUNDE)

MEMÉ LIMANI KOLOFATA KÉRAWA

de 1937 à 1961



(Les HOURZOS de MEMÉ ne sont pas inclus dans ces graphiques)



CANTON DE MORA

Groupements de

{ MORA DOULO KOURGUI	MAGDEME
	DJOUNDE

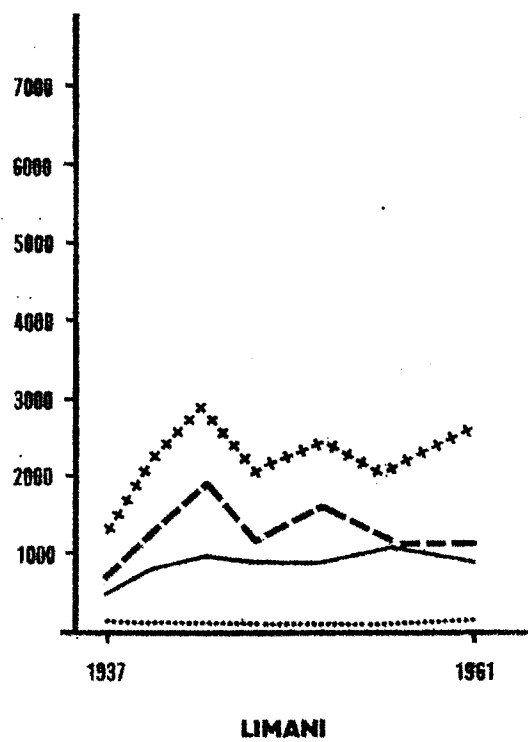
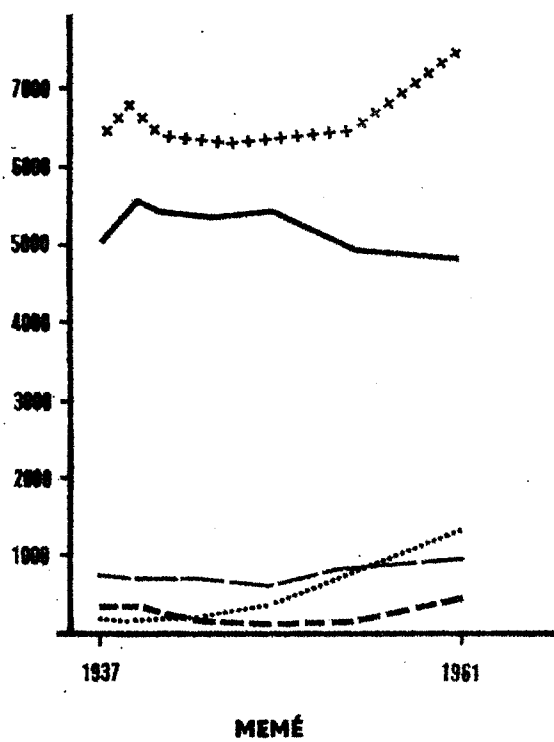


Fig. : 10

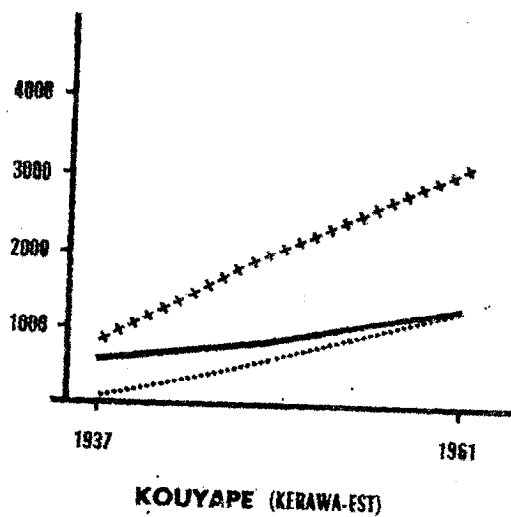
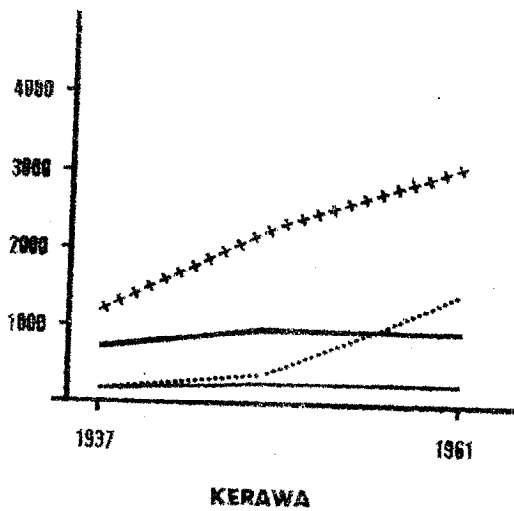
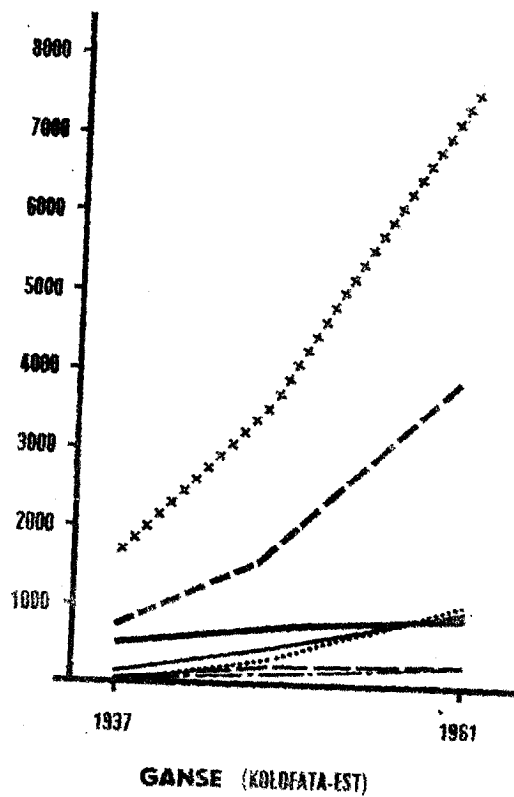
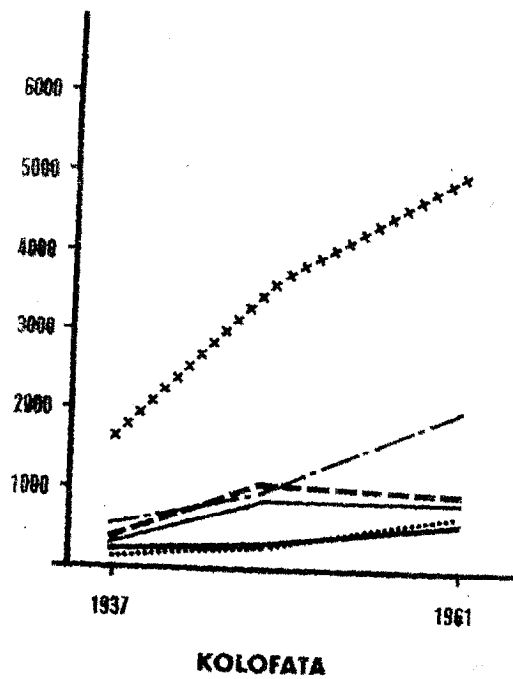


Fig. 11

Le graphique d'ensemble (fig. 8) montre que les Mandara sont restés pratiquement stationnaires, mais que, par contre, les Arabes, les Bornouans et les Païens ont augmenté dans des proportions allant de 1 à 2 pour les Arabes à 1 à 8 pour les Païens. Or, l'augmentation des effectifs de ces trois ethnies n'a pas commencé en 1937 : les rapports administratifs la signalent dès 1925/1930. Le mélange ethnique, tel qu'il apparaît aujourd'hui, est donc un phénomène nouveau, on a affaire d'une part à un peuplement ancien et stable de Mandara qui, ne représentant plus aujourd'hui que le tiers de la population de ces 5 cantons, en ~~formait~~ **formait** plus de la moitié, en 1937 et probablement la presque totalité, il y a cinquante ans et d'autre part à un peuplement récent et en pleine évolution des trois autres principales ethnies.

La comparaison des graphiques par cantons montre que les augmentations de population ne sont pas réalisées de façon uniforme sur l'ensemble de la plaine. Les courbes de Mémé, Djoundé, Doulo, Magdémé et Limani indiquent dans l'ensemble une population stationnaire, avec en général une légère baisse des éléments mandara, contre une légère hausse des autres ethnies; un accroissement très net, déterminé uniquement par des païens, se marque dans les petits groupements de Mora et de Kourgui; une augmentation considérable concernant toutes les ethnies caractérise le canton de Kérawa (secteurs de Kérawa et de Kouyapé) et plus encore celui de Kolofata (secteurs de Kolofata et de Gansé). Ces différences par canton ne sont pas le simple reflet des évolutions par ethnie constatées plus haut ; en effet, les deux cantons arabo-bornouans de Limani et de Magdémé sont à peu près stationnaires ou même en baisse, par ailleurs, la population du canton mandara de Kérawa a augmenté tant par l'accroissement du nombre des païens que par celui des Mandara eux-mêmes.

Si, à ces constatations chiffrées, on ajoute les observations qui ont pu être faites pour le reste de la plaine, c'est-à-dire pour les cantons de Mozogo, Warba, Makalingay et Kossa à l'Est, on voit s'opposer deux zones. Celle de l'Ouest, avec les cantons de Mozogo, Kérawa et Kolofata, est en plein accroissement, du fait d'une augmentation portant sur toutes les catégories de populations : Bornouans, Mandara, Arabes, Gamergou et Païens. L'autre zone, à l'Est est pratiquement stationnaire, sauf pour les parties limitrophes de la montagne, et les augmentations constatées concernent alors uniquement les païens.

.../...

b).- Les causes de l'immigration

Cette augmentation rapide et récente des effectifs des Arabes, Bornouans et Païens est due à l'immigration ; l'accroissement naturel a dû avoir sa part, au moins dans le développement du nombre des païens qui sont particulièrement prolifiques, mais il n'a pu jouer qu'un rôle second. Les causes de cette immigration sont d'ordre politique et économique.

Les pressions politiques.- Depuis 1940 environ, l'administration, prenant conscience de la surpopulation des montagnes du Margui-Wandala et des possibilités offertes par la plaine de Mora, s'est efforcée d'encourager et de développer le mouvement de descente des païens, l'administration camerounaise a repris cette politique en l'accentuant. Encouragements et conseils prodigués aux montagnards, consignes d'accueil données aux musulmans, et finalement création de "casier" (de Mokyo, de Doulo-Gané) où les ex-montagnards reçoivent un encadrement et des directives, toutes ces mesures ont amplifié un mouvement qui se dessinait déjà spontanément mais timidement.

Les Arabes et les Bornouans viennent du Bornou, c'est-à-dire de Nigéria et de l'ancien Cameroun britannique. Les rapports administratifs ont toujours signalé d'incessants mouvements de populations dans les deux sens, mais dont le Cameroun a été finalement largement bénéficiaire ; ils sont à relier à la politique suivie de part et d'autre de la frontière. Un changement du taux de l'impôt, l'équipement d'une zone en puits ou en abreuvoirs, provoquaient aussitôt des déplacements. Depuis 1960, le rattachement du Cameroun britannique au Nigéria a déclenché un important mouvement d'entrées au Cameroun.

Les causes économiques.- Mais la cause profonde de cette immigration se trouve dans les possibilités économiques qu'offrait la plaine de Mora, où des sols d'excellente qualité étaient inemployés. C'est la raison pour laquelle elle a porté surtout sur le secteur Ouest de la plaine où se trouvaient les plus abondantes et les plus riches réserves de terres. A l'Est, les terres de piedmont sur lesquelles les païens sont venus s'installer sont souvent de qualité médiocre, mais elles sont cependant intéressantes pour un ex-montagnard qui manque de terre et est habitué à se contenter de peu.

Le développement de la commercialisation de l'arachide, puis du coton, ont suscité un intérêt qui a contribué à l'arrivée des populations. Pour les Païens, la culture de l'arachide, qu'ils ne pouvaient faire en montagne a pu servir, dans certains cas, de phase transitoire avant leur installation en plaine. "Nous avons fait nos champs d'arachide en plaine, nous avons vu qu'il ne nous arrivait rien, nous avons alors construit nos cases chez les Mandara."

2).- EXAMEN PAR ETHNIE

a) LES MANDARA

Nous avons vu que les Mandara habitent le plus souvent de gros villages situés au pied des buttes-témoins. Ces deux caractères sont liés aux conditions d'insécurité dans lesquelles cet habitat d'origine ancienne, s'est établi; ils étaient sans doute plus marqué autrefois : le major DENHAM (II), décrit Doulo en 1823 comme une place-forte de 10.000 habitants, ceinturée d'épaisses murailles, dont les restes sont encore visibles aujourd'hui. Le sultanat du Mandara, fondé plus à l'Ouest au XIV^e siècle, atteint son aire d'extension actuelle au XVII^e siècle, par la conquête de Doulo qui devient alors sa capitale; c'est un petit état militaire, réputé pour sa cavalerie, en guerre perpétuelle contre les montagnards, contre son puissant voisin et ancien suzerain du Bornou, puis au XIX^e siècle contre les Foulbé. C'est surtout par égard au danger que pouvaient présenter les incursions des montagnards que semblent s'être situés leurs villages, généralement installés à la base Sud des buttes, face à la montagne, et séparés d'elle par un no man's land de quelques kilomètres. La ville de Mora, au bas de la montagne du même nom est la seule exception : elle aurait été fondée là seulement vers 1810, lors des premières attaques foulbé.

Par ailleurs, nous avons vu que les Mandara occupent la zone qui borde la montagne, et que c'est surtout avec eux que se mêlent les païens descendus en plaine. Il faut ici préciser le caractère ambigu des rapports entre Mandara et Païens : sur les plans ethniques et linguistiques, ils sont proches les uns des autres; avant la conversion des Mandara à l'Islam, vers 1715, ils étaient proches également sur le plan culturel, et les récits traditionnels sont nombreux qui témoignent de liens étroits entre les deux groupes; lorsque les Mandara étaient mis en difficulté par leurs ennemis extérieurs, ils trouvaient un refuge temporaire en montagne chez les tribus alliées; c'est en profitant des rivalités entre clans montagnards, et grâce aux alliances qu'ils concluaient avec certains d'entre eux que les Mandara ont pu, pendant plusieurs siècles, faire des incursions en montagne pour se procurer les esclaves dont ils avaient besoin. Car c'est sur ces derniers que reposait, pour une grande part l'économie du pays mandara; ils provenaient d'ailleurs aussi bien des expéditions organisées par le sultan que des ventes librement consenties par les païens lors des périodes de soudure ou de famine; en 1923, selon les estimations de Coste (III), la moitié de la population mandara était constituée par des serviteurs anciens captifs ; les hommes effectuaient les travaux agricoles et s'assimilaient progressivement, les femmes épousaient les Mandara dont elles enrichissaient et vivifiaient la race, grâce à leur fécondité.

De plus, les ventes d'esclaves constituaient la source d'un fructueux trafic, et le marché de Mora était, paraît-il, fréquenté par des marchands arabes venus de loin. Pour les Mandara, les montagnards étaient donc beaucoup moins des ennemis que la source de leur vitalité et de leurs revenus.

Il n'est plus question d'esclavage depuis longtemps, mais le genre de vie actuel des Mandara porte la marque de la situation ancienne. Peu habitués à cultiver eux-mêmes, ils font le plus possible appel à la main d'œuvre saisonnière des montagnards qui vient facilement car elle est toute proche. Afin d'avoir sur place une réserve de main d'œuvre disponible toute l'année, ils ont accepté facilement, et souvent favorisé, la présence de petits quartiers paiens dans leurs villages. Par ailleurs, habitués de longue date à la spéculation, les Mandara sont devenus les agents actifs d'un commerce que les contacts plaine-montagne d'une part, et Cameroun-Nigéria d'autre part ont rendu ici particulièrement prospère. Bons commerçants, ils sont également artisans (tisserands, tailleurs), marabouts, guérisseurs. Ces diverses fonctions de type urbain cadrent bien avec la vie dans de gros centres; beaucoup de ceux-ci sont devenus le lieu de marchés hebdomadaires importants, tels Mora, Mémé, Kouyapé, Kérwa (de Nigéria).

Ainsi des facteurs nouveaux ont pris le relai de ceux qui étaient périmés pour maintenir, la population mandara dans son ancien type d'habitat; ceci dans une certaine mesure seulement; car les diverses courbes d'évolution des Mandara montrent depuis 25 ans un léger glissement de leurs effectifs depuis la zone des buttes-témoins de l'Est vers les riches terres de l'Ouest.

b).- LES PAIENS

Parmi les paiens de la plaine de Mora, il faut distinguer deux catégories : les uns sont les habitants des quatre massifs-îles de Mokyo (Mokyo-Molkoa), de Mémé (Hourzo) de Doulo (Wadela, apparentés aux Mora, et de Gréa (Mafa), où ils sont établis depuis fort longtemps. Il s'agit là de montagnards, analogues à ceux qui habitent la montagne voisine : ils ont leur habitat traditionnel, leur propre organisation foncière, sociale, agricole, et vivent indépendamment des Musulmans. Néanmoins, du fait de leur situation géographique ils ont avec ceux-ci de nombreux contacts, et sont insérés dans la plaine où ils ont une partie de leurs champs. (1)

(1).- La plupart des habitants de ces 4 massifs sont descendus en pied-
mont sans difficulté en 1963, lorsque des mesures administrati-
ves le leur ont imposé.

Tout différent est le cas des autres paiens de la plaine de Mora : ce sont d'anciens montagnards qui ont quitté leur groupe originel dans un passé relativement récent. Ils sont venus en individus isolés ou par familles en général poussés par la faim. Le premier mouvement important de descente volontaire des paiens date des années 1930-1932, époque de disette grave en montagne provoquée par des invasions de criquets. Malgré les conditions de vie très supérieures, sur le plan matériel, à celles qu'ils avaient en montagne, leur mouvement de descente est lent ; ils trouvent en plaine un monde différent du leur, où ils ne se sentent pas chez eux. Ce monde exige un effort d'adaptation difficile pour ces populations habituées à vivre sous la forte emprise de leur groupe ; ils ont de plus à vaincre une peur ancestrale que quelques dizaines d'années de paix n'ont pas encore complètement effacé. Aussi, quand ils viennent en plaine ; aiment-ils à rester proches de leur montagne d'origine, avec laquelle ils maintiennent d'étroits contacts, et où ils savent qu'ils pourront éventuellement se replier.

C'est également à cause de ce sentiment d'insécurité qu'ils aimaient, quand ils descendaient, se placer sous la protection d'un musulman, ou d'un groupe musulman. On peut distinguer successivement 3 modes d'installation du montagnard en plaine, qui témoignent d'une mise en confiance progressive. Dans un premier stade, il venait s'embaucher comme domestique, chez un notable mandara, et vivait, éventuellement avec sa famille, dans le saré de son maître ; c'était sans doute encore en 1937 le cas le plus fréquent, et les recensements de cette époque montrent la population paienne localisée surtout dans les gros centres. Par la suite il s'est installé en se regroupant avec quelques familles apparentées, dans de petits quartiers accolés à un village généralement mandara ; il choisissait alors plutôt une petite agglomération, à fonction exclusivement agricole. Il commençait dès lors à s'enraciner en plaine, avec ses cases, ses champs, et un embryon de vie sociale. C'est la forme d'habitat suivant laquelle on le trouve le plus couramment aujourd'hui. Enfin depuis peu, le montagnard commence à s'installer en villages autonomes : c'est le cas de plusieurs villages des environs de Mozogo et de Mora, et c'est la formule qui est adoptée sur les casiers.

c) LES BORNOUANS

Les Bornouans occupent la partie Nord de la plaine, au contact du Bornou dont ils sont originaires.

L'examen des recensements successifs a montré que leur installation dans cette région était récente, au moins pour la majorité d'entre eux, et en effet la fondation de beaucoup de leurs villages remonte seulement à la présente génération ou à la précédente. C'est probablement à cette origine récente qu'est dû l'aspect de leurs villages dont les murs en tiges de mil, dénotent un enracinement au sol moins fort que chez les Mandara.

Chez ces nouveaux arrivés, l'habitat n'est pas lié, comme pour les Mandara, à une situation politique ancienne; seules, des préoccupations agricoles ont présidé au choix des emplacements de leurs établissements. On les rencontre sur deux types de terrain : les dunes et les alluvions de mayos; les premières semblent avoir été primitivement leur site de prédilection; elles sont favorables à la culture de l'arachide qui était jusqu'en 1951 la principale ressource commerciale; les secondes conviennent particulièrement bien au coton. On peut, sur les courbes figurant l'évolution de leurs effectifs par canton (fig; 9, 10 et 11), observer, dans leur mouvement d'immigration deux périodes successives : de 1937 à 1951 environ, ils s'installent sur l'ensemble des trois cantons de Limani, Magdémé et Kolofata, sur les deux catégories de terrain; mais à partir de 1951; l'intérêt agricole se concentre sur le coton; on voit alors leurs effectifs rester stationnaires, ou même baisser, dans les zones de dunes (cantons de Limani, Magdémé, Kolofata-Ouest), mais par contre se gonfler fortement sur Gansé (canton de Kolofata-Est), zone où les alluvions du mayo de Ngéchéwé constituent d'excellentes terres à coton.

Les villages des Bornouans sont de taille moyenne, car leur population, appliquée essentiellement à l'agriculture veut rester à proximité de ses champs. On trouve chez eux peu de commerçants; les artisans, par contre, sont assez nombreux; certains (fabricants de nattes, potières) se disséminent dans les petites agglomérations, les autres (teinturiers, décorateurs dealebasses) se regroupent dans leurs plus gros centres (Kolofata, Limani, Kossa).

L'examen de la carte ethnodémographique avait permis de constater que les Bornouans et les Arabes se mêlent les uns aux autres, et que leurs zones d'extension respectives coïncident dans leur ensemble. Les courbes d'évolution par canton, montrant un parallélisme très net dans les variations des effectifs des deux ethnies confirment ce fait. Arabes et Bornouans, en effet, vivent côte à côte au Bornou depuis plusieurs siècles.

Bien que leurs genres de vie soient très différents, des influences mutuelles ont joué qui les ont rapprochés. Les uns comme les autres apprécient l'habitat de dune; sans être éleveurs, les Bornouans sont fréquemment propriétaires de boeufs, que garde un berger souvent arabe appointé par le village : les femmes arabes viennent régulièrement au village bornouan à proximité duquel elles habitent pour échanger leur lait et leur beurre contre du mil.

d) LES ARABES

Les Arabes sont avant tout des éleveurs; c'est à cette fonction que sont liées les caractéristiques de leurs villages : leur forme circulaire leur permet d'installer la nuit leur bétail dans des parcs situés au coeur du village, sous la surveillance de tous, donc à l'abri des vols. Les cases sont très vastes car elles doivent abriter les troupeaux en saison des pluies. Ils déplacent fréquemment leurs villages ; leurs sites d'habitat sont déterminés uniquement par des considérations d'éleveurs: conditions saines pour le bétail (d'où leur attirance pour les dunes), présence de vastes terrains de parcours libres de cultures (aussi les trouve-t-on plutôt dans les zones de faible densité) et proximité d'agriculteurs à qui ils pourront aller vendre leur lait. Par contre, ils ne se préoccupent pas de la qualité des sols sur lesquels ils s'installent : même lorsqu'ils se placent près des mayos, ils s'établissent presque toujours au delà de la bande fertile d'alluvions qu'ils laissent aux agriculteurs.

Pourtant, les Arabes pratiquent également l'agriculture; ils savent, par diverses techniques utiliser les engrais de leurs troupeaux et obtenir des récoltes appréciables sur les terres naturellement pauvres qu'ils exploitent. Beaucoup se sont mis aux cultures commerciales : arachides et coton. Quoique secondaire en apparence, et subordonnée à l'élevage, l'agriculture leur apporte un appoint substantiel. Par ailleurs, se contentant de terres pauvres, ils n'entrent pas en concurrence avec les agriculteurs bornouans auprès de qui ils vivent, et dont parfois ils partagent les villages du fait de leur long passé de vie commune, ils savent éviter les conflits, et une certaine symbiose s'est établie entre les deux races.

Grâce à celle-ci, grâce également à l'appoint qu'ils trouvent dans leurs ressources agricoles, ils ont pu développer leurs effectifs, même dans les zones vouées à l'agriculture. Ainsi s'explique, comme le montrait l'observation des rapports ethniques que leur nombre, relativement à celui des agriculteurs, soit plus élevé que chez les foubé.

../..

e).- LES FOULBE

Les Foulbé vivent parmi les Mandara, mais leur nombre reste faible. Entre les Foulbé et les Mandara, les liens sont beaucoup plus lâches qu'entre les Arabes et les Bornouans; les deux ethnies vivent juxtaposées, limitant leurs rapports à quelques échanges de lait contre le mil. Si leurs aires d'extension coïncident grosso modo, il est probable que c'est l'absence d'éleveurs arabes, ceux-ci ne dépassant pas la région habitée par les Bornouans, qui a permis aux pasteurs foulbé à la recherche de pâturages de s'introduire en pays mandara. Cette pénétration pacifique est récente : elle n'a pu débuter qu'après la fin des hostilités qui, tout au long du dix-neuvième siècle, ont mis aux prises les deux ethnies ; c'est vers 1890 que la paix était enfin établie, le mayo Mangafé étant fixé comme limite entre le pays mandara à l'Ouest (l'actuel arrondissement de Mora) et le pays foulbé à l'Est (le Diamaré).

Contrairement aux Arabes, les Foulbé, - ou du moins ceux de l'Ouest de la plaine de Mora-, sont des éleveurs presque purs. Ils ont de gros troupeaux, et leurs cultures se réduisent parfois à quelques pieds de maïs ou de petit mil derrière leurs cases. Ils se déplacent constamment; leur vie, axée uniquement sur l'élevage, en marge de celle des populations locales doit être assez semblable à celle que menaient leurs ancêtres il y a deux siècles lorsqu'ils nomadisaient pacifiquement dans le Nord-Cameroun. Ils ont souvent conservé un type ethnique très par.

Par contre, leur proportion se relève dans les cantons de Mémé et de Makalingay. On trouve là, surtout à l'Est de ces cantons, près de la limite de l'arrondissement de Mora, des Foulbé d'un tout autre type : sédentarisés, devenus essentiellement cultivateurs de mil et de coton, ils ont adopté le mode de vie de leurs parents et voisins du Diamaré.

CHAPITRE VI

CARTE DE L'AGRICULTURE

I.- LE MIL

Le mil, nourriture de base de tous les habitants de la plaine de Mora, est cultivé sur toute son étendue, sauf dans les zones tout à fait vides d'hommes. Selon les conditions offertes par le milieu naturel, son mode de culture varie. Nous avons localisé sur la carte les trois grands types de culture:

- mil de saison des pluies en culture intensive
- mil de saison des pluies en culture extensive
- mil de saison sèche (mouskwari).

1-/ Mil de saison des pluies en culture intensive.

Il s'agit ici d'un système intensif réalisé sur les terres riches qui bordent les mayos. Le mil alterne avec le coton généralement chaque année (rotation annuelle préconisée par la C.F.D.T.) Les deux plantes se succèdent sans année de repos, et ces terres d'alluvions apparaissent en saison des pluies comme une bande intégralement cultivée.

Le champ de mil est cultivé à la houe, suivant les méthodes traditionnelles. Il est semé en mai et récolté en octobre; trois ou quatre binages doivent être faits, de juin à septembre, car la végétation adventice se développe abondamment sur ces terres riches: les rendements sont élevés, atteignant couramment semble-t-il 900 à 1000 kg par hectare. Les cultures intercalaires sont rares; seuls les haricots prennent une certaine importance sur les champs des Païens.

Le mil cultivé est un sorgho à panicules serrées, appartenant à deux variétés: le "gossa" (1), gros mil rouge est plutôt cultivé par les Mandara, alors que le "madoukwé", gros mil blanc est "le mil de bornouan", mais en fait, les deux variétés, dont les conditions de culture et de conservation sont identiques, sont cultivées par tous, et souvent mélangées dans le même champ.

2-/ Mil de saison des pluies en culture extensive.

A ces étroites bandes de culture continue s'oppose le reste de la plaine, vastes savanes arborées, coupées seulement de quelques champs épars aux abords des villages.

(1) Tous les noms vernaculaires cités appartiennent au mandara; cf. tableau annexe page 97.

Les champs sont rendus à la brousse après quelques années de culture. On y distingue trois systèmes différents :

Dans le cas le plus répandu, les techniques restent semblables à celles employées près des mayos : les mêmes variétés de mil, le gossa et le madoukwé, sont utilisées, et ont inclut généralement le coton dans la rotation; mais les rendements sont médiocres et le champ est rapidement abandonné pour une longue jachère; la durée de culture est de l'ordre de 4 ou 5 ans, et peut se réduire à une ou deux années sur certaines terres pauvres des cantons de Limani ou de Kossa. Ce type de culture est réalisé par les agriculteurs dont les terroirs ne disposent pas d'alluvions fertiles, ou n'en disposent pas suffisamment pour pouvoir en fournir à tous leurs habitants; les derniers arrivés doivent alors se livrer à cette culture itinérante.

Les deux autres systèmes sont particuliers à deux groupes ethniques. Le premier est réalisé par les Arabes qui cultivent les terres enrichies par le passage de leurs troupeaux. Ils utilisent dans ce but diverses méthodes qui seront décrites plus loin, en examinant leurs types de terroirs.

Le deuxième se rencontre dans certains secteurs de piedmont, principalement sur les groupements de Mora et Kourgui, chez les païens descendus en grand nombre sur des terres sableuses de qualité médiocre. Il s'agit encore d'un système avec jachère, mais qui s'inspire du système intensif réalisé par les montagnards pour leurs cultures de piedmont: le sorgho cultivé ici est le "tchergé", gros mil jaune, variété très rustique cultivée en montagne; le coton n'entre jamais dans la rotation; c'est l'arachide qui alterne avec le mil, ou qui, très fréquemment, est cultivée en association avec lui sur le même champ, selon un usage très spécifiquement Kirdi.

3) Le mil de saison sèche

Le mil de saison sèche, désigné souvent par le terme fufuldé de "mouskwari" est cultivé sur certaines terres argileuses, les "karals"; ses diverses zones de culture ont pu être déterminées avec une relative précision grâce, d'une part aux cartes pédologiques qui situent et délimitent ce type de terrain, d'autre part aux nombreuses observations faites durant la saison 1962-1963 qui ont distingué les karals actuellement en cours d'exploitation, les seuls portés sur la carte de ceux qui sont inutilisés. Les karals actuellement exploités de taille très variable, sont nombreux et dispersés sur l'ensemble de la plaine; mais certaines zones en sont totalement dépourvues : le Sud du canton de Mozogo, la partie Ouest de celui de Kerawa, les environs de Mora et de Kourgui.

Le mouskwari est repiqué en septembre ou octobre, à la fin de la saison des pluies; il se développe et mûrit pendant tout le début de la saison sèche et est récolté en février ou mars. Son mode de culture est très différent du mil de saison des pluies: le terrain est complètement dégagé de ses arbres et arbustes, et préparé chaque année par l'enlèvement des épines et des herbes: le repiquage demande à la fois force et compétence: force pour creuser les trous avant d'y introduire le plant; compétence car le choix de sa date est délicat: la terre doit être encore très humide, mais il ne faut pas que surviennent des grosses pluies car ces plantes pourriraient. Aucun binage n'est ensuite nécessaire, il faut seulement veiller, pour les petits champs isolés en brousse, à écarter les oiseaux.

La culture du mouskwari présente un double intérêt: il utilise des terrains spéciaux et laisse donc libre les riches terres d'alluvions des mayos; en second lieu il demande au paysan relativement peu de travail, et un travail qui se situe en dehors des mois de mai, juin, juillet, août, période de pleine activité où ont lieu les semailles et les premières binages du coton et du sorgho ordinaire. Aussi, depuis 1951 assiste-t-on à une extension considérable du mouskwari au détriment du mil de saison des pluies qui lui, par ses exigences en terre et en travail, entre directement en concurrence avec le coton. La carte du mouskwari est donc très différente de celle qui aurait été établie avant l'introduction du coton; chaque année, de nouveaux karals sont mis en culture. Pour les villages qui en disposent en quantité suffisante, le mouskwari dépasse maintenant en importance le mil de pluies, qui n'est cependant pas abandonné car il entre en rotation avec le coton; quant à ceux qui sont démunis de Karals, comme Kérawa, Kourgi, Mora, certains de leurs habitants vont en louer à plus de 10 km de chez eux, sur le grand Karal de Gansé.

Tous les agriculteurs musulmans: Mandara, Bornouans, Gamergou, Mousgoum, cultivent le mouskwari avec le même intérêt, dès qu'ils ont un karal à proximité de chez eux. Arabes et Foulbé l'apprécient également et en font parfois leur culture dominante. Seuls, les païens s'y montrent réfractaires et il semble bien que ce soient les difficultés techniques dues à son mode de culture très spécial qui les rebutent; les motifs qu'ils invoquent pour expliquer leur abstention sont tous du même type: "ce n'est pas notre habitude", ou "nous ne savons pas le cultiver", ou parfois "nous avons essayé et avons échoué". Les rares Kirdi qui s'y soient mis sont toujours parmi ceux qui vivent au contact de la plaine depuis longtemps: Ourzo, montagnards de Doulo, Mafa descendus de la montagne depuis de longues années.

../..

4) Mils spéciaux

A ces deux mils de base : gossa-madoukwé et mouskwari, s'ajoutent deux mils spéciaux le "makala" et le petit mil ou "magè". (mil chandelle).

Le makala est un sorgho hâtif, cultivé sur de petits champs à proximité des habitations; récolté en septembre, il facilite la soudure. On en trouve disséminé sur toute l'étendue de plaine; il n'a pas été représenté sur la carte.

Le magè est un mil pénicillaire qui vient parfois s'ajouter ou se substituer au sorgho de saison des pluies; il est cultivé de préférence sur les sols sableux, les dunes notamment, sols convenant également aux arachides avec qui il est souvent mis en assolement. Il est répandu chez les Bornouans des villages de dunes; les arabes et les Foulbé le cultivent assez fréquemment derrière leurs cases. Il est très apprécié des Musulmans qui en font une consommation abondante pendant le ramadan, et il se vend sur les marchés deux fois plus cher que le sorgho. Mais, il reste d'importance très secondaire car sa culture est aléatoire et peut échouer complètement : "faire du petit mil, disent les cultivateurs, c'est comme de jouer aux cartes : on peut gagner ou perdre."

../..

II./ LE COTON

I- La répartition du coton.- Comparaison avec la répartition de la population.

La carte agricole représente, par des signes dont chacun vaut 5 tonnes, les tonnages de coton produits lors de la campagne 1962-1963. Elle est établie au moyen de deux séries de statistiques communiquées par la C.F.D.T., l'une donnant les surfaces approximatives cultivées par village, l'autre les tonnages commercialisés sur chaque point d'achat. Par ailleurs, les indications fournies par la C.F.D.T., nos propres observations sur le terrain et l'examen des photographies aériennes ont permis de localiser les sites de culture avec une relative exactitude.

Le coton ne peut être cultivé que sur des terres fertiles, aussi se présente-t-il en trainées parallèles correspondant aux alluvions de mayos. On trouve ainsi d'Ouest en Est :

- 340 tonnes (1) groupées de Djibrilli à Kérawa sur la rive droite du mayo formant la frontière avec le Nigéria;
- 404 " plus disséminées sur une vaste zone intermédiaire, mais centrées néanmoins sur le petit mayo de Zéné-mé-Kolofata;
- 2.251 " soit 42 % de la production totale, cultivées le long du mayo de Ngéchewé;
- 236 " sur le mayo de Kourgui-Pivou ;
- 725 " sur les alluvions des deux mayos qui entourent le massif de Mémé.
- 635 " au Sud-Est, dans les cantons de Makalingay et de Mémé-Est
- 706 " dans les cantons du Nord-Est (Doulo, Djoundé, Kossa, Magdémé et Limani); la production, beaucoup plus disséminée, apparaît ici plutôt en taches qu'en bandes, ces taches étant d'ailleurs situées le plus souvent sur des mayos.

L'ensemble de la plaine de Mora atteignait donc une production totale de 5.297 tonnes en 1963.

(1) tous les tonnages indiqués ici se rapportent à du coton brut, non égrené.

POIDS MOYEN DE COTON PAR HABITANTS (EN KG)

— Limite de Canton

Montagne ou massif isolé

0 3 6 9 12 15 18 Km

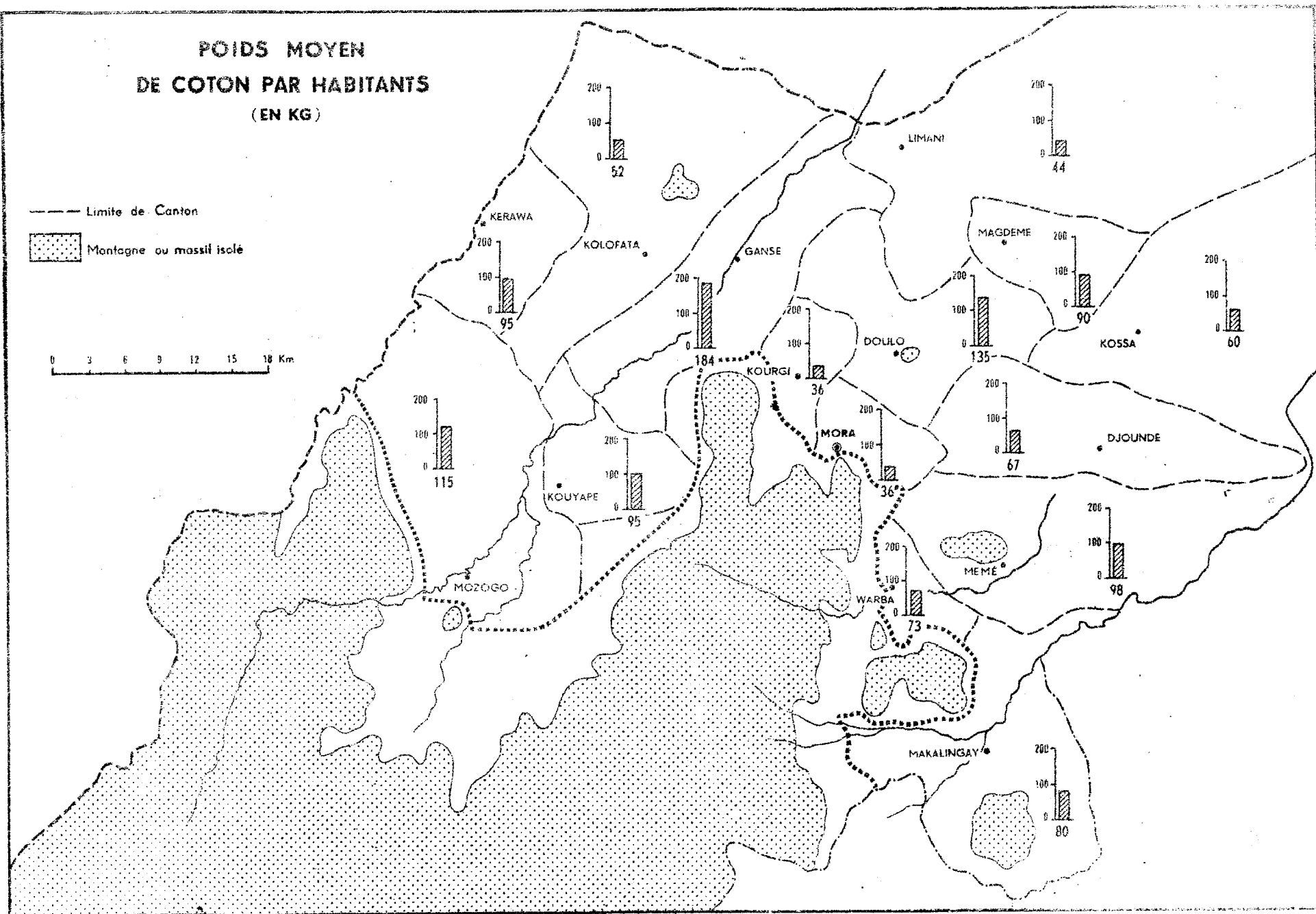


Fig. 12

La comparaison des cartes agricoles et ethnodémographiques montre que la présence du coton correspond toujours à de fortes concentrations humaines; les alluvions sur lesquelles il est cultivé coïncident avec des traînées de population : ces terres fertiles ont toujours attiré les hommes, attirance qui n'a fait que croître depuis l'introduction du coton.

Mais il n'y a pas correspondance ^{exacte} entre les hommes et le coton comme le montrent les fortes inégalités de la production moyenne par habitant (voir croquis n° 12), qui varie suivant les cantons de 37 kg à 185 Kg, la moyenne générale étant 87 kg.

Elle est faible lorsque les disponibilités en terres riches par rapport au nombre d'habitants sont réduites : c'est le cas d'une part des cantons de faible densité du Nord (Limani, Kessa, Kolofata-Ouest) où rares sont les sols propices au coton, d'autre part des secteurs très peuplés de piedmont (Mora, Warba, Makalingay), les fortes densités étant dues ici non pas à la présence de sols fertiles, mais à la proximité de la montagne qui a permis l'installation de nombreux kirdi. Elle est forte par contre dans les secteurs de l'Ouest (Gansé, Mozogo), qui comportent d'abondantes terres fertiles et une population un peu moins dense.

Un lien apparaît, par ailleurs, entre la composition ethnique et la production de coton par habitant : celle-ci est importante lorsque la population comprend surtout des agriculteurs musulmans, alors qu'elle diminue pour les cantons comportant une forte proportion d'éleveurs ou de paiens. Ceci est dû pour une part au fait que ces deux derniers groupes sont surtout nombreux dans les zones les moins riches; mais l'examen de détail permet d'isoler dans certains cas le facteur ethnique : des secteurs bien pourvus en terres fertiles (Kouyapé, Kérawa, Assigasia) présentent une baisse relative des moyennes de production par habitant qui coïncide avec la présence d'une forte proportion de paiens.

.../...

2.- La culture de coton

Le coton est une des cultures traditionnelles de la plaine de Mora; il servait autrefois aux tisserands locaux, et les surplus étaient vendus sur les marchés voisins du Cameroun britannique.

La culture industrielle qu'il est devenu ne peut être comparée avec ce qu'il était alors, mais on peut penser que la présence d'une population habituée à le cultiver a été un facteur favorable qui, s'ajoutant à la présence de bons sols, a permis le développement rapide que l'on observe sur l'arrondissement de Mora. Introduit par la C.F.D.T. en 1951, sa production passait de 66 tonnes en 1952-1953, à 1743 tonnes en 1957-1958 et à 4.535 tonnes en 1962-1963 (1).

La culture du coton est animée et surveillée par la C.F.D.T.; les méthodes de culture ont été mises au point progressivement après expérimentations en champs d'essai et en milieu villageois. Les semis doivent être faits dès les premières grosses pluies, fin mai ou début juin, pour profiter au maximum de la période végétative qui est courte; ils sont réalisés soit à plat, soit sur billons si le sol a pu être préparé à la charrue; en cas de semis à plat, des buttages pourront être pratiqués au moment du démariage pour éviter les engorgements d'eau; 4 ou 5 binages doivent se succéder de juin à octobre. L'épandage de tourteau de coton comme engrais, l'aspersion d'insecticides, sont préconisés, mais ils restent encore le fait d'une très faible minorité.

Afin de permettre aux agriculteurs d'augmenter leurs surfaces, la charrue, tirée par une paire de boeufs, a été introduite, et des prêts ont été consentis pour leur en faciliter l'achat. Elle connaît un bon démarrage, mais reste encore limitée à une minorité d'exploitants. Des essais sont en cours pour la mise au point d'une petite charrue à traction asine; plus facile à manier entre les rangées de cotonniers, évitant l'achat et le dressage d'une paire de boeufs, elle pourrait sembler être plus commodément adoptée par l'ensemble des cultivateurs.

(1) ces chiffres ne concernent que l'arrondissement de Mora et ne comprennent pas la production du canton de Mozogo qui relève de l'arrondissement de Mokolo.

Le coton est cultivé en assolement avec le sorgho. Dans les zones de fortes productions, notamment sur les alluvions du mayo de Ngéchéwé, le territoire de chaque village a été divisé en deux soles, l'une de coton, l'autre de mil qui alternent chaque année; ainsi la rotation est bien assurée, et les champs de coton, se trouvant regroupés peuvent être facilement surveillés par les agents de la C.F.D.T.; ceux-ci essayent d'introduire quand ils en ont la possibilité, une troisième sole qui permettrait de faire une année de jachère tous les trois ans, mais ils se heurtent le plus souvent à l'insuffisance de terres disponibles; et, au contraire, certains villages, comme Gouzoudou, qui ont presque abandonné le mil de saison des pluies, n'ont qu'une sole où le coton se succède à lui-même chaque année; mais ce cas est encore rare.

Ces méthodes intensives de culture, jointes à l'absence généralisée d'engrais, ont fait lever des inquiétudes quant aux risques d'épuisement des sols à longue échéance. Mais la C.F.D.T. est optimiste car les rendements sont hauts : sur les bonnes terres ils dépassent couramment 1.000 Kg à l'hectare, et atteindraient dans certains cas 2.000 Kg, ceci après plusieurs années de culture.

3.- Le coton et les structures économiques et sociales de la plaine de Mora ; les différents types de cultivateurs de coton.

Une production d'une telle importance atteinte en quelques années a profondément transformé l'économie du pays, et tout d'abord, son équilibre agricole: nous avons vu que le mil de saison des pluies a décliné au profit du mil de saison sèche; nous verrons plus loin que, sur les deux principales cultures commerciales préexistantes, l'arachide et les oignons, la première s'est effondrée, la seconde a nettement baissé, tous les efforts se concentrant désormais sur le coton.

Car la vente du coton apporte à l'ensemble des villageois des revenus monétaires qu'ils étaient loin de connaître auparavant. En 1963, 5.297 tonnes ont été vendues sur la plaine de Mora, au prix de 31 fs CFA le kg; 158.917.000 fs CFA ont donc été versées à ses habitants, soit en moyenne 2.617 fs CFA par personne. Calculée par secteurs, cette moyenne atteint dans une zone de grosse production comme celle de Gansé 5.704 fs CFA, ce qui représente plus de 20.000 fs CFA par famille.

En s'insérant dans la vie quotidienne des populations, le coton s'est adapté aux structures sociales qu'il a trouvées.

Les conditions de culture qui viennent d'être décrites ont montré qu'il nécessite un gros travail manuel; on estime généralement que en l'absence de charrue, la culture d'un hectare de coton suffit à absorber complètement, en saison des pluies, l'activité d'un homme en pleine force ; or, le cultivateur, outre son coton, doit cultiver une superficie équivalente en mil de saison des pluies; aussi ne peut-il développer sa production au delà d'un seuil vite atteint qu'en faisant appel à la main d'œuvre extérieure; la proximité de montagnards sous-occupés, tout prêts à venir chercher en plaine des ressources complémentaires, la rendait facile à trouver. C'est grâce à elle que la production de coton a pu rapidement atteindre son niveau actuel ; dans chaque famille, l'importance de la récolte est en rapport, beaucoup moins avec le nombre de ses membres actifs, qu'avec les disponibilités de son chef lui permettant de payer des manoeuvres. C'est suivant ce critère que l'on peut distinguer les diverses catégories de cultivateurs de coton.

- a) Le gros exploitant dont les champs sont intégralement cultivés par de la main d'œuvre salariée.

Un type de gros exploitant est né, qui cultive jusqu'à 20 hectares de terres, moitié en coton, moitié en mil. Il est parfois chef de canton, mais parfois aussi simple villageois. Il est toujours Mandara ou Bornouan.

Il a plusieurs charrues qu'il utilise pour la préparation du terrain, et fait faire les binages à la houe par des manoeuvres il peut, certains jours en employer jusqu'à une centaine. Il doit s'occuper de leur recrutement, surveiller leur travail, faire assurer par ses épouses la préparation de leurs repas. Après la récolte, il livre sa production par camion directement à l'usine de Kourgui, et peut en retirer jusqu'à " 3 ou 400.000 fs CFA. Ce cas reste tout à fait exceptionnel et n'est pas appelé à se développer; mais il est intéressant car on trouve là des cultivateurs évolutifs, sachant se mettre aux méthodes qui leur sont conseillées, adoptant les charrues, l'engrais de tourteau, les insecticides, et pouvant servir de modèle à l'agriculteur courant.

On peut rapprocher de cette catégorie le commerçant mandara. Le mandara, on l'a vu, pratique souvent le commerce; mais il reste agriculteur, et l'on constate que dans chaque village, les commerçants se classent toujours parmi les plus gros producteurs de coton. Le commerçant mandara a compris en effet que la meilleure spéculation était celle du coton, et, ses ressources s'étalant sur l'année lui permettent, plus facilement qu'à un autre de retribuer de la main d'oeuvre. Bien qu'il soit pris, en partie, par ses activités commerciales, son exploitation peut s'étendre à quelques hectares, il pratique volontiers avec sa main d'oeuvre le contrat du forfait, forfait établi soit pour la saison, soit seulement pour un binage, formule qui demande une surveillance moins attentive.

- b) L'agriculteur musulman se faisant aider par des manoeuvres

Mais le type le plus courant est celui du cultivateur qui travaille lui-même ses champs avec sa famille, en faisant appel de temps à autre, plus ou moins suivant ses disponibilités à une main d'oeuvre extérieure. C'est à cette catégorie d'exploitants qu'est due la plus grosse partie de la production cotonnière de la plaine de Mora; très rare est l'agriculteur musulman des zones de fortes productions qui ne se soit pas fait aider, au moins quelques jours, par un païen. Le plus riche peut engager pour la saison un ou deux montagnards qui vivent dans son saré et partent tous les jours travailler avec sa famille et lui-même. Les autres, et c'est le cas le plus fréquent, pratiquent l'embauche à la journée. Beaucoup d'entre eux ne peuvent le faire que grâce à des emprunts; ils rembourseront le double de la somme empruntée dès qu'ils auront vendu leur coton.

.../...

- c) le cultivateur de coton sans manoeuvres.

Le cultivateur qui travaille **son** champ de coton en famille, sans faire appel à une aide salariée est encore très répandu, et appartient à tous les groupes ethniques. On peut distinguer :

- l'agriculteur musulman des zones faiblement productrices du Nord de la plaine (cantons de Limani, Kossa, éventuellement Magdémé, et Kolafata-Ouest).

Il est Bornouan, Gamergou ou Mousgoum, car peu de Mandara entrent dans cette catégorie. Il a peu de terre s propices au coton. D'autre part, habitant loin de la montagne et n'ayant pas de paiens installés dans son village, le recrutement de la main d'oeuvre lui est plus difficile et plus coûteux. Les deux facteurs se conjuguent pour le limiter à une petite exploitation strictement familiale.

- l'arabe s'est mis parfois à la culture du coton; mais ses champs généralement, restent petits, et il en assume lui-même la culture. Il habite d'ailleurs lui aussi cette zone éloignée de la montagne où se pose le problème de recrutement de la main d'oeuvre. De plus, il ne parle pas le Mandara, langue véhiculaire des paiens, et n'a pas de contacts avec eux ; s'il cherche à développer sa production cotonnière, il se tourne plutôt vers l'achat d'une charrue et dresse se propres boeufs à la tirer.

- le Païen. Contrairement aux deux groupes précédents, il est établi à proximité de la montagne et aurait toute possibilité de faire appel à ses frères, mais le cas en est rare, et il se limite le plus souvent à un petit champ de coton cultivé en famille; aussi reste-t-il presque toujours un petit producteur de coton, même, comme on l'a vu plus haut, lorsqu'il est placé dans des conditions géographiques favorables. Pour expliquer cette attitude il faut faire intervenir tout un faisceau de raisons : psychologiques car il est moins attiré par le profit que le musulman, et son tempérament conservateur ne le fait s'adapter que lentement à une nouvelle culture; économiques car il ne sait pas mettre de côté l'argent nécessaire pour payer les manoeuvres, et n'a pas comme ses voisins musulmans, la ressource de l'emprunt; sociologiques enfin, ce type d'embauche ne trouvant pas à s'insérer dans ses relations sociales traditionnelles, alors qu'il reste fidèle à la pratique de la culture

collective selon laquelle parents et amis sont invités à travailler chez lui, moyennant bière de mil et nourriture.

Et, par contre, le Païen de plaine, surtout celui qui est récemment arrivé, toujours à court d'argent, est le premier à venir s'embaucher comme manoeuvre chez les Musulmans du voisinage, ce qu'il ne peut faire évidemment qu'aux dépens de ses propres cultures.

III.- AUTRES CULTURES

En face du mil et du coton, les autres cultures sont d'importance secondaire.

L'arachide était avant 1951 la culture commerciale prônée par l'administration ; elle s'est effacée devant le coton ; complètement délaissée par beaucoup, elle n'est plus cultivée par certains que pour leurs besoins personnels ou pour alimenter un petit commerce local . Elle est pratiquée sur des terrains pauvres qui sont abandonnés après quelques années de cultures.

Elle se localise :

- 1°) sur les terrains sableux, et notamment sur les dunes ; ce sont là surtout des Bornouans, habitants des dunes et gros consommateurs d'huile qui en ont de petits champs à proximité de leurs villages. L'assolement arachide - petit mil y est assez fréquent.

Tout récemment, certains agriculteurs Bornouans ont eu l'idée de préparer leurs champs d'arachide avec la charrue, très facile à utiliser sur ce type de terrain, et ont fortement accru leur superficie. Si cet usage se généralisait, la culture en plaine de l'arachide pourrait connaître un certain renouveau.

- 2°) à proximité des populations païennes qui en vont rarement abandonné la culture. Le païen nouvellement arrivé en plaine, n'a souvent à sa disposition, du moins en abondance, que des terres médiocres, et l'arachide est la seule culture commerciale à laquelle il puisse se livrer sans difficulté. Les terres de piedmont sur lesquelles il est descendu en grand nombre, vers Kourgui, Mora, Mémé, constituées de sables grossiers y sont propices.

Mais de plus, le païen, très conservateur, est habitué à cette culture qu'il pratiquait déjà en montagne ; même lorsqu'il dispose en abondance de bonnes terres, sur lesquelles il s'est bien mis au coton, il conserve néanmoins un champs d'arachide, qui est souvent dans ce cas cultivé par ses femmes ; elles y trouvent leurs revenus personnels.

.../...



Récolte de mouskwari à Bamé. Le vaste karal a été débarrassé de tous ses arbres.



Un exemple de culture de saison sèche : culture de "Gorongu" à Bamé, contre le mayo de Kolofata ; la parcelle est protégée des animaux par des épines ; au premier plan, le puits, pour les arrosages quotidiens.

Les Oignons sont cultivés en saison sèche sur les berges des mayos, dont la nappe phréatique reste à faible profondeur. Ils doivent être arrosés abondamment chaque jour, et chaque parcelle dispose d'un puits à balancier et d'un petit réseau d'irrigation grâce auquel l'eau se répand sur toute sa surface. On en trouve surtout le long du mayo de Ngéchewé, et il est particulièrement abondant à Mawa et à Gadéro. Sa culture est plutôt faite par les Bornouans, qui l'ont introduite dans le pays, mais Mandara, et même parfois Païens, s'y sont mis.

C'est une culture intéressante, car elle apporte au pays un complément nutritif de valeur ; elle permet d'obtenir une deuxième récolte sur des terrains occupés en saison des pluies par le mil ou le coton ; enfin, le travail qu'elle demande se situe intégralement pendant la longue période de sous-emploi de la saison sèche.

Pourtant, bien que n'entrant pas directement en concurrence avec le coton, sur les deux plans du travail et de la terre, la production d'oignons a fortement baissé depuis l'introduction du coton ; ainsi, le village de Gouzoudou, dont c'était la spécialité et qui est devenu un gros producteur de coton, n'en fait plus. Les agriculteurs auxquels le coton assure maintenant d'importantes ressources tendent à délaisser une culture qui demande des soins assidus pour un rapport limité. Elle est cependant, encore à l'heure actuelle, loin d'être négligeable, comme en témoignent les longues rangées de marchands d'oignons, sur les marchés locaux de saison sèche.

Les Arbres fruitiers sont fréquemment plantés dans les villages, à l'intérieur ou derrière les sarés. Mangues, goyaves, citrons, plus particulièrement ces derniers que l'on trouve en vente sur tous les marchés, apportent aux populations des vitamines fort utiles en saison sèche. Les services de l'agriculture ont encouragé les plantations, et certains habitants ont su se créer de véritables vergers. Mozogo est devenu un petit centre producteur de citrons et de pamplemousses, et vend sa production dans toute la région.

Comme les oignons, les arbres fruitiers réclament la présence d'eau à faible profondeur, aussi est-ce, une fois de plus, sur les terres longeant les mayos que la production est susceptible de se développer

../..

C'est également sur ces terres qu'on trouve trois plantes cultivées essentiellement dans un but commercial. Le gros piment est cultivé en petits champs ; certains agriculteurs, lorsqu'ils en font en quantité suffisante vont le vendre par sacs à Mora, d'où il est acheminé sur Maroua. Le "Pili" et le "gorongo" (représentés sur la carte sous le nom de cultures maraîchères) sont destinés, l'un par ses fleurs, l'autre par ses graines, aux soins de beauté des femmes musulmanes, qui les utilisent pour se rougir les dents. Ils sont cultivés en saison des pluies, mais parfois aussi en saison sèche, avec arrosages quotidiens.

L'Oseille de Guinée et le gombo n'ont pas été portés sur la carte car ils sont cultivés sur toute la plaine, par très petite quantités, toujours réduits aux besoins familiaux. L'un et l'autre sont cultivés exclusivement par les femmes.

La culture de Manioc a fait autrefois l'objet d'une vive propagande de la part de l'administration mais elle ne s'est jamais développée ; elle reste limitée à quelques places sableuses, comme la dune de Gréa ; les champs se groupent souvent près des villages, en s'entourant d'épines ; on peut ainsi plus facilement parer aux dégâts occasionnés en saison sèche par le bétail, gros obstacle qui explique probablement son faible développement. La Potato n'est pas cultivée ; sauf dans la ville de Mora. Le riz se rencontre par champs minuscules sur des places humides ; il est très apprécié des populations et tend à se développer.

IV - LES TERROIRS AGRICOLES. LES SUPERFICIES CULTIVEES.-

Chaque communauté villageoise combine ces différentes cultures sur le terroir qu'elle exploite, de façon diverse suivant la nature des sols dont elle dispose et suivant l'ethnie à laquelle elle appartient.

Nous montrons ici, à titre d'exemples, le terroir de trois villages caractéristiques : un village mandara de bordure de mayo, un village bornouan de dune, et un village arabe de la brousse. Nous donnerons ensuite quelques indications sur les superficies cultivées en moyenne par habitant, en nous servant de mesures effectuées auprès d'un certain nombre d'exploitants de la région.

1) WAKILE, VILLAGE MANDARA EN BORDURE DE MAYO

Wakilé, village mandara du canton de Kolofata est établi sur les riches terres alluviales du mayo de Ngéchewé. Il comprenait en août 1962, 85 habitants groupés en 16 familles = 11 familles de Mandara, pour la plupart apparentées entre elles et fixées ici depuis 1 ou 2 générations, 2 familles, l'une de Bornouan, l'autre de Gamergau, immigrées quelques mois auparavant de Nigéria, 3 enfin de Kirdi Mouktélé, anciens montagnards venus de villages voisins au début de l'année, remplaçant 2 familles parentes retournées en montagne.

Les champs de Wakilé sont situés de part et d'autre du mayo; au Nord, à l'Est et l'Ouest, ils s'insèrent dans ceux des villages voisins; au Sud par contre ils sont bordés par une zone inculte, leur limite coïncidant ici avec celle des alluvions; on entre au-delà dans le domaine des troupeaux, ceux de Wakilé, une centaine de moutons et de chèvres, et surtout ceux des villages arabes situés un peu plus au Sud.

Les deux croquis (fig 13 et 14) qui montrent respectivement les surfaces cultivées en 1962 et 1963, mettent en évidence l'intensité des cultures : les espaces vides, situés en général sur la berge même du mayo où les sols sont plus sablonneux, déjà rares en 1962, sont devenus presque inexistantes en 1963, à cause des nouveaux venus. Le village tend à diviser son terroir en 2 soles, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, cultivées en 1962 la première en sorgho (gossa-madoukwé), la seconde en coton, et inversement en 1963. Mais les deux cartes montrent combien ces regroupements sont encore imparfaits; ceci est dû pour une part aux 5 familles nouvellement installées; en effet, si presque tous les agriculteurs mandara ont pu s'organiser de façon à avoir un champ dans chaque sole, les derniers arrivés, à qui l'on a distribué les terres qui se trouvaient disponibles, n'ont généralement pas eu la possibilité de les intégrer dans l'assolement général.

.../...

Les cultures supplémentaires : petit mil et makala, oignons, piment, riz, pilli, arachides, légumes divers, sont faites sur la rive droite, à proximité du village.

En 1961, l'un des agriculteurs mandara avait tenté de planter du mouskwari sur une terre argileuse située au delà du bour-relet. de berge, à 2 km du village ; il recommençait en 1962, imité par 4 autres cultivateurs, toujours mandara. Malgré les récoltes décevantes qu'ils obtenaient en mars 1963, ils comptent persévérer dans leur effort pour introduire cette culture.

En 1962, les superficies cultivées de Wakilé se répartissaient ainsi :

coton	21 ha 81 ares
mil { gossa/madoukwé	11 29
mil { petit mil	4 25
mil { makala	1 56
mil { mouskwari	5 00
oignons	35
maïs	35
légumes divers	34
piment	25
arachide	22
voandzou	9
riz	8

	45ha 59 ares

2) BAME, VILLAGE BORNOUAN DE DUNE

Bamé est construit sur une dune ; il a été fondé vers 1925 par le père du chef actuel, qui venait du Bornou. Vers 1950, un kirdi du groupe des mafas s'y fixait avec sa famille, et quelques montagnards apparentés l'y rejoignaient par la suite. Le village comprenait en 1962 200 habitants, dont 169 Bornouans et 31 Mafa.

Son terroir est inclus dans les limites qui ont été figurées approximativement sur le croquis ci-contre (fig. n°15). Ces limites très précises dans les zones où la culture est intensive (karals alluvions) deviennent beaucoup plus vagues en brousse où elles sont matérialisées par de rares arbres-repères; elles ont été déterminées par entente avec les villages voisins afin d'éviter d'éventuelles palabres; mais les terres qu'elles englobent ne font l'objet d'aucune appropriation collective, et, suivant le principe que "la brousse est à tout le monde", des étrangers au village peuvent y faire leurs champs ou s'y installer; cela a été le cas du petit groupe arabe de Boulabéri, comprenant 22 habitants, venu s'y fixer en 1958.

.../...

WAKILÉ

CULTURES 1962

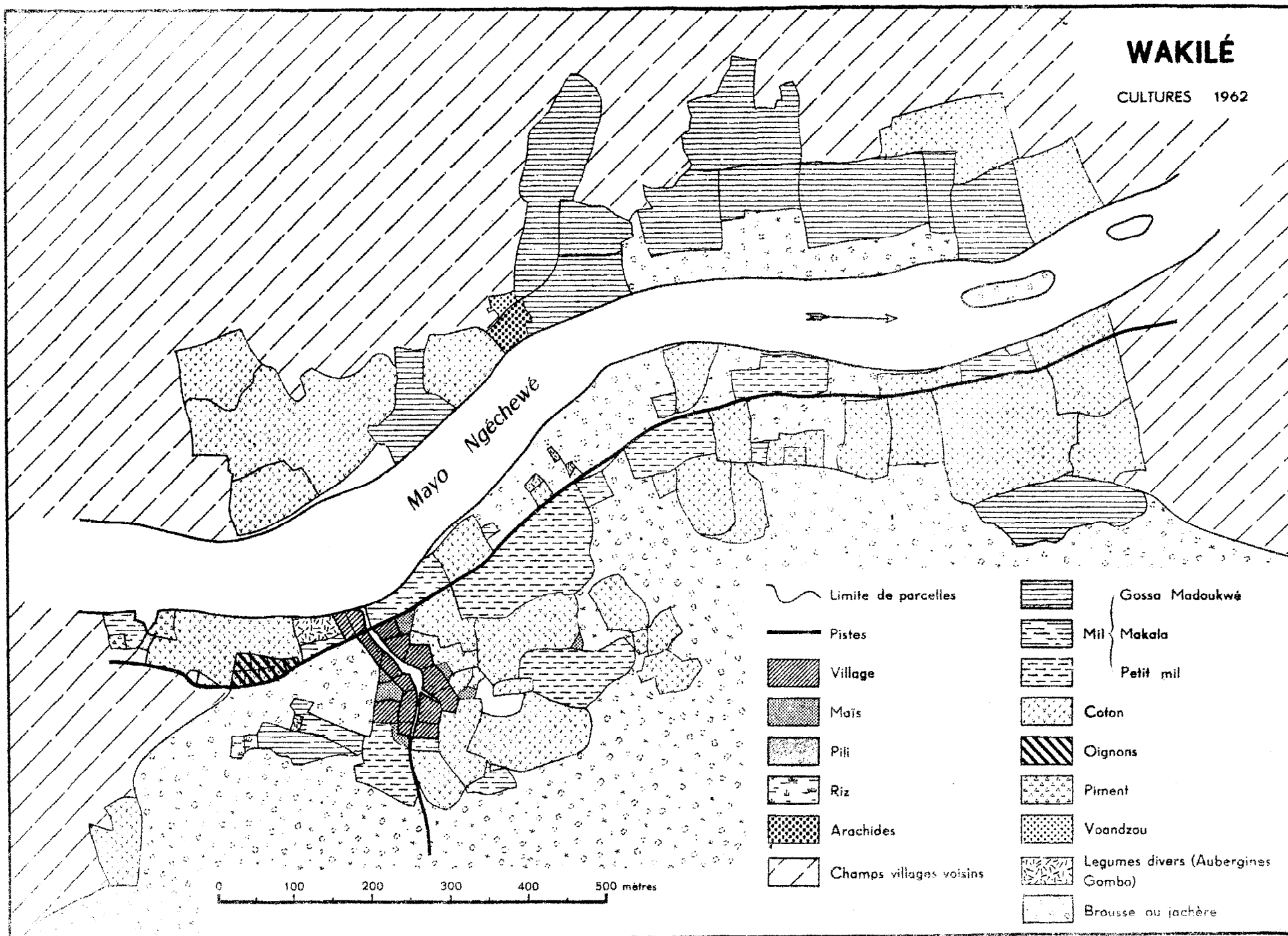


Fig. : 13

WAKLE

CULTURES 1963

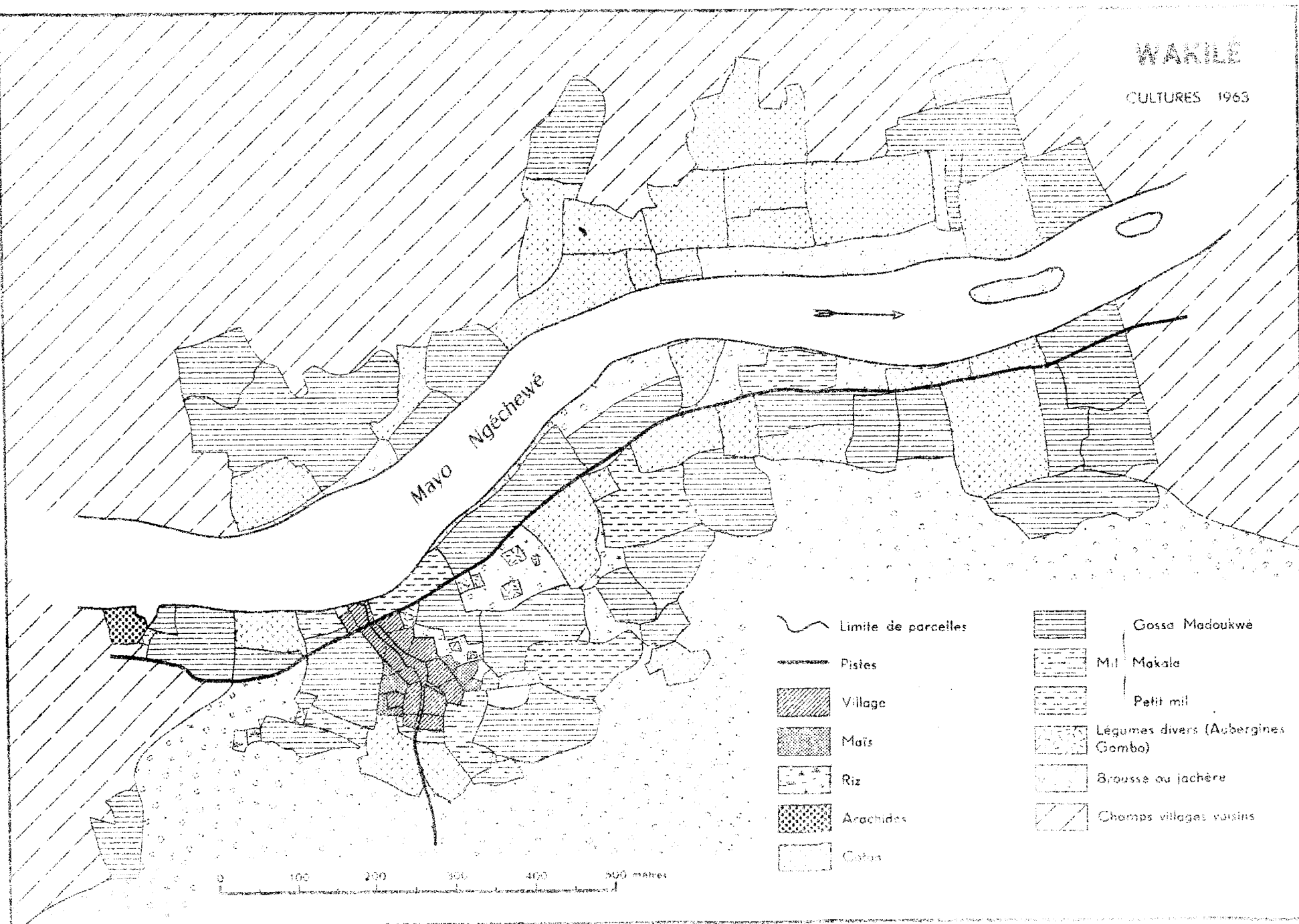


Fig. 14

BAMÉ

Terrain de parcours
du
bétail

Karal abandonné

KOLOMATA

BAMÉ

Puits

MELLERI

BOULABÉRI

Limite Terroir BAMÉ

Dune

Route

Culture intensive

Sorgho-Coton

Culture extensive

Sorgho-Coton

Mil de saison sèche

Petit mil

Arachides et jachères

Manioc

0 1 Km 2 Km

Fig. 15

Le terroir comporte plusieurs zones d'utilisation :

- la zone des cultures des dunes : une étroite ceinture de manioc, préservée/ du bétail par des épines, entoure le village; au delà sont les champs d'arachides, dispersés parmi les jachères, et ceux, moins nombreux, de petit mil ;
- la zone de culture du sorgho, et du coton : elle se subdivise en 2 parties : l'une de type intensif, réalisée sur la bande très étroite d'alluvions situées le long du mayo qui traverse le terroir, est insuffisante pour tous les habitants du village ; aussi est-elle bordée par une seconde zone, de type extensif, constituée récemment, utilisée par les derniers arrivés de Bamé (Bornouans ou Mafa) et par les habitants de Boulabéri.
- le karal. Il est situé à 3 km au Sud du village ; il fait partie du vaste karal qui s'étend sur plus de 20 km le long du mayo de Ngéchewé; les habitants de Bamé l'ont défriché vers 1950, date à laquelle ils ont abandonné par ce que épuisé celui qu'ils exploitaient près de chez eux au nord du village. Malgré son éloignement, il leur assure la plus grosse part de leurs besoins en mil.
- la brousse. Une grande partie du terroir de Bamé est vide de culture, c'est là que viennent pâturer en saison des pluies les troupeaux de bovins et d'ovins de Bamé et de Boulabéri.

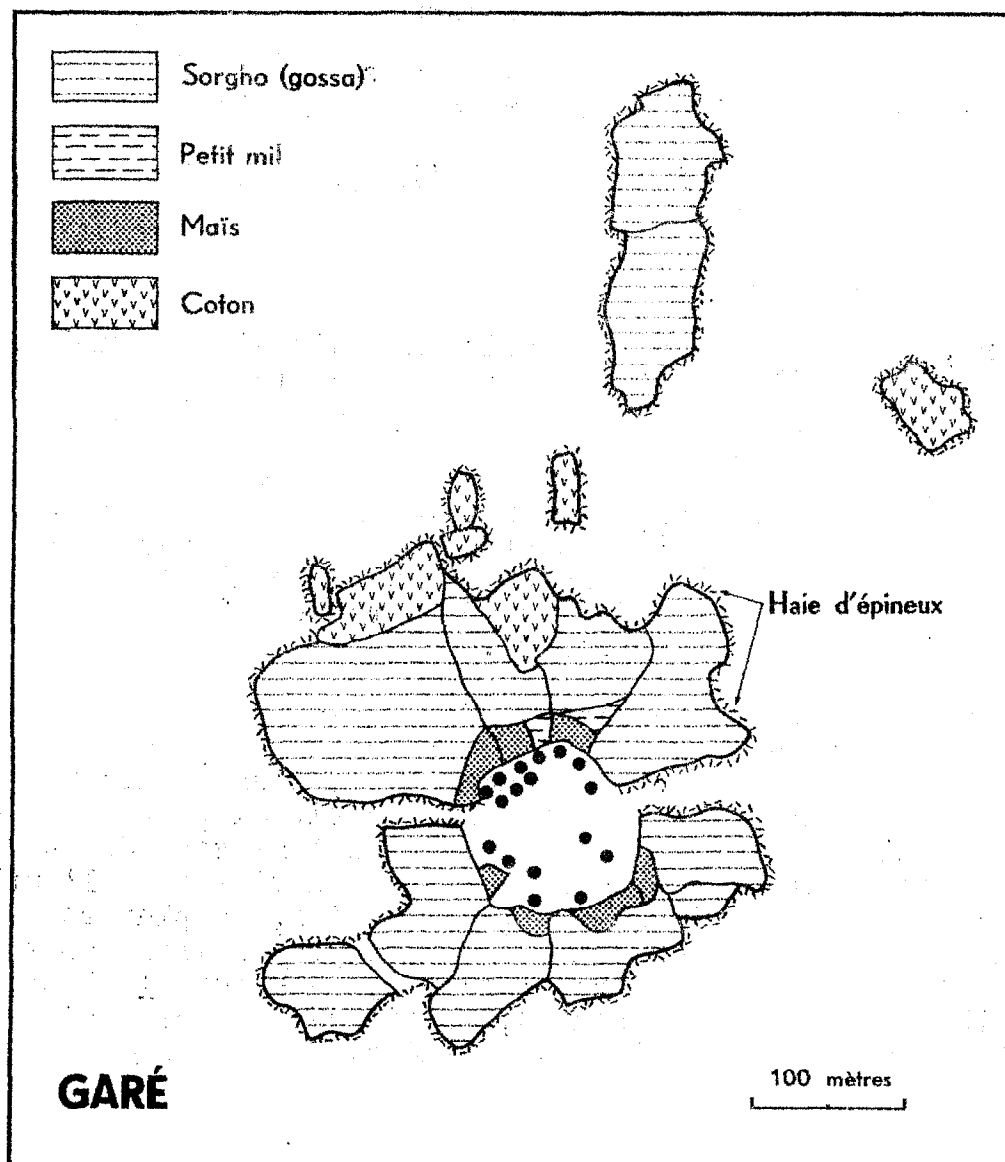
3).- GARE, VILLAGE ARABE

Garé est situé à proximité du mayo de Ngéchewé, mais au-delà des terres alluvionnaires. Il compte 34 habitants, tous arabes.

Ses champs (fig. n° 16) sont établis en couronne autour du village, lui-même de forme circulaire. Ils sont intégralement entourés d'une haie d'épines, haie refaite chaque année, destinée à éviter les déprédations causées par les veaux qui, pendant la saison des cultures, errent en liberté autour du village.

Une première auréole, de petite taille, située contre les cases, est cultivée en maïs, viennent ensuite les champs de sorgho, puis quelques champs de coton, dans la partie externe du cercle de cultures apparaissent des jachères. Les parcelles de maïs, cultivées par les femmes, reçoivent abondamment des engrais au cours de la saison des pluies.

../..



De même, les champs de sorgho situés à proximité des cases sont enrichis par les déjections des troupeaux : au cours du mois qui précède les semailles, l'éleveur y parque son bétail pendant la nuit; après 3 ou 4 jours, il déplace son parc de quelques mètres pour couvrir une partie voisine. Cette fertilisation n'est pratiquée qu'à proximité des cases; plus loin, les champs ne reçoivent pas d'engrais, et c'est la mise en jachère qui assure leur reconstitution.

Chaque famille cultive le secteur situé derrière ses cases, ses champs recoupant les diverses parties du terroir.

La superficie cultivée par le village en 1962 était de :
435 ares, dont : maïs 31 ares
 sorgho 350 ares
 coton 54 ares

Garé, qui n'a pas bougé depuis une quinzaine d'années, représente le cas d'un village stable; d'autres villages arabes utilisent, pour la fertilisation de leurs terres, des techniques qui entraînent leur déplacement.

Beaucoup d'entre eux, en général parmi ceux qui sont de très petite taille, se déplacent d'une centaine de mètres tous les 3 ou 4 ans, font leurs champs sur le terrain qu'ils viennent d'abandonner et qui se trouve enrichi par les déchets ménagers et grâce au système de parage du bétail au centre du village.

D'autres adoptent le procédé du campement de saison sèche : c'est le cas de Boudouha, situé sur le cordon dunaire, aux environs de Limani. Ce village est entouré, comme Garé, d'une couronne de champs, le sorgho étant remplacé ici par le petit mil, et le coton par l'arachide. Mais il dispose en outre d'une deuxième zone de culture, destinée au sorgho, établie à peu de distance du village à l'emplacement de son campement de saison sèche; en janvier, la plupart des habitants viennent s'y installer dans des cases provisoires construites suivant l'habituel plan circulaire; pendant 3 ou 4 mois le bétail, parqué la nuit au centre du campement, fertilise les sols qui sont mis en culture lorsqu'arrive la saison des pluies.

.../...

4).- LES SUPERFICIES CULTIVEES

Des mesures d'exploitations, effectuées par nous-mêmes dans les villages de Wakilé et de Garé, et par les Services de l'Agriculture dans quelques autres villages, permettent d'avoir un aperçu sur les superficies cultivées par les différentes catégories de populations. Le tableau ci-après donne pour chacun de ces villages les moyennes des surfaces cultivées en mil de pluies, mil repiqué et coton, ces moyennes étant établies par rapport à la population active et à la population totale des exploitations mesurées. Les moyennes des villages étudiés ont été calculées pour les agriculteurs musulmans d'une part, pour les Païens d'autre part ; elles n'ont évidemment, pour l'ensemble de la plaine de Mora, qu'une valeur indicative.

Les 5 villages où ont été relevées les exploitations des agriculteurs musulmans sont tous situés sur les alluvions du mayo Ngéchewé; à l'exception de Wakilé, tous disposent d'un excellent Karal et accordent une large place au mouskwari, une légère diminution se marquant toutefois pour le village de Ngéchewé qui en est un peu plus éloigné.

Deux des trois quartiers païens étudiés se trouvent également sur les alluvions du mayo de Ngéchewé; le troisième, Mahoula, établi à l'Est de Mora à proximité du petit mayo de Aïssa, et le casier de Mokyo, au pied du massif du même nom, n'ont que peu de terres alluvionnaires et n'ont pas de Karal à leur disposition.

	Exploit. ds	Actifs	Actif + à charge	Moyennes superficies cultivées en ann.				
				Mil pluie	Mil re piqué	Coton	Total	1/ mil rep.
<u>AGRICULTEURS MUSULMANS</u>								
Wakilé (Mandara)	13	42	55					Mil
Moyenne par actif				37	12	41	90	cultivé
" " " + à charge				28	9	31	68	25 %
Bia (Bornouans)	4	19	26					
Moyenne par actif				26	64	29	119	72 %
" " " + à charge				19	47	21	87	
Gansé (Mandara)	4	16	22					
Moyenne par actif				26	47	22	95	64 %
" " " + à charge				19	34	16	69	
Banari (Mandara)	3	13	14					
Moyenne par actif				12	68	32	112	85 %
" " " + à charge				11	63	30	104	

Moyennes superficies cultivées en ares									
Ngéchéwé (Mandara)	,4	,20	,24	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	29	,40	,39	,108	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	24	,33	,32	,89	58 %	,
	,	,	,	,	,	,	,	,	,
moyenne pour les 5 villages	,	,	,	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	26	,46	,33	,105	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	20	,37	,26	,83	,	,

PAIENS

Wakilé (Mouktélé)	,2	,18	,11	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	27	, -	,15	,42	-	,
" " actif + à charge	,	,	,	17	, -	,8	,25	-	,
	,	,	,	,	,	,	,	,	,
Ngéchéwé (Mafa)	,4	,14	,26	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	35	,13	,21	,69	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	19	,7	,11	,37	27 %	,
	,	,	,	,	,	,	,	,	,
Mahoula (Vamé, Mbrémé)	,4	,14	,23	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	67	, -	,11	,78	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	41	, -	,7	,48	-	,
	,	,	,	,	,	,	,	,	,
moyenne pour les 3 villages	,	,	,	,	,	,	,	,	,
moyenne par actif	,	,	,	43	,4	,16	,63	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	26	,23	,9	,37	,	,

Casier de Mokyo (Mokyo, Molkoa)

moyenne par actif	,	,	,	96	, -	,9	,105	,	,
" " actif + à charge	,	,	,	54	, -	,5	,59	-	,

ELEVEURS ARABES

Garé (Arabes)	,8	,11	,34	,	,	,	,	,	,
Moyenne par actif	,	,	,	34	, -	,5	,39	-	,
" " actif + à charge	,	,	,	11	, -	,1	,12	,	,

CHAPITRE VII

CARTE DE L'INFRASTRUCTURE

=====

A Mora, sous-préfecture de l'arrondissement, se trouvent placés les postes d'encadrement de l'agriculture et de l'élevage un bureau de Postes et Télécommunications, un campement gardé, un poste d'essence. C'est à Kourgui qu'est situé le poste douanier, ainsi qu'une usine d'égrenage de coton et le poste d'encadrement de la C.F.D.T.; un petit terrain d'atterrissage près de Kourgui est utilisé par la C.F.D.T.

I. INFRASTRUCTURE AGRICOLE

- 1) Le service de l'Agriculture à Mora
- 2) Les deux casiers, créés par le SEMNORD, destinés à favoriser la descente en plaine des montagnards qui y trouvent des terres des structures d'accueil et un encadrement.

Le Casier de Mokyo a été créé en 1957 pour les montagnards du massif de MOKYO-MOLKOA; il comprenait au début 2.500 hectares et a dû en 1963 être agrandi vers le Nord.

Le Casier de DOULO-GANE, beaucoup plus vaste, mis en place en 1961, n'est pas destiné à un groupe ethnique précis. Il est encadré par des agents du SEMNORD, animé également par des équipes du Centre International de Développement Rural (C.I.D.R.).

II INFRASTRUCTURE COMMERCIALE

4 grands marchés : Mémé
Mora
Kouyapé
Tokombéré

(Il faut y ajouter deux autres grands marchés, situés en Nigéria contre la frontière camerounaise, Banki et Kérawa).

5 marchés d'importance secondaire : Mawa
Gouzoudou
Magdémé
Hairé
Goudouba

(En outre, le marché de Djoudé, dans le Diamaré, étend son aire d'influence sur les parties des cantons de Kossa et de Mémé).

16 petits marchés.

III ROUTES

- 1) Routes permanentes. La route Mora-Mokolo, sur laquelle ~~des~~ radiers ont été construits à l'intersection de chaque mayo, est permanente; par contre la route directe Mora-Maroua est coupée et la liaison s'effectue en saison des pluies par la route de piedmont Mada-Méri. Les parcours Mora-Magdémé-Kossa Mora-Mémé et Kourgui-Limani sont généralement permanents.
nn
- 2) Routes et pistes permanentes; toutes les autres routes et pistes sont coupées en saison des pluies soit par des mayos, soit par des dépressions argileuses; certaines parties de la plaine se trouvent ainsi pendant deux ou trois mois de l'année pratiquement inaccessibles en voiture, en particulier toute la zone située contre le Nigéria à l'Ouest du mayo Ngéchévé, et toute celle située au Nord du cordon dunaire. Il serait très souhaitable que des travaux peu coûteux, du type construction de radiers, soient multipliés.

IV EQUIPEMENT SCOLAIRE ET SANITAIRE

ECOLES - 2 écoles officielles à cycle complet, à Mora et Mémé. 22 écoles à cycle non complet, dont 21 officielles et 1 privée.

HOPITAUX ET DISPENSAIRES

- 2 hôpitaux, l'un officiel à Mora, l'autre dépendant de la Mission Catholique à Tokombéré
- 3 dispensaires officiels.

V EQUIPEMENT DESTINE A L'ELEVAGE

- Un poste d'encadrement à Mora
- 6 mares artificielles, conservant de l'eau pendant toute (ou la plus grande partie de) la saison sèche, favorisent la fixation des éleveurs.

VI PROBLEME DE L'EAU. LES PUITES.

Le problème de l'eau se pose en saison sèche dans la région, sauf le long des quelques mayos qui conservent un écoulement souterrain suffisant toute l'année; les réserves des plus petits mayos sont complètement épuisées avant la fin de la saison sèche, ou n'arrivent à subvenir aux besoins des populations que difficilement; il semble, aux dires des habitants que l'on assiste actuellement dans l'Ouest de la plaine à un assèchement progressif; le long du mayo de Kolofata, toute culture d'oignons a dû être abandonnée, certains villages de ce canton ont dû se déplacer, d'autres envisagent actuellement de le faire.

Une politique d'équipement en puits cimentés est menée depuis quelques années, très appréciée des populations, elle demande à être poursuivie. On se heurte malheureusement dans certains cas à l'absence d'eau, en particulier au Nord-Ouest du canton de Kolofata où des sondages à grande profondeur n'en ont pas décelé.

CHAPITRE III

LES ZONES DE LA PLAINE DE MORA

On peut distinguer dans la plaine de Mora 3 zones ceci en tenant compte de l'extension des divers faits géographiques tels qu'ils ont été observés sur les cartes de populations et sur la carte agricole, mais également des possibilités actuelles d'expansion, et des problèmes et obstacles auxquels celle-ci est appelée à se heurter.

I.- LE DEVELOPPEMENT DE LA PLAINE DE MORA : LES POSSIBILITES ET LES PROBLEMES.

Le développement agricole d'une région peut être réalisé soit par la mise en culture de terres inutilisées, et corrélativement par la mise en action de forces de travail inemployées, soit par l'introduction de nouvelles techniques et de nouvelles plantes permettant une meilleure utilisation des ressources naturelles. Voyons pour chacun de ces 3 points les possibilités offertes par la plaine de Mora.

- 1) LES DISPONIBILITES EN TERRE

On a souvent répété que la plaine de Mora était insuffisamment occupée, et parlé des possibilités qu'elle offrait pour accueillir le trop-plein des populations réfugiées dans les montagnes voisines. Cette opinion, dû au contraste frappant qui existe entre les densités excessives rencontrées en montagne et celles beaucoup plus modestes de la plaine, née d'autre part avant qu'une immigration récente n'ait relevé les effectifs de cette dernière, tout en restant encore valable dans une large mesure aujourd'hui, demande à être nuancée. Car en fait, la plaine de Mora, avec une densité générale de 27 hab/km², et des densités qui, calculées par canton, dépassent 30 hab/km² sur plus de la moitié de sa superficie, atteignant parfois 60 hab/km², fait figure, par rapport aux moyennes couramment rencontrées en Afrique, de région bien peuplée. Des problèmes de disponibilités en terre commencent déjà à se poser pour certaines catégories de sols.

a) Les terres d'alluvions récentes situées le long des mayos.

Nous avons signalé à plusieurs reprises l'importance de ces terres, les plus riches du Nord-Cameroun, sur lesquelles tendent à se concentrer les populations et les cultures (à l'exception du mouskwari et de l'arachide).

Elles s'étendent seulement sur 210 km², soit sur 9 % de la superficie de la plaine de Mora. (1). Leurs occupants, depuis l'introduction du coton sous sa forme intensive actuelle, ont accru leurs superficies cultivées, d'autre part ce sont elles qui ont accueilli la plus notable proportion des récents immigrants. L'occupation intense de ces sols, telle qu'on l'observe aujourd'hui sur la majeure partie d'entre eux vient donc seulement de se substituer à une occupation beaucoup plus lâche; elle a fait naître deux problèmes : celui du risque de leur épuisement, et celui de leur insuffisance.

Le problème de leur épuisement..- Le système de culture intensive que nous avons décrit, où le mil de pluie alterne sans interruption avec le coton, est un phénomène récent. Il semble bien que l'observance de la rotation coton/sorgho suffise à assurer la reconstitution de ces sols : les forts rendements observés paraissent l'indiquer; mais une certaine incertitude subsiste, et il semblerait utile de faire effectuer par des spécialistes des études pour s'en assurer. Par ailleurs, cette rotation n'est pas toujours parfaitement réalisée : lorsque ces terres sont rares, lorsque les villageois disposent à côté d'elles d'un important karal sur lequel ils peuvent assurer leurs besoins en mil, le coton tend à s'y substituer complètement au mil de pluie, et il est à craindre que si des efforts vigilants ne sont pas entretenus pour maintenir l'assolement, cette tendance ne fasse que croître : les agriculteurs prennent de plus en plus conscience que pour un travail presque analogue, un hectare leur rapporte 25 à 35.000 fs s'il est cultivé en coton, contre 8 à 12.000 fs s'il est cultivé en mil. Or, dans l'état actuel des techniques, une monoculture du coton sur ces terres conduirait à leur rapide dégradation.

(1) Les superficies des diverses catégories de sols ont été calculées d'après les cartes d'utilisation des sols de Mora, Maroua et Mokolo. (XII, XVIII et XIX).

Le problème de leur insuffisance. - Simultanément se pose le problème de leur insuffisance; beaucoup de villages n'en ont plus en réserve pour fournir aux agriculteurs qui veulent accroître leurs superficies, ou aux nouveaux arrivés : ces derniers doivent alors faire leurs cultures en dehors de la bande alluvionnaire (comme c'est le cas à Bamé), ou s'établir sur les champs que veulent bien leur céder les premiers occupants (comme à Wakilé où "celui qui avait 3 champs en a prêté un"). Ces prêts ne sont pas un fait nouveau, mais alors que traditionnellement l'emprunteur devait seulement remettre un don symbolique au propriétaire lors de la récolte (une natte, un vêtement, quelques mesures de mil), ils tendent aujourd'hui dans certaines régions, à devenir de véritables locations, aux tarifs d'autant plus élevés que ces terres sont plus rares.

b) Les karals

Avec 288 km², les karals représentent 13 % de la superficie de la plaine de Mora. On en trouve de vastes, en grande partie inutilisées dans les cantons peu peuplés de Kossa, Limani, Kolofata-Ouest. Ils constituent une intéressante réserve de sols, certains d'entre eux pourraient, avec quelques aménagements, être cultivés en riz.

Par contre, les karals qui sont situés au Sud, dans les zones plus peuplées, sont très largement mis en culture et pour eux, les mêmes problèmes se posent que pour les rives de mayos, problème d'insuffisance (partout, des prix de location sont apparus), et surtout problème d'épuisement; les spécialistes insistent sur les précautions à prendre pour ces sols qu'une culture prolongée dégrade; D. MARTIN (XII) a constaté déjà sur les zones les plus anciennement cultivées du grand karal de Gansé une certaine dégradation du sol manifestée par une accumulation de sodium et par une baisse du taux de matière organique; il appuie sur la nécessité d'une mise en jachère régulière, préférant une rotation courte du type quatre ans de culture/deux ans de jachère, à celle adoptée par les agriculteurs qui cultivent jusqu'à épuisement leurs karals, et les abandonnent ensuite pour une très longue jachère. Or, la grande extension prise récemment par le mouskwari va rendre ardu le problème du renouvellement des terres épuisées.

c) Les autres terres.

Les autres terres représentent 78 % de la superficie de la plaine. Elles se répartissent, d'après la carte d'utilisation des sols, en plusieurs catégories de qualité variable: moyenne ou médiocre; utilisées avec prudence, en observant des temps de jachère suffisants, elles sont pour la plupart susceptibles de produire du mil et de l'arachide, et pour beaucoup, du coton; une faible partie d'entre elles seulement est dite "inutilisable" et ce sont en général des "hardé" (1).

(1) terme fufuldé désignant des terrains compacts, peu perméables, et stériles.

que des travaux de sous-solage permettraient dans certains cas de récupérer.

De vastes possibilités subsistent sur ces terres qui sont peu exploitées, à l'exception de certaines zones de piedmont occupées par des païens. Mais deux obstacles gênent leur mise en valeur. Le premier est celui de la pénurie d'eau : beaucoup de ces terres éloignées des mayos en manquent en saison sèche, et les femmes des villages qui y sont établis doivent aller la chercher parfois à 4 ou 5 km de chez elles. Le second est celui de la présence du bétail; nous avons vu l'imbrication des éleveurs parmi les agriculteurs; ces derniers possèdent d'ailleurs eux-mêmes des troupeaux de moutons et de chèvres, ou même de bovins pour certains d'entre eux; en saison des pluies, tous ces animaux vont pâturer dans ces zones peu cultivées, et le risque de déprédation est grand pour les champs qui y sont disséminés.

- 2) LES RESSOURCES EN TRAVAIL

Sur le plan du travail, les ressources qui s'offrent sont vastes et diverses : possibilité de faire un appel plus grand à la main d'oeuvre saisonnière, possibilité accroître la capacité productrice de chaque agriculteur par la vulgarisation de la charrue, perspective enfin d'une augmentation de la population grâce à l'immigration, en particulier grâce à celle des montagnards.

-a) La main d'oeuvre saisonnière kirdi

Nous avons vu, à propos du coton, l'importance que revêt la main d'oeuvre saisonnière kirdi, et le rôle qu'elle joue dans l'économie de la plaine de Mora. Du point de vue du païen également, ce salariat est intéressant; il lui permet d'accroître ses ressources et de résoudre ainsi, au moins provisoirement, le problème posé par l'insuffisance de ses terres; de plus, il contribue à briser son isolement, à l'ouvrir sur la plaine, - en le préparant éventuellement à s'y établir définitivement, bref à hâter son insertion dans le monde moderne.

On peut distinguer, parmi ces manoeuvres, trois sortes d'éléments, d'intérêts divers. Les uns sont les païens installés en plaine qui vont travailler quelques jours par semaine chez les Musulmans de leur village; il s'agit ici en général d'une formule transitoire, le Païen de plaine tendant peu à peu, comme il est souhaitable, à réserver tous ses efforts pour cultiver ses propres champs. Les autres sont des montagnards qui descendent s'embaucher en plaine pendant toute la durée de la saison des pluies, abandonnant toute culture personnelle; ce sont souvent des jeunes gens célibataires. (1).

(1) A cette catégorie de manoeuvres à temps complet appartiennent également des Moundang venus de l'arrondissement de Kaélé, et quelques Tchadiens.

Cette formule qui, en se développant, pourrait conduire à la formation d'un prolétariat agricole, ne paraît pas à encourager, les jeunes montagnards sans terres devant plutôt être orientés vers une installation durable en plaine. Enfin une troisième catégorie de manoeuvres est constituée par des agriculteurs montagnards qui, tout en exploitant leurs champs, profitent, pour aller s'emboucher en plaine, des journées de repos rituel obligatoire ou des moments de liberté que leur laissent leurs propres cultures : car dès juillet le plus gros des travaux en montagne est terminé, alors que le mil de plaine et le coton vont susciter encore jusqu'en octobre d'importants appels de main d'oeuvre. C'est là, nous semble-t-il la formule la plus saine : tout en maintenant intacte la mise en valeur de la montagne, elle permet d'atténuer le semi-chômage qui y sévit même pendant la saison des cultures, et de procurer à ses habitants des ressources supplémentaires pendant cette période difficile de la soudure; elle pourrait être développée car les disponibilités sont immenses, le sous-emploi en montagne étant quasi-général; mais elle ne peut se réaliser facilement qu'à proximité de la montagne, ce type d'agriculteurs-manoevres ne pouvant se permettre que de courtes absences de chez lui.

B) La charrue

La charrue, introduite récemment par la C.F.D.T., a été accueillie favorablement. Jusqu'à maintenant, elle a surtout été utilisée pour la préparation des champs avant les semis en mai-juin, époque à laquelle la main d'oeuvre paysanne est occupée à ses propres cultures, cette dernière étant ensuite appelée pour les binages. Mais les cultivateurs musulmans, qui prennent conscience de l'importance des sommes distribuées en salaires, commencent à l'adopter également pour les travaux de buttages et de desherbages. Ainsi, tend-elle maintenant à entrer en concurrence avec la main d'oeuvre saisonnière. C'est donc surtout dans la partie Nord de la plaine de Mora qu'il serait intéressant de la vulgariser, alors que la zone proche de la montagne pourrait rester ouverte aux montagnards.

Il faut d'autre part rappeler que le labour présente plus de danger pour le sol que la culture à la main. Comme le signale D. Martin (XI) : "le labour est un important moyen d'intensifier l'agriculture du Nord-Cameroun, mais si l'on veut qu'il reste bénéfique à longue échéance, il faut obligatoirement l'associer à des pratiques agricoles qui visent à maintenir et augmenter le potentiel organique du sol". La vulgarisation de ces pratiques : jachère, engrais verts, multiplication des faidherbia, apports organiques extérieurs, encore très peu répandues aujourd'hui, et dont l'agriculteur ne perçoit que difficilement l'intérêt, se heurtera, beaucoup plus que la charrue, à la routine paysanne.

c) L'installation des montagnards en plaine.

L'immigration des montagnards permet d'accroître la capacité productive de la plaine de Mora tout en décongestionnant la montagne. Leur installation telle qu'elle a été réalisée spontanément est restée essentiellement localisée soit aux zones de piedmont, soit dans les villages musulmans des bords des mayos, c'est-à-dire dans des régions qui commencent aujourd'hui à être saturées.

L'immigration kirdi doit désormais être orientée vers des zones plus éloignées de la montagne, et viser à exploiter, en employant les techniques appropriées, les vastes réserves de terres situées entre les mayos. C'est dans cette optique que sont actuellement conduits les efforts sur les deux casiers de Mokyo et de Doulo-Gané.

- 3) LES POSSIBILITES D'INTRODUCTION DE NOUVELLES TECHNIQUES

C'est là le domaine des techniques agricoles. Diverses possibilités ont été avancées; signalons-en quatre :

a) L'emploi du fumier naturel grâce à l'association agriculture-élevage.

On aurait là une solution au problème du risque d'épuisement des terres cultivées sans jachères le long des mayos. On se heurte bien ici, comme souvent en Afrique, à la juxtaposition de populations spécialisées les unes dans l'élevage, les autres, dans l'agriculture, mais cette spécialisation est moins marquée ici qu'ailleurs : les éleveurs arabes pratiquent l'agriculture et emploient déjà quelques procédés rudimentaires pour fertiliser leurs champs, et les agriculteurs bornouans possèdent des troupeaux de bovins; les uns comme les autres sembleraient aptes à se mettre à des techniques d'utilisation rationnelle du fumier.

b) L'introduction de la dolique

La dolique a été introduite à la station agricole de Gétalé (XVII). Peu exigeante en eau, elle peut être semée à la fin de la saison des pluies, comme culture dérobée après un mil précoce (damougari ou makala par exemple). Ses graines serviraient à l'alimentation humaine, ses fanes à celle du bétail. Elle protégerait le sol qu'elle recouvrirait pendant une partie de la saison sèche.

.../...

c) L'introduction du cactus inerme

L'introduction du cactus inerme à Gétalé est toute récente. Si sa culture était techniquement possible, sa vulgarisation auprès des éleveurs serait très intéressante : elle permettrait une certaine stabilisation du bétail parmi les agriculteurs et pourrait aider à résoudre le problème de pâturages qui **risque** de se poser d'ici peu si l'on met en valeur les zones situées entre les mayos.

d) Le petit équipement hydraulique pour les cultures maraichères de saison sèche.

Malgré leur intérêt, ces cultures, en particulier les oignons, sont en régression. La mise au point d'une machine simple mûe par un âne ou un boeuf qui faciliterait les arrosages quotidiens pourrait permettre leur développement.

II.- LES TROIS ZONES DE LA PLAINE DE MORA

Les caractéristiques chiffrées de ces trois zones ont été regroupées sur le tableau ci-après.

ZONE I : groupement de Mora
 " de Kourgi
 canton de Mémé
 " Warba
 " Makalingay

Cette zone qui est bordée au Sud-Ouest par la montagne, est caractérisée sur le plan physique par la présence de nombreux inselbergs, et notamment des deux massifs de Mémé et de Mokyo. Ses caractéristiques humaines : forte proportion de paiens (51 % de la population), forte densité (53 hab/Km²), découlent de cette pénétration de la montagne dans la plaine; l'évolution démographique en cours, avec le mouvement de descente des paiens, ne fera que les accentuer.

Malgré sa forte densité, cette zone n'est pas mieux pourvue que le reste de la plaine en sols fertiles ; la proportion de ses karals y est au contraire plus faible qu'ailleurs; aussi, est-ce ici, et plus particulièrement près de Mémé et de Warba que le problème de la rareté des bonnes terres se pose avec le plus de netteté : des conflits à leur sujet entre Musulmans et Paiens y sont signalés; leur prix de location atteignent couramment 2.000 fs la corde (1 corde = 640 m²), et iraient même parfois, aux dires des paiens, jusqu'à 5.000 fs la corde.

	ZONE I	ZONE II	ZONE III	TOTAL (ou moyenne générale)	POURCENTAGE POUR CHAQUE ZONE PAR RAPPORT A L'ENSEMBLE DE LA PLAINE DE MORA
Surfaces totales (en km ²)	480	798	950	2.228	Zone I : 25 Zone II : 36 Zone III : 43
Surfaces (en km ²) des terres bonnes ⁽¹⁾	1	1			
karals	52 11% 40 8%	127 16% 107 13%	31 3% 141 15%	210 9% 288 13%	25 14
terres moyennes	125 26%	233 29%	135 14%	493 22%	25
terres médiocres	263 55% 480 100	331 42% 798 100	643 68% 950 100	1.237 56% 2.228 100	21 27
Population totale	25.653	25.379	9.689	60.721	42,5 41,5 16
Agriculteurs musulmans	10.011 39%	14.491 57%	5.229 54%	29.731 49%	34 49 17
Éleveurs	2.199 9%	2.845 11%	3.239 34%	8.283 14%	27 34 39
Étrangers	13.017 51%	7.728 31%	1.173 12%	21.918 36%	60 35 5
Divers	426 1% 25.653 100	315 1% 25.379 100	48 - 9.639 100	789 1% 60.721 100	
Densité habitants / km ²	53	32	10	27	
Production de coton (tonnes)	1.562	2.995	740	5.297	29,5 56,5 14
Production moyenne de coton par habitant (en kg)	60	118	76	87	

⁽¹⁾ Les terres bonnes correspondent aux classes I et II des cartes d'utilisations des sols (cf Bibl. XII, XVIII et XIX), les karals à la classe V, les terres moyennes aux classes III et IV, les terres médiocres aux classes VI à XII.

ZONE II : canton de Kolofata (secteurs Kolofata et Ganisé)
" Kérawa (secteurs Kérawa et Kouyapé)
Mozogo

Cette zone se distingue des deux autres essentiellement par la bonne qualité de ses sols : elle détient 60 % des bonnes terres de l'ensemble de la plaine, et 27 % seulement des terres médiocres. A ce fait sont liées sur le plan économique une forte production de coton (56,5 % de la production totale) et sur le plan humain une forte proportion d'agriculteurs musulmans (49 %).

La densité descend à 32 hab/km², et l'on ne trouve pas ici pour les rives de mayos une surcharge analogue à celle de la zone I; encore en 1963, ces terres accueillait de nouveaux habitants, et nulle part semble-t-il, elles ne faisaient l'objet de locations payantes. Toutefois, on arrive maintenant, dans bien des villages à un point de saturation et la rareté commence à s'y faire sentir. De larges possibilités d'accueil subsistent cependant sur les terres de moindre qualité plus éloignées des mayos; la proximité de la montagne en fait la zone d'expansion naturelle des Mafa, des Mouktélé et des Podoko.

ZONNE III : groupement de Doulo
" Djoundé
" Magdémé
canton de Limani
" Kossa

Deux traits physiques caractérisent cette zone : la faible extension des bons de sols (15 % seulement de ceux de l'ensemble de la plaine), et l'éloignement de la montagne. Au premier de ces caractères correspond d'une part la chute de la densité (10) et corrélativement la forte proportion d'éleveurs (34 % de sa population), d'autre part la faible production de coton (14 % de la production totale). L'éloignement de la montagne est cause du petit nombre des païens.

Ici, les possibilités de mise en valeur seraient importantes du fait de vastes réserves de terres, notamment de karals, inutilisées, mais elles sont bloquées par la faiblesse numérique d'une population, que ne vient pas aider en saison des pluies une main d'oeuvre saisonnière par suite de l'éloignement de la montagne. On peut toutefois distinguer les trois cantons constituant le Nord de cette zone (Limani, Magdémé, Kossa) où la présence de montagnards, tant à titre saisonnier qu'à titre définitif, est exceptionnelle, des deux groupements du Sud (Doulo et Djoundé) où elle est moins rare, et où l'on vient de mettre en place le casier de Doulo-Gané destiné à les attirer.

C O N C L U S I O N

-*****-

Pour les montagnes du Nord-Mandara comme pour la plaine de Mora, la nécessité d'une politique d'aménagement s'impose. En montagne, les populations vivent dans un état de sous-alimentation chronique, malgré les efforts et le soin qu'elles apportent à leur agriculture; mais en Afrique, comme le remarquait J. Richard -McIl-lard, cité par J.C. Froelich (VII), "un terroir net, humanisé, propre, presque européen d'aspect est le signe d'un pays qui souffre de la faim". Ce problème est doublé par un autre, également difficile et délicat à résoudre : ces refoulés montagnards qui commencent à peine à s'éveiller sont restés trop longtemps à l'écart de l'évolution pour ne pas souffrir aujourd'hui du retard qu'ils ont pris; des rejets violents, des réactions de refus devant ce monde qui leur est étranger, traduisent parfois un désarroi profond. Tout différents sont les problèmes posés par la plaine de Mora; celle-ci, depuis quelques années, doit faire face simultanément à deux faits nouveaux : l'augmentation de sa population, due à une immigration continue de montagnards et de Nigériens, et l'introduction, sous une forme moderne, du coton; ces deux faits ont été bien accueillis par des populations ouvertes au progrès, et le développement économique qui en résulte est incontestable, mais il s'accompagne d'un certain nombre de difficultés; actuellement, des déséquilibres se marquent, des dangers de surexploitation apparaissent sur certains sols.

Dans le complexe géographique présenté par chacune de ces régions, certains éléments serviront de moteurs, d'autres au contraire joueront comme freins dont il faudra tenir compte. En montagne, une politique d'aménagement peut s'appuyer sur les qualités d'agriculteurs des habitants, qualités qui les rendraient aptes à se mettre à des travaux délicats, par exemple à des travaux d'aménagement de rizières dans les fonds de vallée ou sur le plateau; un autre élément favorable est le caractère relativement communautaire des groupes habitant chaque massif; on aurait là, semble-t-il un milieu humain susceptible de réaliser des travaux d'équipement en commun ou favorable à la mise en place de coopératives (coopératives de vente d'arachide notamment). Par contre, le surpeuplement et le caractère conservateur des habitants limitent et retardent le développement. En plaine, citons, parmi les éléments favorables la présence d'ethnies et d'individus particulièrement ouverts et capables d'adaptations et les importantes disponibilités en terres, et parmi les éléments limitateurs la pluralité des ethnies et leur imbrication extrême, ce qui rendra plus difficile à résoudre les conflits qu'une occupation de plus en plus dense risque de multiplier.

.../...

Quelles que soient les possibilités d'amélioration en montagne, (et nous avons vu qu'elles sont limitées), le surpeuplement y est indéniable et la nécessité d'une émigration partielle en plaine ne fait pas de doute; nécessité immédiate, et qui ne fera que devenir de plus en plus impérieuse du fait des perspectives d'accroissement démographique. La plaine de Mora est depuis plusieurs années, de par sa situation géographique, la zone d'expansion privilégiée des montagnards du Nord-Mandara. Ils y trouvent un monde en cours de transformation, et pour lequel des signes de surpeuplement apparaissent localement. Dans ces conditions, une politique de prudence s'impose: les païens doivent être orientés sur les terres peu exploitées, mais ces terres qui nécessitent de fréquentes mises en jachère, ne peuvent supporter de fortes densités, et l'optimum de population sera assez vite atteint.

La plaine de Mora ne pourra donc servir d'exutoire aux montagnards du Nord-Mandara que temporairement, et d'autres solutions devront être trouvées dans l'avenir; les capacités d'accueil des plaines voisines doivent être étudiées ainsi que les possibilités de transferts à de plus grandes distances, bien que ceux-ci soient incompatibles dans l'état actuel des choses avec le caractère casanier de ces populations; par ailleurs, des perspectives pourraient être offertes par des créations d'industries dans le Nord-Cameroun (huileries, filatures, tissages) qui trouveraient là une main d'oeuvre travailleuse, mais ces créations ne seront réalisables que si la région sort de l'isolement où elle se trouve aujourd'hui.

/mesure

Le Cameroun, dans son ensemble, est loin de redouter le problème de surpopulation, et les montagnards en excès constituent une richesse latente pour le pays. Mais cette richesse ne sera utilisable que dans la/ù sera accompli un travail profond d'éducation qui activera la promotion de ces populations encore trop fermées sur elles-mêmes, et les rendra mieux aptes à s'intégrer dans l'ensemble de la nation.

TABLEAU ANNEXE
NOMS VERNACULAIRES DE QUELQUES
PLANTES CULTIVÉES
(en quatre dialectes)

	FUFULDE	MANDARA	NATAKAM	OULDEME
Sorgho rouge de plaine	:djigari	:gossa	:salawa	:mbarkala
sorgho rouge de plaine (variétés hatives)	:damougari	:makala	: -" -	: -" -
sorgho de montagne	:tchergé	:tchergé	:daodawagé	:géjem
mil pénicillaire "chandelle"	:yadiri	:magè	:matoumas	:merda madoukwe
sorgho de saison sèche	:mouskwari	:masokwa	:dao madakom:	masokwa
éleusine	:tchergari	:nowida	:mbourtak	:merda chechem
oseille de Guinée	:foléré	:chia	:motoaz	:metwoz
sésame	:nomé	:zerva	:gogom	:zerva
arachide	:biridji	:hina	:vanda	:andra
pois de terre	:deppi	:hina kotsa	:vanda-boula	:andragoland
souchet	:watoudjé	:mbounda	:monda	:ayok

(1) signifie littéralement "mil fou"

B I B L I O G R A P H I E

- I Archives départementales et nationales, à Mora et à Yaoundé.
- II CLAPPERTON, Narrative of travels and discoveries in northern and central Africa in the years 1822-1823 and 1824, by major Denham, captain Clapperton and late Dr Oudney, London, 1826; trad. franç. Paris 1826.
- III COSTE, Renseignements sur le Mandara, 1923, rapport dactylographié des Archives départementales de Mora.
- IV DRESCH, Paysans montagnards du Dahomey et du Cameroun. Bulletin de l'Association des Géographes Français. 1952.
- V Enquête démographique par sondage. Nord-Cameroun. Résultats provisoires. 1960
- VI FERRANDI J. La conquête du Cameroun Nord.
- VII FROELICH J.C. Quelques aspects de la vie socio-économique chez les peuples dits paléonigritiques.- Cahiers de l'I.S.E.A., janvier 1964.
- VIII LAVERGNE G. Le pays et la population matakam. Etudes Camerounaises. 1944.
- IX LEMBEZAT B. Mukuléhé, un clan montagnard du Nord-Cameroun 1952.
- X LEMBEZAT B. Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua. 1961
- XI MARTIN D. Problèmes d'utilisation des sols au Nord-Cameroun. 1960. Rapport IRCAM.
- XII MARTIN D. Carte pédologique du Nord-Cameroun. Feuille de Mora 1960. Rapport IRCAM. Une carte pédologique au 1/100.000e et une carte d'utilisation des sols au 1/100.000e.
- XIII MOUCHET J. Prospections ethnologiques sommaires de quelques massifs du Mandara. Etudes Camerounaises 1945-1947 - 1948 - 1957.
- XIV MVENG. Histoire du Cameroun - 1963
- XV PODLEWSKI A. Etude démographique de trois ethnies païennes du Nord-Cameroun : Matakam, Kapsiki, Goudé. Recherches et Etudes Camerounaises 1960 - 2.

.../...

- XVI La Région du Mandara - Nord-Cameroun. Problèmes de la conservation des sols - 1962 - Rapport ORSTOM.
- XVII SAURAT A. Amélioration des cultures vivrières au Nord-Cameroun. La sélection des sorghos. Riz et riziculture, 6ème année n°2 1960.
- XVIII SEGALEN P. Carte pédologique du Nord-Cameroun. Feuille Maroua. 1962 Rapport IRCAM. Une carte pédologique au 1/100.000e et une carte d'utilisation des sols au 1/100.000e.
- XIX SEGALEN P. et VALLERIE M. Carte pédologique du Nord-Cameroun. Feuille Mokolo. 1963. Rapport IRCAM. Carte pédologique au 1/100.000e et une carte d'utilisation des sols au 1/100.000e.
- XX URVOY - Histoire de l'empire du Bornou. 1949.
- XXI VOSSART. Histoire du Sultanat du Mandara Etudes-Camerounaises. N° 35-36 - 1953.

O. R. S. T. O. M.

Direction générale :

24, rue Bayard, PARIS-8°

Service Central de Documentation :

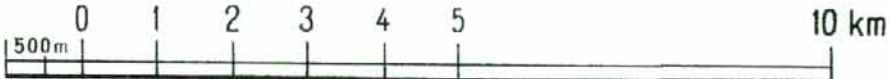
80, route d'Aulnay, BONDY (Seine)

I. R. CAM.-ORSTOM.

B. P. 193 YAOUNDÉ-CAMEROUN

PLAINE DE MORA ET MTS DU MANDARA au nord de Mokolo

Echelle 1:100.000^e



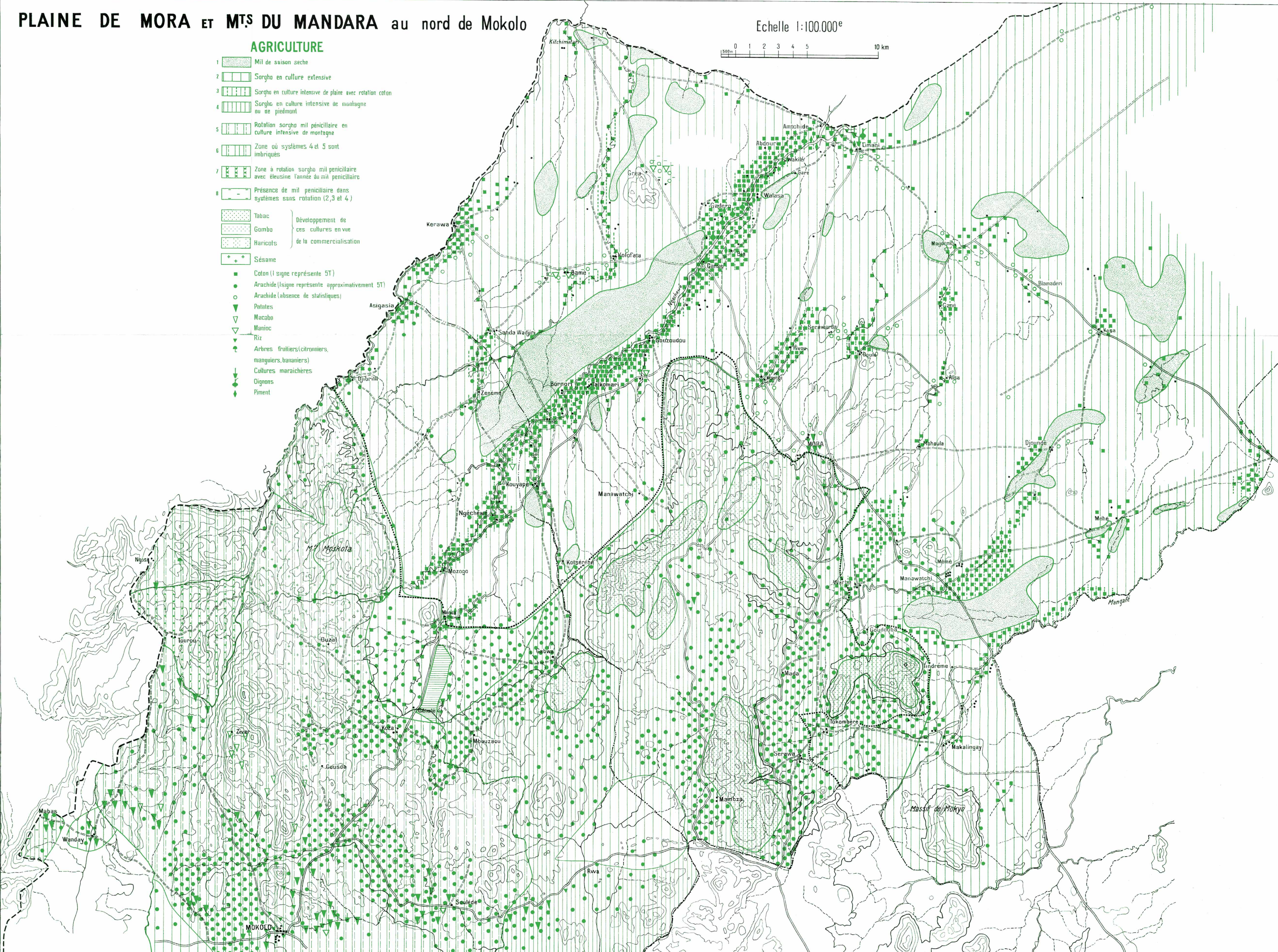
AGRICULTURE

- 1 Mil de saison seche
- 2 Sorgho en culture extensive
- 3 Sorgho en culture intensive de plaine avec rotation coton
- 4 Sorgho en culture intensive de montagne ou de piedmont
- 5 Rotation sorgho mil penicillaire en culture intensive de montagne
- 6 Zone où systèmes 4 et 5 sont imbriqués
- 7 Zone à rotation sorgho mil penicillaire avec éléusine l'année du mil penicillaire
- 8 Présence de mil penicillaire dans systèmes sans rotation (2,3 et 4)

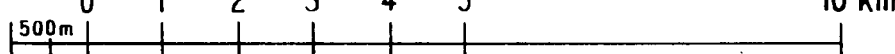
- Tabac
- Gombo
- Haricots
- Sésame

Développement de ces cultures en vue de la commercialisation

- Coton (le signe représente 5T)
- Arachide (le signe représente approximativement 5T)
- Arachide (absence de statistiques)
- Patates
- Macabo
- Manioc
- Riz
- Arbres fruitiers (citronniers, manguiers, bananiers)
- Cultures maraichères
- Oignons
- Piment

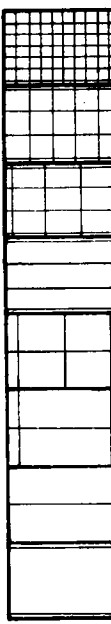


PLAINE DE MORA ET MTS DU MANDARA au nord de Mokolo

Echelle 1:100.000^e

DENSITÉ DE LA POPULATION

habitants / km



150 à 200

120 à 150

90 a 120

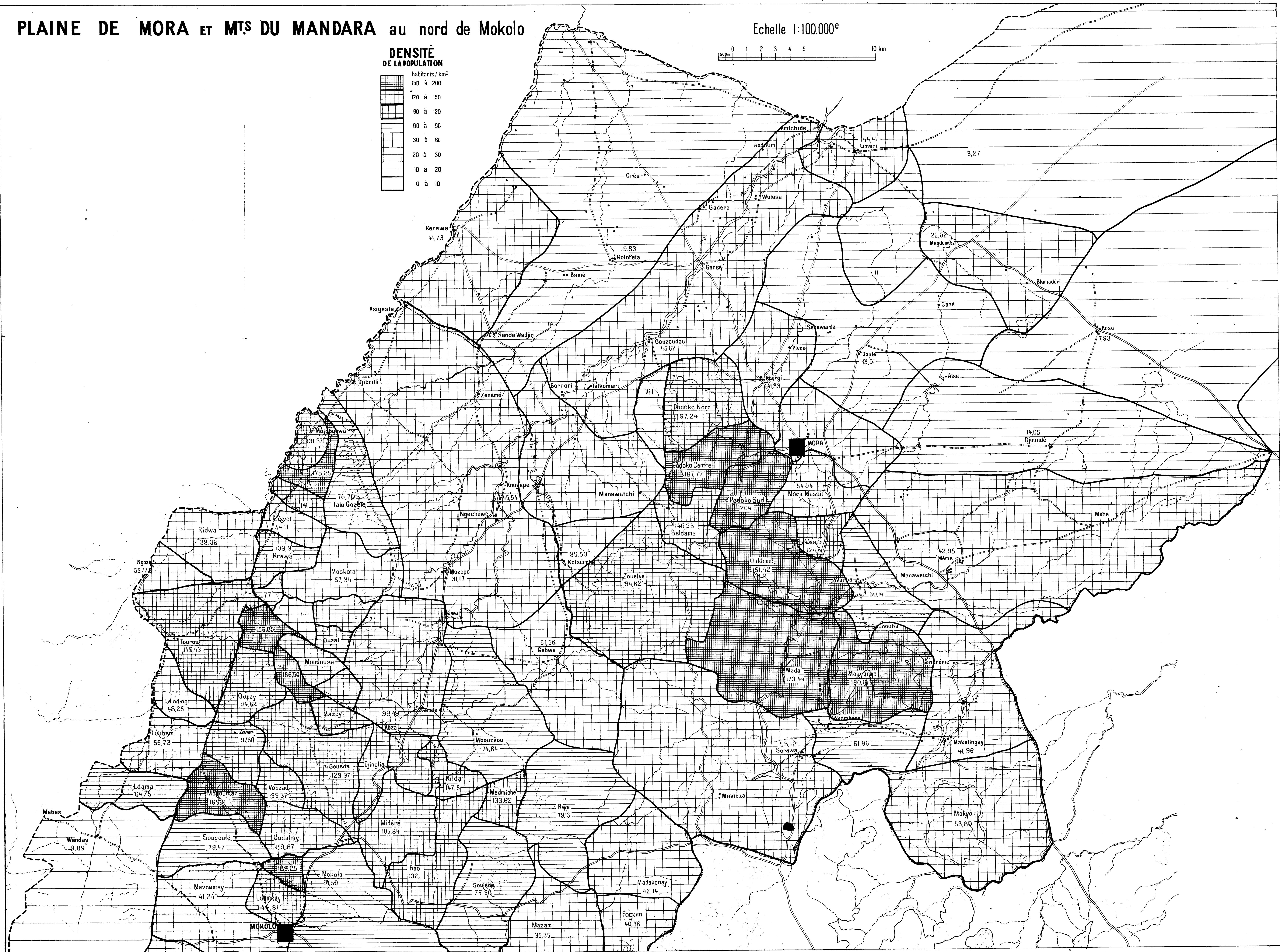
60 à 90

30 a 60

20 à 30

07 2 10

0 à 10



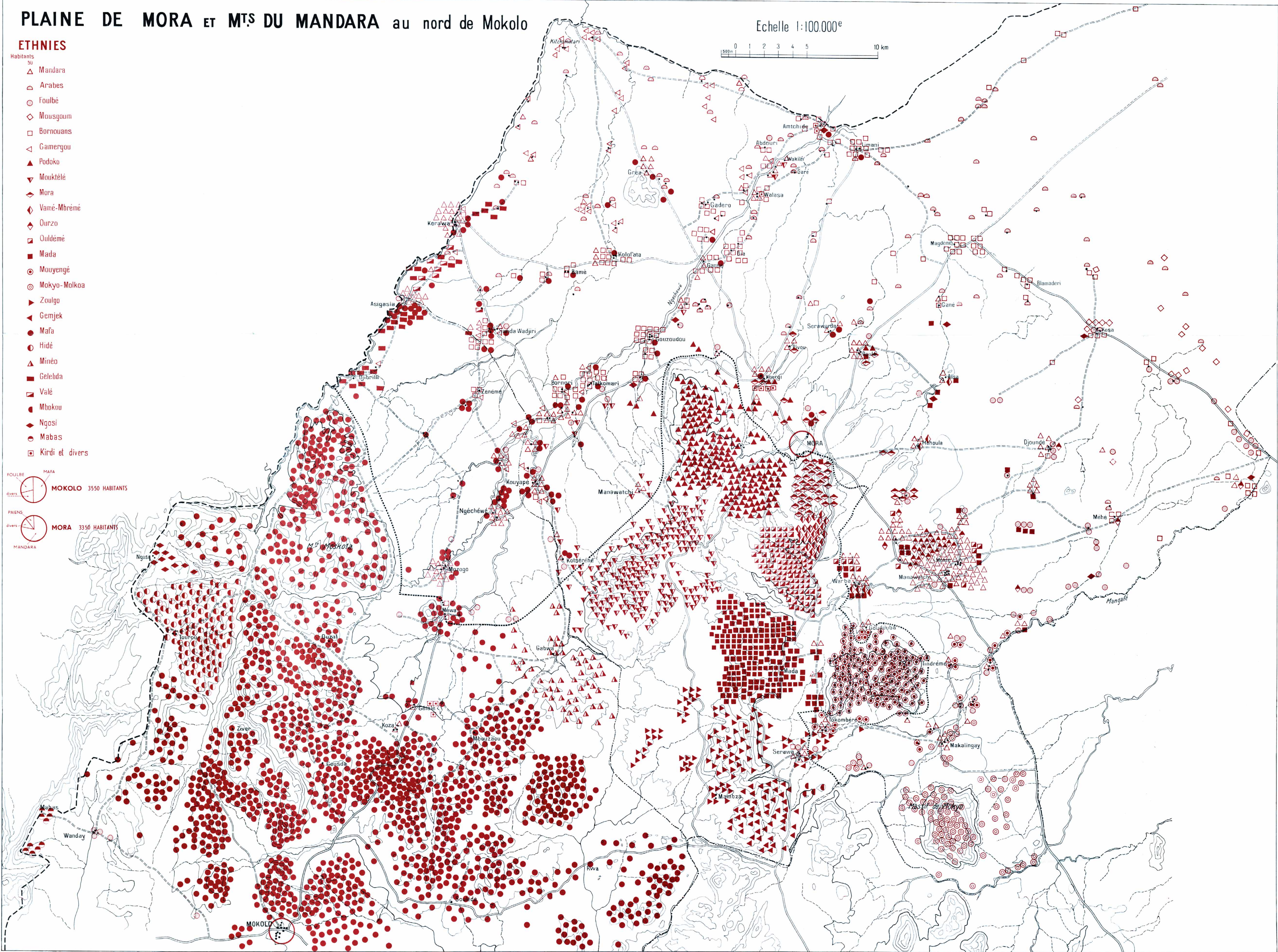
PLAINE DE MORA ET MTS DU MANDARA au nord de Mokolo

Echelle 1:100.000^e



ETHNIES

- Habitants du
- △ Mandara
 - ◻ Arabes
 - Foulbè
 - ◊ Mousgoum
 - Bornouans
 - ◁ Gamergou
 - ▲ Podoko
 - ▼ Mouktélé
 - ◈ Mora
 - ◆ Vamé-Mbrémé
 - ◈ Ourzo
 - ◻ Ouldémé
 - Mada
 - Mouyengé
 - Mokyo-Mokoa
 - ▶ Zoulgo
 - ◁ Gemjek
 - Mafa
 - Hidé
 - ▲ Minéo
 - Gelehda
 - ◻ Valé
 - Mbokou
 - ◆ Ngosi
 - Mabas
 - ◻ Kirdi et divers

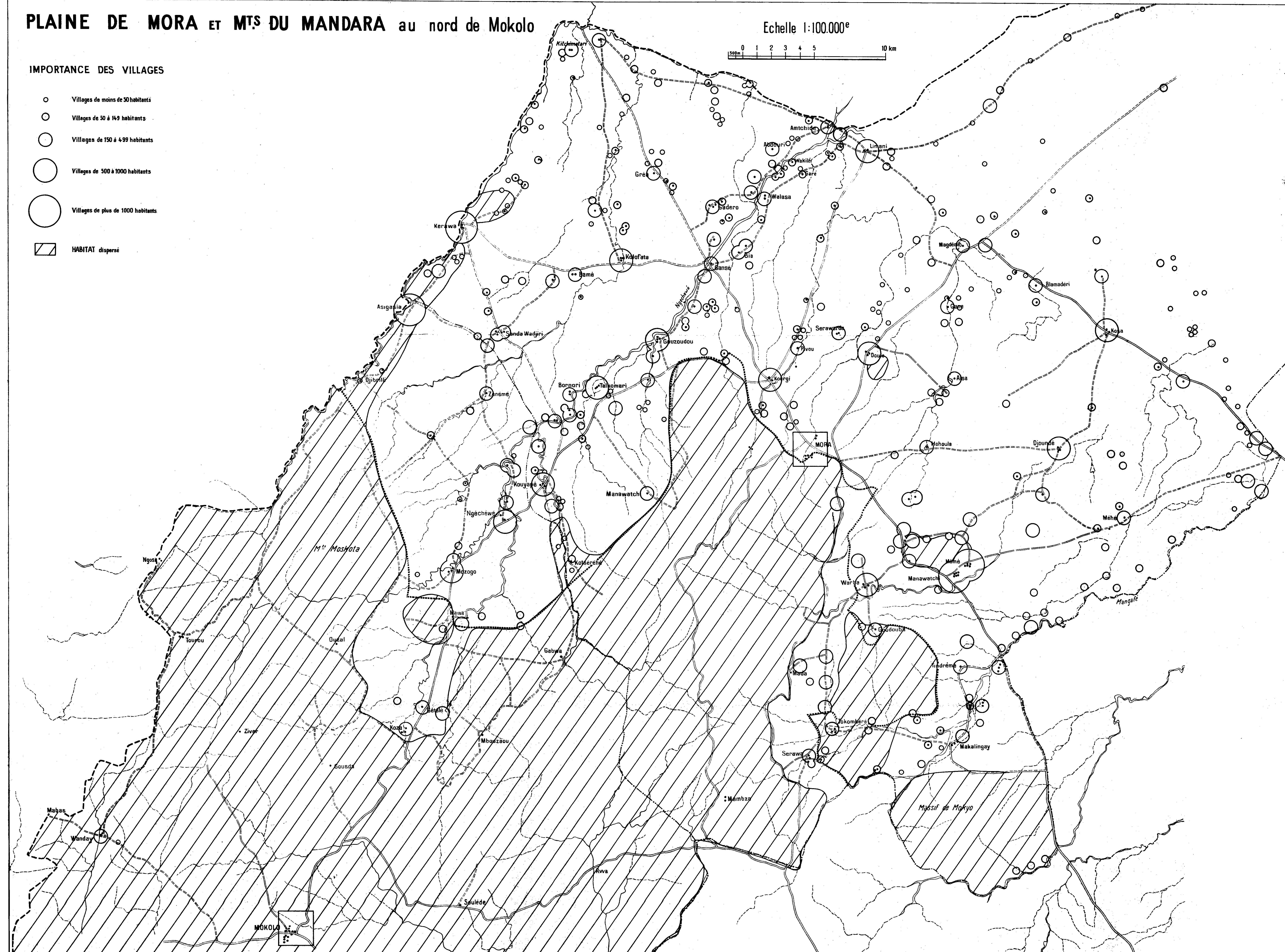


PLAINE DE MORA ET MTS DU MANDARA au nord de Mokolo

Echelle 1:100.000^e

IMPORTANCE DES VILLAGES

-  Villages de moins de 50 habitants
 Villages de 50 à 149 habitants
 Villages de 150 à 4 99 habitants
 Villages de 500 à 1000 habitants
 Villages de plus de 1000 habitants
 HABITAT dispersé



PLAINE DE MORA ET MTS DU MANDARA au nord de Mokolo

INFRASTRUCTURE

- MORA Prefecture ou sous-prefecture
- Doulo Chef-lieu de canton ou de groupement
- Marché important
- Marché secondaire
- Petit marché
- Marché de coton (Campagne 1962/63)
- Ecole primaire à cycle complet
 - 1. Officielle
 - 2. Privée
- Ecole primaire à cycle non complet
 - 1. Officielle
 - 2. Privée
- Mare de saison sèche pour le bétail
- Hôpital 1. Officiel 2. Privé
- Dispensaire 1. Officiel 2. Privé
- Léproserie
- Poste à essence
- Campement gardé
- Poste d'encadrement (Agriculture ou Semencier)
- Postes et télécommunications
- Terrain d'atterrissage
- Missions 1. Catholique
 - 2. Protestante ou adventiste
- Route permanente
- Route non permanente
- Piste
- Limite d'Etat
- Limite de département
- Limite d'arrondissement
- Limite de canton

Echelle 1:100.000^e

